

d'alors, qui maintenant, comme vous, ont séché, ont pourri, et sans avoir fleuri comme vous, sont retournées à la poussière.

Ce qui désolait ma mère, c'était mon manque de volonté. Je faisais tout par l'impulsion du moment. Tant qu'elle fut toujours donnée par l'esprit ou par le coeur, ma vie, sans être tout à fait bonne, ne fut pourtant pas vraiment mauvaise. La réalisation de tous mes beaux projets de travail, de calme, de raison, nous préoccupait par-dessus tout, ma mère et moi, parce que nous sentions, elle plus distinctement, moi confusément, mais avec beaucoup de force, qu'elle ne serait que l'image projetée dans ma vie de la création par moi-même et en moi-même de cette volonté qu'elle avait conçue et couvée.

Mais toujours je l'ajournais au lendemain. Je me donnais du temps, je me désolais parfois de le voir passer, mais il y en avait encore tant devant moi ! Pourtant j'avais un peu peur, et sentais vaguement que l'habitude de me passer ainsi de vouloir commençait à peser sur moi de plus en plus fortement à mesure qu'elle prenait plus d'années, me doutant tristement que les choses ne changeraient pas tout d'un coup, et qu'il ne fallait guère compter, pour transformer ma vie et créer ma volonté, sur un miracle qui ne m'aurait coûté aucune peine.

Désirer avoir de la volonté n'y suffisait pas. Il aurait fallu précisément ce que je ne pouvais sans volonté : le vouloir.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

La confession d'une jeune fille

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.
BAUDELAIRE

Pendant ma seizième année, je traversai une crise qui me rendit souffrante. Pour me distraire, on me fit débiter dans le monde. Des jeunes gens prirent l'habitude de venir me voir. L'un d'entre eux était pervers et méchant. Il avait des manières à la fois douces et hardies. C'est de lui que je devins amoureuse. Mes parents l'apprirent et ne brusquèrent rien pour ne pas me faire trop de peine. Passant tout le temps où je ne le voyais pas à penser à lui, je finis par m'abaisser en lui ressemblant autant que cela m'était possible. Il m'induisit à mal faire presque par surprise, puis m'habitua à laisser s'éveiller en moi de mauvaises pensées auxquelles je n'eus pas une volonté à opposer, seule puissance capable de les faire rentrer dans l'ombre infernale d'où elles sortaient. Quand l'amour finit, l'habitude avait pris sa place et il ne manquait pas de jeunes gens immoraux pour l'exploiter. Complices de mes fautes, ils s'en faisaient aussi les apologistes en face de ma conscience. J'eus d'abord des remords atroces, je fis des aveux qui ne furent pas compris. Mes camarades me détournèrent d'insister auprès de mon père. Ils me persuadaient lentement que toutes les jeunes filles faisaient de même et que les parents feignaient seulement de l'ignorer. Les mensonges que j'étais sans cesse obligée de faire, mon imagination les colora bientôt des semblants d'un silence qu'il convenait de garder sur une nécessité inéluctable. A ce moment je ne vivais plus bien ; je rêvais, je pensais, je sentais encore.

Pour distraire et chasser tous ces mauvais désirs, je commençai à aller beaucoup dans le monde. Ses plaisirs desséchants m'habituaient à vivre dans une compagnie perpétuelle, et je perdais avec le goût de la solitude le secret des joies que m'avaient données jusque-là la nature et l'art. Jamais

je n'ai été si souvent au concert que dans ces années-là. Jamais, tout occupée au désir d'être admirée dans une loge élégante, je n'ai senti moins profondément la musique. J'écoutais et je n'entendais rien. Si par hasard j'entendais, j'avais cessé de voir tout ce que la musique sait dévoiler. Mes promenades aussi avaient été comme frappées de stérilité. Les choses qui autrefois suffisaient à me rendre heureuse pour toute la journée, un peu de soleil jaunissant l'herbe, le parfum que les feuilles mouillées laissent s'échapper avec les dernières gouttes de pluie, avaient perdu comme moi leur douceur et leur gaieté. Les bois, le ciel, les eaux semblaient se détourner de moi, et si, restée seule avec eux face à face, je les interrogeais anxieusement, ils ne murmuraient plus ces réponses vagues qui me ravissaient autrefois. Les hôtes divins qu'annoncent les voix des eaux, des feuillages et du ciel daignent visiter seulement les cœurs qui, en habitant en eux-mêmes, se sont purifiés.

C'est alors qu'à la recherche d'un remède inverse et parce que je n'avais pas le courage de vouloir le véritable qui était si près, et hélas ! si loin de moi, en moi-même, je me laissai de nouveau aller aux plaisirs coupables, croyant ranimer par là la flamme éteinte par le monde. Ce fut en vain. Retenue par le plaisir de plaire, je remettais de jour en jour la décision définitive, le choix, l'acte vraiment libre, l'option pour la solitude. Je ne renonçai pas à l'un de ces deux vices pour l'autre. Je les mêlai. Que dis-je ? Chacun se chargeant de briser tous les obstacles de pensée, de sentiment, qui auraient arrêté l'autre, semblait aussi l'appeler. J'allais dans le monde pour me calmer après une faute, et j'en commettais une autre dès que j'étais calme. C'est à ce moment terrible, après l'innocence perdue, et avant le remords d'aujourd'hui, à ce moment où de tous les moments de ma vie j'ai le moins valu, que je fus le plus appréciée de tous.

On m'avait jugée une petite fille prétentieuse et folle ; maintenant, au contraire, les cendres de mon imagination étaient au goût du monde qui s'y délectait. Alors que je commettais envers ma mère le plus grand des crimes, on me trouvait à cause de mes façons tendrement respectueuses avec elle, le modèle des filles. Après le suicide de ma pensée, on admirait mon intelligence, on raffolait de mon esprit. Mon imagination desséchée, ma sensibilité tarie, suffisaient à la soif des plus altérés de vie spirituelle, tant cette soif était factice, et mensongère comme la source où ils croyaient l'étancher ! Personne d'ailleurs ne soupçonnait le crime secret de ma vie, et je semblais à tous la jeune fille idéale. Combien de parents dirent alors à

ma mère que si ma situation eût été moindre et s'ils avaient pu songer à moi, ils n'auraient pas voulu d'autre femme pour leur fils ! Au fond de ma conscience oblitérée, j'éprouvais pourtant de ces louanges indues une honte désespérée ; elle n'arrivait pas jusqu'à la surface, et j'étais tombée si bas que j'eus l'indignité de les rapporter en riant aux complices de mes crimes.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

La confession d'une jeune fille

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

IV

« À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais..., jamais! »
BAUDELAIRE

L'hiver de ma vingtième année, la santé de ma mère, qui n'avait jamais été vigoureuse, fut très ébranlée.

J'appris qu'elle avait le coeur malade, sans gravité d'ailleurs, mais qu'il fallait lui éviter tout ennui. Un de mes oncles me dit que ma mère désirait me voir me marier. Un devoir précis, important se présentait à moi.

J'allais pouvoir prouver à ma mère combien je l'aimais. J'acceptai la première demande qu'elle me transmet en l'approuvant, chargeant ainsi, à défaut de volonté, la nécessité de me contraindre à changer de vie. Mon fiancé était précisément le jeune homme qui, par son extrême intelligence, sa douceur et son énergie, pouvait avoir sur moi la plus heureuse influence. Il était, de plus, décidé à habiter avec nous. Je ne serais pas séparée de ma mère, ce qu'il eût été pour moi la peine la plus cruelle.

Alors j'eus le courage de dire toutes mes fautes à mon confesseur. Je lui demandai si je devais le même aveu à mon fiancé. Il eut la pitié de m'en détourner, mais me fit prêter le serment de ne jamais retomber dans mes erreurs et me donna l'absolution. Les fleurs tardives que la joie fit éclore dans mon coeur que je croyais à jamais stérile portèrent des fruits. La grâce de Dieu, la grâce de la jeunesse, — où l'on voit tant de plaies se refermer d'elles-mêmes par la vitalité de cet âge — m'avaient guérie. Si, comme l'a dit saint Augustin, il est plus difficile de redevenir chaste que de l'avoir été, je connus alors une vertu difficile. Personne ne se doutait que je valais infiniment mieux qu'avant et ma mère baisait chaque jour mon front qu'elle n'avait jamais cessé de croire pur sans savoir qu'il était régénéré. Bien plus, on me fit à ce moment, sur mon attitude distraite, mon silence et ma mélancolie dans le monde, des reproches injustes. Mais je ne m'en

fâchais pas : le secret qui était entre moi et ma conscience satisfaite me procurait assez de volupté. La convalescence de mon âme — qui me souriait maintenant sans cesse avec un visage semblable à celui de ma mère et me regardait avec un air de tendre reproche à travers ses larmes qui séchaient — était d'un charme et d'une langueur infinis. Oui, mon âme renaissait à la vie. Je ne comprenais pas moi-même comment j'avais pu la maltraiter, la faire souffrir, la tuer presque. Et je remerciais Dieu avec effusion de l'avoir sauvée à temps.

C'est l'accord de cette joie profonde et pure avec la fraîche sérénité du ciel que je goûtais le soir où tout s'est accompli. L'absence de mon fiancé, qui était allé passer deux jours chez sa soeur, la présence à dîner du jeune homme qui avait la plus grande responsabilité dans mes fautes passées, ne projetaient pas sur cette limpide soirée de mai la plus légère tristesse. Il n'y avait pas un nuage au ciel qui se reflétait exactement dans mon coeur. Ma mère, d'ailleurs, comme s'il y avait eu entre elle et mon âme, malgré qu'elle fût dans une ignorance absolue de mes fautes, une solidarité mystérieuse, était à peu près guérie. « Il faut la ménager quinze jours, avait dit le médecin, et après cela il n'y aura plus de rechute possible! » Ces seuls mots étaient pour moi la promesse d'un avenir de bonheur dont la douceur me faisait fondre en larmes. Ma mère avait ce soir-là une robe plus élégante que de coutume, et, pour la première fois depuis la mort de mon père, déjà ancienne pourtant de dix ans, elle avait ajouté un peu de mauve à son habituelle robe noire. Elle était toute confuse d'être ainsi habillée comme quand elle était plus jeune, et triste et heureuse d'avoir fait violence à sa peine et à son deuil pour me faire plaisir et fêter ma joie. J'approchai de son corsage un oeillet rose qu'elle repoussa d'abord, puis qu'elle attacha, parce qu'il venait de moi, d'une main un peu hésitante, honteuse. Au moment où on allait se mettre à table, j'attirai près de moi vers la fenêtre son visage délicatement reposé de ses souffrances passées, et je l'embrassai avec passion. Je m'étais trompée en disant que je n'avais jamais retrouvé la douceur du baiser aux Oublis. Le baiser de ce soir-là fut aussi doux qu'aucun autre. Ou plutôt ce fut le baiser même des Oublis qui, évoqué par l'attrait d'une minute pareille, glissa doucement du fond du passé et vint se poser entre les joues de ma mère encore un peu pâles et mes lèvres.

On but à mon prochain mariage. Je ne buvais jamais que de l'eau à cause de l'excitation trop vive que le vin causait à mes nerfs. Mon oncle

déclara qu'à un moment comme celui-là, je pouvais faire une exception. Je revois très bien sa figure gaie en prononçant ces paroles stupides... Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai tout confessé avec tant de calme, vais-je être obligée de m'arrêter ici ? Je ne vois plus rien ! Si... mon oncle dit que je pouvais bien à un moment comme celui-là faire une exception. Il me regarda en riant en disant cela, je bus vite avant d'avoir regardé ma mère dans la crainte qu'elle ne me le défendît. Elle dit doucement : « On ne doit jamais faire une place au mal, si petite qu'elle soit. » Mais le vin de Champagne était si frais que j'en bus encore deux autres verres. Ma tête était devenue très lourde, j'avais à la fois besoin de me reposer et de dépenser mes nerfs. On se levait de table : Jacques s'approcha de moi et me dit en me regardant fixement :

« Voulez-vous venir avec moi ; je voudrais vous montrer des vers que j'ai faits. »

Ses beaux yeux brillaient doucement dans ses joues fraîches, il releva lentement ses moustaches avec sa main. Je compris que je me perdais et je fus sans force pour résister. Je dis toute tremblante :

« Oui, cela me fera plaisir. »

Ce fut en disant ces paroles, avant même peut-être, en buvant le second verre de vin de champagne que je commis l'acte vraiment responsable, l'acte abominable. Après cela, je ne fis plus que me laisser faire. Nous avions fermé à clef les deux portes, et lui, son haleine sur mes joues, m'étreignait, ses mains furetant le long de mon corps. Alors tandis que le plaisir me tenait de plus en plus, je sentais s'éveiller, au fond de mon cœur, une tristesse et une désolation infinies ; il me semblait que je faisais pleurer l'âme de ma mère, l'âme de mon ange gardien, l'âme de Dieu. Je n'avais jamais pu lire sans des frémissements d'horreur le récit des tortures que des scélérats font subir à des animaux, à leur propre femme, à leurs enfants ; il m'apparaissait confusément maintenant que dans tout acte voluptueux et coupable il y a autant de férocité de la part du corps qui jouit, et qu'en nous autant de bonnes intentions, autant d'anges purs sont martyrisés et pleurent.

Bientôt mes oncles auraient fini leur partie de cartes et allaient revenir. Nous allions les devancer, je ne faillirais plus, c'était la dernière fois... Alors, au-dessus de la cheminée, je me vis dans la glace. Toute cette vague angoisse de mon âme n'était pas peinte sur ma figure, mais toute elle respirait, des yeux brillants aux joues enflammées et à la bouche offerte,

une joie sensuelle, stupide et brutale. Je pensais alors à l'horreur de quiconque m'ayant vue tout à l'heure embrasser ma mère avec une mélancolique tendresse, me verrait ainsi transfigurée en bête. Mais aussitôt se dressa dans la glace, contre ma figure, la bouche de Jacques, avide sous ses moustaches.

Troublée jusqu'au plus profond de moi-même, je rapprochai ma tête de la sienne, quand en face de moi je vis, oui je le dis comme cela était, écoutez-moi puisque je peux vous le dire, sur le balcon, devant la fenêtre, je vis ma mère qui me regardait hébétée. Je ne sais si elle a crié, je n'ai rien entendu mais elle est tombée en arrière et est restée la tête prise entre les deux barreaux du balcon...

Ce n'est pas la dernière fois que je vous le raconte ; je vous l'ai dit, je me suis presque manquée, je m'étais pourtant bien visée, mais j'ai mal tiré. Pourtant on n'a pas pu extraire la Dalle et les accidents au coeur ont commencé. Seulement je peux rester encore huit jours comme cela et je ne pourrai cesser jusque-là de raisonner sur les commencements et de voir la fin. J'aimerais mieux que ma mère m'ait vue commettre d'autres crimes encore et celui-là même, mais qu'elle n'ait pas vu cette expression joyeuse qu'avait ma figure dans la glace. Non, elle n'a pu la voir... c'est une coïncidence... elle a été frappée d'apoplexie une minute avant de me voir... Elle ne l'a pas vue... cela ne se peut pas ! Dieu qui savait tout ne l'aurait pas voulu.

**FIN de
La confession d'une jeune fille**



LES PLAISIRS ET LES JOURS

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



Un dîner en ville

« Mais, Fundanius, qui partageait avec vous le bonheur de ce repas ? Je suis en peine ne le savoir. »

HORACE

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Un dîner en ville

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

I

Honoré était en retard ; il dit bonjour aux maîtres de la maison, aux invités qu'il connaissait fut présenté aux autres et on passa à table. Au bout de quelques instants, son voisin, un tout jeune homme, lui demanda de lui nommer et de lui raconter les invités. Honoré ne l'avait encore jamais rencontré dans le monde. Il était très beau.

La maîtresse de la maison jetait à chaque instant sur lui des regards brûlants qui signifiaient assez pourquoi elle l'avait invité et qu'il ferait bientôt partie de sa société. Honoré sentit en lui une puissance future, mais sans envie, par bienveillance polie, se mit en devoir de lui répondre. Il regarda autour de lui. En face deux voisins ne se parlaient pas : on les avait, par maladroite bonne intention, invités ensemble et placés l'un près de l'autre parce qu'ils s'occupaient tous les deux de littérature. Mais à cette première raison de se haïr ils en ajoutaient une plus particulière. Le plus âgé, parent — doublement hypnotisé — de M. Paul Desjardins et de M. de Vogüé, affectait un silence méprisant à l'endroit du plus jeune, disciple favori de M. Maurice Barrès, qui le considérait à son tour avec ironie. La malveillance de chacun d'eux exagérait d'ailleurs bien contre son gré l'importance de l'autre, comme si l'on eût affronté le chef des scélérats au roi des imbéciles. Plus loin, une superbe Espagnole mangeait rageusement.

Elle avait sans hésiter et en personne sérieuse sacrifié ce soir-là un rendez-vous à la probabilité d'avancer, en allant dîner dans une maison élégante, sa carrière mondaine. Et certes, elle avait beaucoup de chances d'avoir bien calculé. Le snobisme de Mme Fremer était pour ses amies et celui de ses amies était pour elle comme une assurance mutuelle contre l'embourgeoisement. Mais le hasard avait voulu que Mme Fremer écouât précisément ce soir-là un stock de gens qu'elle n'avait pu inviter à ses dîners, à qui, pour des raisons différentes, elle tenait à faire des politesses, et qu'elle avait réunis presque pêle-mêle. Le tout était bien surmonté

d'une duchesse, mais que l'Espagnole connaissait déjà et dont elle n'avait plus rien à tirer.

Aussi échangeait-elle des regards irrités avec son mari dont on entendait toujours, dans les soirées, la voix gutturale dire successivement, en laissant entre chaque demande un intervalle de cinq minutes bien remplies par d'autres besognes : « Voudriez-vous me présenter au duc ? — Monsieur le duc, voudriez-vous me présenter à la duchesse ? — Madame la duchesse, puis-je vous présenter ma femme ? » Exaspéré de perdre son temps, il s'était pourtant résigné à entamer la conversation avec son voisin, l'associé du maître de la maison. Depuis plus d'un an Fremer suppliait sa femme de l'inviter. Elle avait enfin cédé et l'avait dissimulé entre le mari de l'Espagnole et un humaniste. L'humaniste, qui lisait trop, mangeait trop. Il avait des citations et des renvois et ces deux incommodités répugnaient également à sa voisine, une noble roturière, Mine Lenoir.

Elle avait vite amené la conversation sur les victoires du prince de Buivres au Dahomey et disait d'une voix attendrie : « Cher enfant, comme cela me réjouit qu'il honore la famille ! » En effet, elle était cousine des Buivres, qui, tous plus jeunes qu'elle, la traitaient avec la déférence que lui valaient son âge, son attachement à la famille royale, sa grande fortune et la constante stérilité de ses trois mariages. Elle avait reporté sur tous les Buivres ce qu'elle pouvait éprouver de sentiments de famille. Elle ressentait une honte personnelle des vilenies de celui qui avait un conseil judiciaire, et, autour de son front bien-pensant, sur ses bandeaux orléanistes, portait naturellement les lauriers de celui qui était général. Intruse dans cette famille jusque-là si fermée, elle en était devenue le chef et comme la douairière. Elle se sentait réellement exilée dans la société moderne, parlait toujours avec attendrissement des « vieux gentilshommes d'autrefois ». Son snobisme n'était qu'imagination et était d'ailleurs toute son imagination. Les noms riches de passé et de gloire ayant sur son esprit sensible un pouvoir singulier, elle trouvait des jouissances aussi désintéressées à dîner avec des princes qu'à lire des mémoires de l'Ancien Régime. Portant toujours les mêmes raisins, sa coiffure était invariable comme ses principes. Ses yeux pétillaient de bêtise. Sa figure souriante était noble, sa mimique excessive et insignifiante. Elle avait, par confiance en Dieu, une même agitation optimiste la veille d'une garden-party ou d'une révolution, avec des gestes rapides qui semblaient conjurer le radicalisme ou le mauvais temps.

Son voisin l'humaniste lui parlait avec une élégance fatigante et avec une terrible facilité à formuler ; il faisait des citations d'Horace pour excuser aux yeux des autres et poétiser aux siens sa gourmandise et son ivrognerie. D'invisibles roses antiques et pourtant fraîches ceignaient son front étroit. Mais d'une politesse égale et qui lui était facile, parce qu'elle y voyait l'exercice de sa puissance et le respect, rare aujourd'hui, des vieilles traditions, Mme Lenoir parlait toutes les cinq minutes à l'associé de M. Freiner. Celui-ci d'ailleurs n'avait pas à se plaindre.

De l'autre bout de la table, Maie Freiner lui adressait les plus charmantes flatteries. Elle voulait que ce dîner comptât pour plusieurs années, et, décidée à ne pas évoquer d'ici longtemps le trouble-fête, elle l'enterrait sous les fleurs. Quant à M. Freiner, travaillant le jour à sa banque, et, le soir, traîné par sa femme dans le monde ou retenu chez lui quand on recevait, toujours prêt à tout dévorer, toujours muselé, il avait fini par garder dans les circonstances les plus indifférentes une expression mêlée d'irritation sourde, de résignation boudeuse, d'exaspération contenue et d'abrutissement profond. Pourtant, ce soir, elle faisait place sur la figure du financier à une satisfaction cordiale toutes les fois que ses regards rencontraient ceux de son associé. Bien qu'il ne pût le souffrir dans l'habitude de la vie, il se sentait pour lui des tendresses fugitives, mais sincères, non parce qu'il l'éblouissait facilement de son luxe, mais par cette même fraternité vague qui nous émeut à l'étranger à la vue d'un Français, même odieux.

Lui, si violemment arraché chaque soir à ses habitudes, si injustement privé du repos qu'il avait mérité, si cruellement déraciné, il sentait un lieu, habituellement détesté, mais fort, qui le rattachait enfin à quelqu'un et le prolongeait, pour l'en faire sortir, au-delà de son isolement farouche et désespéré. En face de lui, Mme Fremer mirait dans les yeux charmés des convives sa blonde beauté. La douce réputation dont elle était environnée était un prisme trompeur au travers duquel chacun essayait de distinguer ses traits véritables.

Ambitieuse, intrigante, presque aventurière, au dire de la finance qu'elle avait abandonnée pour des destinées plus brillantes, elle apparaissait au contraire aux yeux du Faubourg et de la famille royale qu'elle avait conquis comme un esprit supérieur, un ange de douceur et de vertu. Du reste, elle n'avait pas oublié ses anciens amis plus humbles, se souvenait d'eux surtout quand ils étaient malades ou en deuil,

circonstances touchantes, où d'ailleurs, comme on ne va pas dans le monde, on ne peut se plaindre de n'être pas invité. Par là elle donnait leur portée aux élans de sa charité, et dans les entretiens avec les parents ou les prêtres aux chevets des mourants, elle versait des larmes sincères, tuant un à un les remords qu'inspirait sa vie trop facile à son cœur scrupuleux.

Mais la plus aimable convive était la jeune duchesse de D..., dont l'esprit alerte et clair, jamais inquiet ni troublé, contrastait si étrangement avec l'incurable mélancolie de ses beaux yeux, le pessimisme de ses lèvres, l'infinie et noble lassitude de ses mains.

Cette puissante amante de la vie sous toutes ses formes, bonté, littérature, théâtre, action, amitié, mordait sans les flétrir, comme une fleur dédaignée, ses belles lèvres rouges, dont un sourire désenchanté relevait faiblement les coins. Ses yeux semblaient promettre un esprit à jamais chaviré sur les eaux malades du regret. Combien de fois, dans la rue, au théâtre, des passants songeurs avaient allumé leur rêve à ces astres changeants ! Maintenant la duchesse, qui se souvenait d'un vaudeville ou combinait une toilette, n'en continuait pas moins à étirer tristement ses nobles phalanges résignées et pensives, et promenait autour d'elle des regards désespérés et profonds qui noyaient les convives impressionnables sous les torrents de leur mélancolie. Sa conversation exquise se paraît négligemment des élégances fanées et si charmantes d'un scepticisme déjà ancien. On venait d'avoir une discussion, et cette personne si absolue dans la vie et qui estimait qu'il n'y avait qu'une manière de s'habiller répétait à chacun : « Mais, pourquoi est-ce qu'on ne peut pas tout dire, tout penser ? Je peux avoir raison, vous aussi. Comme c'est terrible et étroit d'avoir une opinion. » Son esprit n'était pas comme son corps, habillé à la dernière mode, et elle plaisantait aisément les symbolistes et les croyants. Mais il en était de son esprit comme de ces femmes charmantes qui sont assez belles et vives pour plaire vêtues de vieilleries.

C'était peut-être d'ailleurs coquetterie voulue. Certaines idées trop crues auraient éteint son esprit comme certaines couleurs qu'elle s'interdisait son teint.

A son joli voisin, Honoré avait donné de ces différentes figures une esquisse rapide et si bienveillante que, malgré leurs différences profondes, elles semblaient toutes pareilles, la brillante Mme de Torreno, la spirituelle duchesse de D..., la belle Mme Lenoir. Il avait négligé leur seul trait

commun, ou plutôt la même folie collective, la même épidémie régnante dont tous étaient atteints, le snobisme. Encore, selon leurs natures, affectait-il des formes bien différentes et il y avait loin du snobisme imaginaire et poétique de Mine Lenoir au snobisme conquérant de Mme de Torreno, avide comme un fonctionnaire qui veut arriver aux premières places.

Et pourtant, cette terrible femme était capable de se réhumaniser. Son voisin venait de lui dire qu'il avait admiré au parc Monceau sa petite fille. Aussitôt elle avait rompu son silence indigné. Elle avait éprouvé pour cet obscur comptable une sympathie reconnaissante et pure qu'elle eût été peut-être incapable d'éprouver pour un prince, et maintenant ils causaient comme de vieux amis.

Mme Fremer présidait aux conversations avec une satisfaction visible causée par le sentiment de la haute mission qu'elle accomplissait. Habitée à présenter les grands écrivains aux duchesses, elle semblait, à ses propres yeux, une sorte de ministre des Affaires étrangères tout-puissant et qui même dans le protocole portait un esprit souverain.

Ainsi un spectateur qui digère au théâtre voit au-dessous de lui puisqu'il les juge, artistes, public, auteur, règles de l'art dramatique, génie.

La conversation allait d'ailleurs d'une allure assez harmonieuse. On en était arrivé à ce moment des dîners où les voisins touchent le genou des voisines ou les interrogent sur leurs préférences littéraires selon les tempéraments et l'éducation, selon la voisine surtout. Un instant, un accroc parut inévitable. Le beau voisin d'Honoré ayant essayé avec l'imprudence de la jeunesse d'insinuer que dans l'oeuvre de Heredia il y avait peut-être plus de pensée qu'on ne le disait généralement, les convives troublés dans leurs habitudes d'esprit prirent un air morose. Mais Mme Fremer s'étant aussitôt écriée : « Au contraire, ce ne sont que d'admirables camées, des émaux somptueux, des orfèvreries sans défaut », l'entrain et la satisfaction reparurent sur tous les visages.

Une discussion sur les anarchistes fut plus grave. Mais Mme Fremer, comme s'inclinant avec résignation devant la fatalité d'une loi naturelle, dit lentement : « A quoi bon tout cela ? Il y aura toujours des riches et des pauvres. » Et tous ces gens dont le plus pauvre avait au moins cent mille livres de rente, frappés de cette vérité, délivrés de leurs scrupules, vidèrent avec une allégresse cordiale leur dernière coupe de vin de Champagne.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Un dîner en ville

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

II

Après Dîner

Honoré, sentant que le mélange des vins lui avait un peu tourné la tête, partit sans dire adieu, prit en bas son pardessus et commença à descendre à pied les Champs-Élysées. Il se sentait une joie extrême. Les barrières d'impossibilité qui feraient à nos désirs et à nos rêves le champ de la réalité étaient rompues et sa pensée circulait joyeusement à travers l'irréalisable en s'exaltant de son propre mouvement.

Les mystérieuses avenues qu'il y a entre chaque être humain et au fond desquelles se couche peut-être chaque soir un soleil insoupçonné de joie ou de désolation l'attiraient. Chaque personne à qui il pensait lui devenait aussitôt irrésistiblement sympathique, il prit tour à tour les rues où il pouvait espérer de rencontrer chacune, et si ses prévisions s'étaient réalisées, il eût abordé l'inconnu ou l'indifférent sans peur, avec un tressaillement doux. Par la chute d'un décor planté trop près, la vie s'étendait au loin devant lui dans tout le charme de sa nouveauté et de son mystère, en paysages amis qui l'invitaient. Et le regret que ce fût le mirage ou la réalité d'un seul soir le désespérait, il ne ferait plus jamais rien d'autre que de dîner et de boire aussi bien, pour revoir d'aussi belles choses. Il souffrait seulement de ne pouvoir atteindre immédiatement tous les sites qui étaient disposés çà et là dans l'infini de sa perspective, loin de lui. Alors il fut frappé du bruit de sa voix un peu grossie et exagérée qui répétait depuis un quart d'heure :

« La vie est triste, c'est idiot » (ce dernier mot était souligné d'un geste sec du bras droit et il remarqua le brusque mouvement de sa canne). Il se dit avec tristesse que ces paroles machinales étaient une bien banale traduction de pareilles visions qui, pensa-t-il, n'étaient peut-être pas exprimables.

« Hélas ! sans doute l'intensité de mon plaisir ou de mon regret est

seule centuplée, mais le contenu intellectuel en reste le même. Mon bonheur est nerveux, personnel, intraduisible à d'autres, et si j'écrivais en ce moment, mon style aurait les mêmes qualités, les mêmes défauts, hélas ! la même médiocrité que d'habitude. » Mais le bien-être physique qu'il éprouvait le garda d'y penser plus longtemps et lui donna immédiatement la consolation suprême, l'oubli. Il était arrivé sur les boulevards. Des gens passaient, à qui il donnait sa sympathie, certain de la réciprocité. Il se sentait leur glorieux point de mire ; il ouvrit son paletot pour qu'on vît la blancheur de son habit, qui lui seyait, et l'oeillet rouge sombre de sa boutonnière. Tel il s'offrait à l'admiration des passants, à la tendresse dont il était avec eux en voluptueux commerce.

**FIN de
Un dîner en ville**



LES PLAISIRS ET LES JOURS

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



Les regrets, rêveries couleur du temps

« La manière de vivre du poète devrait être si simple que les influences les plus ordinaires le réjouissent, sa gaieté devrait pouvoir être le fruit d'un rayon de soleil, l'air devrait suffire pour respirer et l'eau devrait suffire pour l'enivrer »

EMERSON

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

I Tuileries

Au jardin des Tuileries, ce matin, le soleil s'est endormi tour à tour sur toutes les marches de pierre comme un adolescent blond dont le passage d'une ombre interrompt aussitôt le somme léger. Contre le vieux palais verdissent de jeunes pousses. Le souffle du vent charmé mêle au parfum du passé la fraîche odeur des lilas. Les statues qui sur nos places publiques effrayent comme des folles, rêvent ici dans les charmilles comme des sages sous la verdure lumineuse qui protège leur blancheur. Les bassins au fond desquels se prélassent le ciel bleu luisent comme des regards. De la terrasse du bord de l'eau, on aperçoit, sortant du vieux quartier du quai d'Orsay, sur l'autre rive et comme dans un autre siècle, un hussard qui passe. Les liserons débordent follement des vases couronnés de géraniums. Ardent de soleil, l'héliotrope brûle ses parfums. Devant le Louvre s'élancent des roses trémières, légères comme des mâts, nobles et gracieuses comme des colonnes, rougissantes comme des jeunes filles. Irisés de soleil et soupirant d'amour, les jets d'eau montent vers le ciel. Au bout de la Terrasse, un cavalier de pierre lancé sans changer de place dans un galop fou, les lèvres collées à une trompette joyeuse, incarne toute l'ardeur du Printemps.

Mais le ciel s'est assombri, il va pleuvoir. Les bassins, où nul azur ne brille plus, semblent des yeux vides de regards ou des vases pleins de larmes. L'absurde jet d'eau, fouetté par la brise, élève de plus en plus vite vers le ciel son hymne maintenant dérisoire. L'inutile douceur des lilas est d'une tristesse infinie. Et là-bas, la bride abattue, ses pieds de marbre excitant d'un mouvement immobile et furieux le galop vertigineux et fixé de son cheval, l'inconscient cavalier trompette sans fin sur le ciel noir.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

II

Versailles

« Un canal qui fait rêver les plus grands parleurs sitôt qu'ils s'en approchent et où je suis toujours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste. »

Lettre de BALZAC à M de Lamothe-Aigron

L'automne épuisé, plus même réchauffé par le soleil rare, perd une à une ses dernières couleurs. L'extrême ardeur de ses feuillages, si enflammés que toute l'après-midi et la matinée elle-même donnaient la glorieuse illusion du couchant, s'est éteinte. Seuls, les dahlias, les oeillets d'inde et les chrysanthèmes jaunes, violets, blancs et roses, brillent encore sur la face sombre et désolée de l'automne. A six heures du soir, quand on passe par les Tuileries uniformément grises et nues sous le ciel aussi sombre, où les arbres noirs décrivent branche par branche leur désespoir puissant et subtil, un massif soudain aperçu de ces fleurs d'automne luit richement dans l'obscurité et fait à nos yeux habitués à ces horizons en cendres une violence voluptueuse. Les heures du matin sont plus douces. Le soleil brille encore parfois, et je peux voir encore en quittant la terrasse du bord de l'eau, au long des grands escaliers de pierre, mon ombre descendre une à une les marches devant moi.

Je ne voudrais pas vous prononcer ici après tant d'autres, Versailles, grand nom rouillé et doux, royal cimetière de feuillages, de vastes eaux et de marbres, lieu véritablement aristocratique et démoralisant, ou ne nous trouble même pas le remords que la vie de tant d'ouvriers n'y ait servi qu'à affiner et qu'à élargir moins les joies d'un autre temps que la mélancolie du nôtre. Je ne voudrais pas vous prononcer après tant d'autres, et pourtant que de fois, à la coupe rougie de vos bassins de marbre rose, j'ai été boire jusqu'à la lie et jusqu'à délirer l'enivrante et amère douceur de ces suprêmes jours d'automne. La terre mêlée de feuilles fanées et de feuilles pourries semblait au loin une jaune et violette mosaïque ternie. En passant

près du hameau, en relevant le col de mon paletot contre le vent, j'entendis roucouler des colombes. Partout l'odeur du buis, comme au dimanche des Rameaux, enivrait. Comment ai-je pu cueillir encore un mince bouquet de printemps, dans ces jardins saccagés par l'automne. Sur l'eau, le vent froissait les pétales d'une rose grelottante.

Dans ce grand effeuillement de Trianon, seule la voûte légère d'un petit pont de géranium blanc soulevait au-dessus de l'eau glacée ses fleurs à peine inclinées par le vent. Certes, depuis que j'ai respiré le vent du large et le sel dans les chemins creux de Normandie, depuis que j'ai vu briller la mer à travers les branches de rhododendrons en fleurs, je sais tout ce que le voisinage des eaux peut ajouter aux grâces végétales. Mais quelle pureté plus virginale en ce doux géranium blanc, penché avec une retenue gracieuse sur les eaux frileuses entre leurs quais de feuilles mortes.

O vieillesse argentée des bois encore verts, à branches éplorées, étangs et pièces d'eau qu'un geste pieux a posés çà et là, comme des urnes offertes à la mélancolie des arbres!

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

III

Promenade

Malgré le ciel si pur et le soleil déjà chaud, le vent soufflait encore aussi froid, les arbres restaient aussi nus qu'en hiver. Il me fallut, pour faire du feu, couper une de ces branches que je croyais mortes et la sève en jaillit, mouillant mon bras jusqu'au coude et dénonçant, sous l'écorce glacée de l'arbre, un cœur tumultueux. Entre les troncs, le sol nu de l'hiver s'emplissait d'anémones, de coucous et de violettes, et les rivières, hier encore sombres et vides, de ciel tendre, bleu et vivant qui s'y prélassait jusqu'au fond. Non ce ciel pâle et lassé des beaux soirs d'octobre qui, étendu au fond des eaux, semble y mourir d'amour et de mélancolie, mais un ciel intense et ardent sur l'azur tendre et riant duquel passaient à tous moments, grises, bleues et roses, — non les ombres des nuées pensives, — mais les nageoires brillantes, et glissantes d'une perche, d'une anguille ou d'un éperlan. Ivres de joie, ils couraient entre le ciel et les herbes, dans leurs prairies et sous leurs futaies qu'avait brillamment enchantées comme les nôtres le resplendissant génie du printemps. Et glissant fraîchement sur leur tête, entre leurs ouïes, sous leur ventre, les eaux se pressaient aussi en chantant et en faisant courir gaiement devant elles du soleil. La basse-cour où il fallut aller chercher des oeufs n'était pas moins agréable à voir.

Le soleil comme un poète inspiré et fécond qui ne dédaigne pas de répandre de la beauté sur les lieux les plus humbles et qui jusque-là ne semblaient pas devoir faire partie du domaine de l'art, échauffait encore la bienfaisante énergie du fumier, de la cour inégalement pavée, et du poirier cassé comme une vieille servante. Mais quelle est cette personne royalement vêtue qui s'avance, parmi les choses rustiques et fermières, sur la pointe des pattes comme pour ne point se salir ? C'est l'oiseau de Junon brillant non de mortes pierreries, mais des yeux mêmes d'Argus, le paon dont le luxe fabuleux étonne ici. Telle au jour d'une fête, quelques instants

avant l'arrivée des premiers invités, dans sa robe à queue changeante, un gorgerin d'azur déjà attaché à son cou royal, ses aigrettes sur la tête, la maîtresse de maison, étincelante, traverse sa cour aux yeux émerveillés des badauds rassemblés devant la grille, pour aller donner un dernier ordre ou attendre le prince du sang qu'elle doit recevoir au seuil même. Mais non, c'est ici que le paon passe sa vie, véritable oiseau de paradis dans une basse-cour, entre les dindes et les poules, comme Andromaque captive filant la laine au milieu des esclaves, mais n'ayant point comme elle quitté la magnificence des insignes royaux et des bijoux héréditaires, Apollon qu'on reconnaît toujours, même quand il garde, rayonnant, les troupeaux d'Admète.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

IV

Famille écoutant la musique

« Car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse et comme un divin choeur
Éveille mille voix qui chantent dans le coeur. »

Pour une famille vraiment vivante où chacun pense, aime et agit, avoir un jardin est une douce chose. Les soirs de printemps, d'été et d'automne, tous, la tâche du jour finie, y sont réunis ; et si petit que soit le jardin, si rapprochées que soient les haies, elles ne sont pas si hautes qu'elles ne laissent voir un grand morceau de ciel où chacun lève les yeux, sans parler, en rêvant. L'enfant rêve à ses projets d'avenir, à la maison qu'il habitera avec son camarade préféré pour ne le quitter jamais, à l'inconnu de la terre et de la vie ; le jeune homme rêve au charme mystérieux de celle qu'il aime, la jeune mère à l'avenir de son enfant, la femme autrefois troublée découvre, au fond de ces heures claires, sous les dehors froids de son mari, un regret douloureux qui lui fait pitié. Le père en suivant des yeux la fumée qui monte au-dessus d'un toit s'attarde aux scènes paisibles de son passé qu'enchanter dans le lointain la lumière du soir ; il songe à sa mort prochaine, à la vie de ses enfants après sa mort ; et ainsi l'âme de la famille entière monte religieusement vers le couchant, pendant que le grand tilleul, le marronnier ou le sapin répand sur elle la bénédiction de son odeur exquise ou de son ombre vénérable.

Mais pour une famille vraiment vivante, où chacun pense, aime et agit, pour une famille qui a une âme, qu'il est plus doux encore que cette âme puisse, le soir, s'incarner dans une voix, dans la voix claire et intarissable d'une jeune fille ou d'un jeune homme qui a reçu le don de la musique et du chant. L'étranger passant devant la porte du jardin où la famille se tait, craindrait en approchant de rompre en tous comme un rêve religieux ; mais si l'étranger, sans entendre le chant, apercevait l'assemblée des parents et

des amis qui l'écoutent, combien plus encore elle lui semblerait assister à une invisible messe, c'est-à-dire, malgré la diversité des attitudes, combien la ressemblance des expressions manifesterait l'unité véritable des âmes, momentanément réalisée par la sympathie pour un même drame idéal, par la communion à un même rêve. Par moments, comme le vent courbe les herbes et agite longuement les branches, un souffle incline les têtes ou les redresse brusquement. Tous alors, comme si un messenger qu'on ne peut voir faisait un récit palpitant, semblent attendre avec anxiété, écouter avec transport ou avec terreur une même nouvelle qui pourtant éveille en chacun des échos divers. L'angoisse de la musique est à son comble, ses élans sont brisés par des chutes profondes, suivis d'élans plus désespérés. Son infini lumineux, ses mystérieuses ténèbres, pour le vieillard ce sont les vastes spectacles de la vie et de la mort, pour l'enfant les promesses pressantes de la mer et de la terre, pour l'amoureux, c'est l'infini mystérieux, ce sont les lumineuses ténèbres de l'amour.

Le penseur voit sa vie morale se dérouler tout entière ; les chutes de la mélodie défaillante sont ses défaillances et ses chutes, et tout son cœur se relève et s'élance quand la mélodie reprend son vol. Le murmure puissant des harmonies fait tressaillir les profondeurs obscures et riches de son souvenir. L'homme d'action halète dans la mêlée des accords, au galop des vivaces ; il triomphe majestueusement dans les adagios. La femme infidèle elle-même sent sa faute pardonnée, infinisée, sa faute qui avait aussi sa céleste origine dans l'insatisfaction d'un cœur que les joies habituelles n'avaient pas apaisé, qui s'était égaré, mais en cherchant le mystère, et dont maintenant cette musique, pleine comme la voix des cloches, comble les plus vastes aspirations. Le musicien qui prétend pourtant ne goûter dans la musique qu'un plaisir technique y éprouve aussi ces émotions significatives, mais enveloppées dans son sentiment de la beauté musicale qui les dérobe à ses propres yeux. Et moi-même enfin, écoutant dans la musique la plus vaste et la plus universelle beauté de là vie et de la mort, de la mer et du ciel, j'y ressens aussi ce que ton charme a de plus particulier et d'unique, ô chère bien-aimée.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

V

Les paradoxes d'aujourd'hui sont les préjugés de demain, puisque les plus épais et les plus déplaisants préjugés d'aujourd'hui eurent un instant de nouveauté où la mode leur prêta sa grâce fragile. Beaucoup de femmes d'aujourd'hui veulent se délivrer de tous les préjugés et entendent par préjugés les principes. C'est là leur préjugé qui est lourd, bien qu'elles s'en parent comme d'une fleur délicate et un peu étrange.

Elles croient que rien n'a d'arrière-plan et mettent toutes choses sur le même plan. Elles goûtent un livre ou la vie elle-même comme une belle journée ou comme une orange. Elles disent l'« art » d'une couturière et la « philosophie » de la « vie parisienne ». Elles rougiraient de rien classer, de rien juger, de dire : ceci est bien, ceci est mal. Autrefois, quand une femme agissait bien, c'était comme par une revanche de sa morale, c'est-à-dire de sa pensée, sur sa nature instinctive. Aujourd'hui quand une femme agit bien, c'est par une revanche de sa nature instinctive sur sa morale, c'est-à-dire sur son immoralité théorique (voyez le théâtre de MM. Halévy et Meilhac). En un relâchement extrême de tous les liens moraux et sociaux, les femmes flottent de cette immoralité théorique à cette bonté instinctive. Elles ne cherchent que la volupté et la trouvent seulement quand elles ne la cherchent pas, quand elles pâttissent volontairement. Ce scepticisme et ce dilettantisme choqueraient dans les livres comme une parure démodée. Mais les femmes, loin d'être les oracles des modes de l'esprit, en sont plutôt les perroquets attardés. Aujourd'hui encore, le dilettantisme leur plaît et leur sied. S'il fausse leur jugement et énerve leur conduite, on ne peut nier qu'il leur prête une grâce déjà flétrie mais encore aimable.

Elles nous font sentir, jusqu'aux délices, ce que l'existence peut avoir, dans des civilisations très raffinées, de facile et de doux. Leur perpétuel embarquement pour une Cythère spirituelle où la fête serait moins pour leurs sens émoussés que pour l'imagination, le coeur, l'esprit, les yeux, les

narines, les oreilles, met quelques voluptés dans leurs attitudes. Les plus justes portraitistes de ce temps ne les montreront, je suppose, avec rien de bien tendu ni de bien raide. Leur vie répand le parfum doux des chevelures dénouées.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

VI

L'ambition enivre plus que la gloire ; le désir fleurit, la possession flétrit toutes choses ; il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre ce soit encore la rêver, mais moins mystérieusement et moins clairement à la fois, d'un rêve obscur et lourd, semblable au rêve épars dans la faible conscience des bêtes qui ruminent. Les pièces de Shakespeare sont plus belles, vues dans la chambre de travail que représentées au théâtre. Les poètes qui ont créé les impérissables amoureuses n'ont souvent connu que de médiocres servantes d'auberges, tandis que les voluptueux les plus enviés ne savent point concevoir la vie qu'ils mènent, ou plutôt qui les mène. J'ai connu un petit garçon de dix ans, de santé chétive et d'imagination précoce, qui avait voué à une enfant plus âgée que lui un amour purement cérébral. Il restait pendant des heures à sa fenêtre pour la voir passer, pleurait s'il ne la voyait pas, pleurait plus encore s'il l'avait vue. Il passait de très rares, de très brefs instants auprès d'elle. Il cessa de dormir, de manger. Un jour, il se jeta de sa fenêtre. On crut d'abord que le désespoir de n'approcher jamais son amie l'avait décidé à mourir. On apprit qu'au contraire il venait de causer très longuement avec elle : elle avait été extrêmement gentille pour lui. Alors on supposa qu'il avait renoncé aux jours insipides qui lui restaient à vivre, après cette ivresse qu'il n'aurait peut-être plus l'occasion de renouveler.

De fréquentes confidences, faites autrefois à un de ses amis, firent induire enfin qu'il éprouvait une déception chaque fois qu'il voyait la souveraine de ses rêves ; mais dès qu'elle était partie, son imagination féconde rendait tout son pouvoir à la petite fille absente, et il recommençait à désirer la voir. Chaque fois, il essayait de trouver dans l'imperfection des circonstances la raison accidentelle de sa déception. Après cette entrevue suprême où il avait, à sa fantaisie déjà habile, conduit son amie jusqu'à la haute perfection dont sa nature était susceptible,

comparant avec désespoir cette perfection imparfaite à l'absolue perfection dont il vivait, dont il mourait, il se jeta par la fenêtre. Depuis, devenu idiot, il vécut fort longtemps, ayant gardé de sa chute l'oubli de son âme, de sa pensée, de la parole de son amie qu'il rencontrait sans la voir. Elle, malgré les supplications, les menaces, l'épousa et mourut plusieurs années après sans être parvenue à se faire reconnaître. La vie est comme la petite amie. Nous la songeons, et nous l'aimons de la songer. Il ne faut pas essayer de la vivre : on se jette, comme le petit garçon, dans la stupidité, pas tout d'un coup, car tout, dans la vie, se dégrade par nuances insensibles. Au bout de dix ans, on ne reconnaît plus ses songes, on les renie, on vit, comme un boeuf, pour l'herbe à paître dans le moment. Et de nos noces avec la mort qui sait si pourra naître notre consciente immortalité?

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

VII

« Mon capitaine, dit son ordonnance, quelques jours après que fut installée la petite maison où il devait vivre, maintenant qu'il était en retraite, jusqu'à sa mort (sa maladie de coeur ne pouvait plus la faire longtemps attendre), mon capitaine, peut-être que des livres, maintenant que vous ne pouvez plus faire l'amour, ni vous battre, vous distrairaient un peu ; qu'est-ce qu'il faut aller vous acheter ?

— Ne m'achète rien ; pas de livres ; ils ne peuvent rien me dire d'aussi intéressant que ce que j'ai fait, et puisque je n'ai pas longtemps pour cela, je ne veux plus que rien me distraie de m'en souvenir. Donne la clef de ma grande caisse, c'est ce qu'il y a dedans que je lirai tous les jours. » Et il en sortit des lettres, une mer blanchâtre, parfois teintée, de lettres, des très longues, des lettres d'une ligne seulement, sur des cartes, avec des fleurs fanées, des objets, des petits mots de lui-même pour se rappeler les entours du moment où il les avait reçues et des photographies abîmées malgré les précautions, comme ces reliques qu'a usées la piété même des fidèles : ils les embrassent trop souvent. Et toutes ces choses-là étaient très anciennes, et il y en avait de femmes mortes, et d'autres qu'il n'avait plus vues depuis plus de dix ans.

Il y avait dans tout cela des petites choses précises de sensualité ou de tendresse sur presque rien des circonstances de sa vie, et c'était comme une fresque très vaste qui dépeignait sa vie sans la raconter, dans sa couleur passionnée seulement, d'une manière très vague et très particulière en même temps, avec une grande puissance touchante. Il y avait des évocations de baisers dans la bouche — dans une bouche fraîche où il eût sans hésiter laissé son âme, et qui depuis s'était détournée de lui, qui le faisaient pleurer longtemps. Et malgré qu'il fût bien faible et désabusé, quand il vidait d'un trait un peu de ces souvenirs encore vivants, comme un verre de vin chaleureux et mûri au soleil qui avait dévoré sa vie,

il sentait un bon frisson tiède, comme le printemps en donne à nos convalescences et l'âtre d'hiver à nos faiblesses. Le sentiment que son vieux corps usé avait tout de même brûlé de pareilles flammes, lui donnait un regain de vie, — brûlé de pareilles flammes dévorantes.

Puis, songeant que ce qui s'en couchait ainsi tout de son long sur lui, c'en étaient seulement les ombres démesurées et mouvantes, insaisissables, hélas ! et qui bientôt se confondraient toutes ensemble dans l'éternelle nuit, il se remettait à pleurer.

Alors tout en sachant que ce n'étaient que des ombres, des ombres de flammes qui s'en étaient couru brûler ailleurs, que jamais il ne reverrait plus, il se prit pourtant à adorer ces ombres et à leur prêter comme une chère existence par contraste avec l'oubli absolu de bientôt.

Et tous ces baisers et tous ces cheveux baisés et toutes ces choses de larmes et de lèvres, de caresses versées comme du vin pour griser, et de désespérances accrues comme la musique ou comme le soir pour le bonheur de se sentir s'élargir jusqu'à l'infini du mystère et des destinées ; telle adorée qui le tint si fort que rien ne lui était plus que ce qu'il pouvait faire servir à son adoration pour elle, qui le tint si fort, et qui maintenant s'en allait si vague qu'il ne la retenait plus, ne retenait même plus l'odeur disséminée des pans fuyants de son manteau, il se crispait pour le revivre, le ressusciter et le clouer devant lui comme des papillons. Et chaque fois, c'était plus difficile. Et il n'avait toujours attrapé aucun des papillons, mais chaque fois il leur avait ôté avec ses doigts un peu du mirage de leurs ailes ; ou plutôt il les voyait dans le miroir, se heurtait vainement au miroir pour les toucher, mais le ternissait un peu chaque fois et ne les voyait plus qu'indistincts et moins charmants. Et ce miroir terni de son cœur, rien ne pouvait plus le laver, maintenant que les souffles purifiants de la jeunesse ou du génie ne passeraient plus sur lui, — par quelle loi inconnue de nos saisons, quel mystérieux équinoxe de notre automne?...

Et chaque fois il avait moins de peine de les avoir perdus, ces baisers dans cette bouche, et ces heures infinies, et ces parfums qui le faisaient, avant, délirer.

Et il eut de la peine d'en avoir moins de peine, puis cette peine-là même disparut.

Puis toutes les peines partirent, toutes, il n'y avait pas à faire partir les plaisirs ; ils avaient fui depuis longtemps sur leurs talons ailés sans détourner la tête, leurs rameaux en fleurs à la main, fui cette demeure qui

n'était plus assez jeune pour eux.

Puis, comme tous les hommes, il mourut.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

VIII

Reliques

J'ai acheté tout ce qu'on a vendu de celle dont j'aurais voulu être l'ami, et qui n'a pas consenti même à causer avec moi un instant. J'ai le petit jeu de cartes qui l'amusait tous les soirs, ses deux ouistitis, trois romans qui portent sur les plats ses armes, sa chienne. Ô vous, délices, chers loisirs de sa vie, vous avez eu, sans en jouir comme j'aurais fait, sans les avoir même désirées, toutes ses heures les plus libres, les plus inviolables, les plus secrètes ; vous n'avez pas senti votre bonheur et vous ne pouvez pas le raconter.

Cartes qu'elle maniait de ses doigts chaque soir avec ses amis préférés, qui la virent s'ennuyer ou rire, qui assistèrent au début de sa liaison, et qu'elle posa pour embrasser celui qui vint depuis jouer tous les soirs avec elle ; romans qu'elle ouvrait et fermait dans son lit au gré de sa fantaisie ou de sa fatigue, qu'elle choisissait selon son caprice du moment ou ses rêves, à qui elle les confia, qui y mêlèrent ceux qu'ils exprimaient et l'aidèrent à mieux rêver les siens, n'avez-vous rien retenu d'elle, et ne m'en direz-vous rien ?

Romans, parce qu'elle a songé à son tour la vie de vos personnages et de votre poète ; cartes, parce qu'à sa manière elle ressentit avec vous le calme et parfois les fièvres des vives intimités, n'avez-vous rien gardé de sa pensée que vous avez distraite ou remplie, de son cœur que vous avez ouvert ou consolé ?

Cartes, romans, pour avoir tenu si souvent dans sa main, être restés si longtemps sur sa table ; dames, rois ou valets, qui furent les immobiles convives de ses fêtes les plus folles ; héros de romans et héroïnes qui songiez auprès de son lit sous les feux croisés de sa lampe et de ses yeux votre songe silencieux et plein de voix pourtant, vous n'avez pu laisser évaporer tout le parfum dont l'air de sa chambre, le tissu de ses robes, le

toucher de ses mains ou de ses genoux vous imprégna.

Vous avez conservé les plis dont sa main joyeuse ou nerveuse vous froissa ; les larmes qu'un chagrin de livre ou de vie lui firent couler, vous les gardez peut-être encore prisonnières ; le jour qui fit briller ou blessa ses yeux vous a donné cette chaude couleur. Je vous touche en frémissant, anxieux de vos révélations, inquiet de votre silence. Hélas ! peut-être, comme vous, êtres charmants et fragiles, elle fut l'insensible, l'inconscient témoin de sa propre grâce. Sa plus réelle beauté fut peut-être dans mon désir. Elle a vécu sa vie, mais peut-être seul, je l'ai rêvée.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



IX

Sonate clair de lune

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

IX Sonate clair de lune

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

I

Plus que les fatigues du chemin, le souvenir et l'appréhension des exigences de mon père, de l'indifférence de Pia, de l'acharnement de mes ennemis, m'avaient épuisé. Pendant le jour, la compagnie d'Assunta, son chant, sa douceur avec moi qu'elle connaissait si peu, sa beauté blanche, brune et rose, son parfum persistant dans les rafales du vent de mer, la plume de son chapeau, les perles à son cou, m'avaient distrait. Mais, vers neuf heures du soir, me sentant accablé, je lui demandai de rentrer avec la voiture et de me laisser là me reposer un peu à l'air. Nous étions presque arrivés à Honfleur ; l'endroit était bien choisi, contre un mur, à l'entrée d'une double avenue de grands arbres qui protégeaient du vent, l'air était doux ; elle consentit et me quitta. Je me couchai sur le gazon, la figure tournée vers le ciel sombre ; bercé par le bruit de la mer, que j'entendais derrière moi, sans bien la distinguer dans l'obscurité, je ne tardai pas à m'assoupir.

Bientôt je rêvai que devant moi, le coucher du soleil éclairait au loin le sable et la mer. Le crépuscule tombait, et il me semblait que c'était un coucher de soleil et un crépuscule comme tous les crépuscules et tous les couchers de soleil. Mais on vint m'apporter une lettre, je voulus la lire et je ne pus rien distinguer. Alors seulement je m'aperçus que malgré cette impression de lumière intense et épandue, il faisait très obscur.

Ce coucher de soleil était extraordinairement pâle, lumineux sans clarté, et sur le sable magiquement éclairé s'amassaient tant de ténèbres qu'un effort pénible m'était nécessaire pour reconnaître un coquillage. Dans ce crépuscule spécial aux rêves, c'était comme le coucher d'un soleil malade et décoloré, sur une grève polaire. Mes chagrins s'étaient soudain dissipés ; les décisions de mon père, les sentiments de Pia, la mauvaise foi de mes ennemis me dominaient encore, mais sans plus m'écraser, comme une nécessité naturelle et devenue indifférente.

La contradiction de ce resplendissement obscur, le miracle de cette trêve enchantée à mes maux ne m'inspirait aucune défiance, aucune peur, mais j'étais enveloppé, baigné, noyé d'une douceur croissante dont l'intensité délicieuse finit par me réveiller. J'ouvris les yeux. Splendide et blême, mon rêve s'étendait autour de moi. Le mur auquel je m'étais adossé pour dormir était en pleine lumière, et l'ombre de son lierre s'y allongeait aussi vive qu'à quatre heures de l'après-midi. Le feuillage d'un peuplier de Hollande retourné par un souffle insensible étincelait. On voyait des vagues et des voiles blanches sur la mer, le ciel était clair, la lune s'était levée. Par moments, de légers nuages passaient sur elle, mais ils se coloraient alors de nuances bleues dont la pâleur était profonde comme la gelée d'une méduse ou le coeur d'une opale. La clarté pourtant qui brillait partout, mes yeux ne la pouvaient saisir nulle part.

Sur l'herbe même, qui resplendissait jusqu'au mirage, persistait l'obscurité. Les bois, un fossé, étaient absolument noirs. Tout d'un coup, un bruit léger s'éveilla longuement comme une inquiétude, rapidement grandit, sembla rouler sur le bois. C'était le frisson des feuilles froissées par la brise. Une à une je les entendais déferler comme des vagues sur le vaste silence de la nuit tout entière. Puis ce bruit même décrut et s'éteignit.

Dans l'étroite prairie allongée devant moi entre les deux épaisses avenues de chênes, semblait couler un fleuve de clarté, contenu par ces deux quais d'ombre. La lumière de la lune, en évoquant la maison du garde, les feuillages, une voile, de la nuit où ils étaient anéantis, ne les avait pas réveillés. Dans ce silence de sommeil, elle n'éclairait que le vague fantôme de leur forme, sans qu'on pût distinguer les contours qui me les rendaient pendant le jour si réels, qui m'opprimaient de la certitude de leur présence, et de la perpétuité de leur voisinage banal. La maison sans porte, le feuillage sans tronc, presque sans feuilles, la voile sans barque, semblaient, au lieu d'une réalité cruellement indéniable et monotone habituelle, le rêve étrange, inconsistant et lumineux des aurores endormies qui plongeaient dans l'obscurité. Jamais, en effet, les bois n'avaient dormi si profondément, on sentait que la lune en avait profité pour mener sans bruit dans le ciel et dans la mer cette grande fête pâle et douce. Ma tristesse avait disparu.

J'entendais mon père me gronder, Pia se moquer de moi, mes ennemis tramer des complots et rien de tout cela ne me paraissait réel. La seule réalité était dans cette irréalité lumineuse, et je l'invoquais en souriant. Je ne

comprenais pas quelle mystérieuse ressemblance unissait mes peines aux solennels mystères qui se célébraient dans les bois, au ciel et sur la mer, mais je sentais que leur explication, leur consolation, leur pardon était proféré, et qu'il était sans importance que mon intelligence ne fût pas dans le secret, puisque mon coeur l'entendait si bien. J'appelai par son nom ma sainte mère la nuit, ma tristesse avait reconnu dans la lune sa soeur immortelle, la lune brillait sur les douleurs transfigurées de la nuit et dans mon coeur, où s'étaient dissipés les nuages, s'était levée la mélancolie.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

IX Sonate clair de lune

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

II

Alors j'entendis des pas. Assunta venait vers moi, sa tête blanche levée sur un vaste manteau sombre. Elle me dit un peu bas : « J'avais peur que vous n'ayez froid, mon frère était couché, je suis revenue. » Je m'approchai d'elle ; je frissonnais, elle me prit sous son manteau et pour en retenir le pan, passa sa main autour de mon cou.

Nous fîmes quelques pas sous les arbres, dans l'obscurité profonde. Quelque chose brilla devant nous, je n'eus pas le temps de reculer et fis un écart, croyant que nous butions contre un tronc, mais l'obstacle se déroba sous nos pieds, nous avions marché dans de la lune. Je rapprochai sa tête de la mienne. Elle sourit, je me mis à pleurer, je vis qu'elle pleurait aussi. Alors nous comprîmes que la lune pleurait et que sa tristesse était à l'unisson de la nôtre. Les accents poignants et doux de sa lumière nous allaient au cœur. Comme nous, elle pleurait, et comme nous faisons presque toujours, elle pleurait sans savoir pourquoi, mais en le sentant si profondément qu'elle entraînait dans son doux désespoir irrésistible les bois, les champs, le ciel, qui de nouveau se mirait dans la mer, et mon cœur qui voyait enfin clair dans son cœur.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

X

Source des larmes qui sont dans les amours passées

Le retour des romanciers ou de leurs héros sur leurs amours défuntes, si touchant pour le lecteur, est malheureusement bien artificiel. Ce contraste entre l'immensité de notre amour passé et l'absolu de notre indifférence présente, dont mille détails matériels, — un nom rappelé dans la conversation, une lettre retrouvée dans un tiroir, la rencontre même de la personne, ou, plus encore, sa possession après coup pour ainsi dire, nous font prendre conscience, ce contraste, si affligeant, si plein de larmes contenues, dans une oeuvre d'art, nous le constatons froidement dans la vie, précisément parce que notre état présent est l'indifférence et l'oubli, que notre aimée et notre amour ne nous plaisent plus qu'esthétiquement tout au plus, et qu'avec l'amour, le trouble, la faculté de souffrir ont disparu. La mélancolie poignante de ce contraste n'est donc qu'une vérité morale. Elle deviendrait aussi une réalité psychologique si un écrivain la plaçait au commencement de la passion qu'il décrit et non après sa fin.

Souvent, en effet, quand nous commençons d'aimer, avertis par notre expérience et notre sagacité, — malgré la protestation de notre coeur qui a le sentiment ou plutôt l'illusion de l'éternité de son amour, — nous savons qu'un jour celle de la pensée de qui nous vivons nous sera aussi indifférente que nous le sont maintenant toutes les autres qu'elle... Nous entendrons son nom sans une volupté douloureuse, nous verrons son écriture sans trembler, nous ne changerons pas notre chemin pour l'apercevoir dans la rue, nous la rencontrerons sans trouble, nous la posséderons sans délire. Alors cette prescience certaine, malgré le pressentiment absurde et si fort que nous l'aimerons toujours, nous fera pleurer ; et l'amour, l'amour qui sera encore levé sur nous comme un divin matin infiniment mystérieux et triste mettra devant notre douleur un peu de ses grands horizons étranges, si profonds, un peu de sa désolation

enchanteresse...

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


XI

Amitié

Il est doux quand on a du chagrin de se coucher dans la chaleur de son lit, et là tout effort et toute résistance supprimés, la tête même sous les couvertures, de s'abandonner tout entier, en gémissant, comme les branches au vent d'automne. Mais il est un lit meilleur encore, plein d'odeurs divines. C'est notre douce, notre profonde, notre impénétrable amitié. Quand il est triste et glacé, j'y couche frileusement mon coeur. Ensevelissant même ma pensée dans notre chaude tendresse, ne percevant plus rien du dehors et ne voulant plus me défendre, désarmé, mais par le miracle de notre tendresse aussitôt fortifié, invincible, je pleure de ma peine, et de ma joie d'avoir une confiance où l'enfermer.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XII

Éphémère efficacité du chagrin

Soyons reconnaissants aux personnes qui nous donnent du bonheur, elles sont les charmants jardiniers par qui nos âmes sont fleuries. Mais soyons plus reconnaissants aux femmes méchantes ou seulement indifférentes, aux amis cruels qui nous ont causé du chagrin. Ils ont dévasté notre coeur, aujourd'hui jonché de débris méconnaissables, ils ont déraciné les troncs et mutilé les plus délicates branches, comme un vent désolé, mais qui sema quelques bons grains pour une moisson incertaine.

En brisant tous les petits bonheurs qui nous cachaient notre grande misère, en faisant de notre coeur un nu préau mélancolique, ils nous ont permis de le contempler enfin et de le juger. Les pièces tristes nous font un bien semblable ; aussi faut-il les tenir pour bien supérieures aux gaies, qui trompent notre faim au lieu de l'assouvir : le pain qui doit nous nourrir est amer. Dans la vie heureuse, les destinées de nos semblables ne nous apparaissent pas dans leur réalité, que l'intérêt les masque ou que le désir les transfigure. Mais dans le détachement que donne la souffrance, dans la vie, et le sentiment de la beauté douloureuse, au théâtre, les destinées des autres hommes et la nôtre même font entendre enfin à notre âme attentive l'éternelle parole inentendue de devoir et de vérité. L'oeuvre triste d'un artiste véritable nous parle avec cet accent de ceux qui ont souffert, qui forcent tout homme qui a souffert à laisser là tout le reste et à écouter.

Hélas ! ce que le sentiment apporta, ce capricieux le remporte et la tristesse plus haute que la gaieté n'est pas durable comme la vertu. Nous avons oublié ce matin la tragédie qui hier soir nous éleva si haut que nous considérions notre vie dans son ensemble et dans sa réalité avec une pitié clairvoyante et sincère. Dans un an peut-être, nous serons consolés de la trahison d'une femme, de la mort d'un ami. Le vent, au milieu de ce bris de

rêves, de cette jonchée de bonheurs flétris a semé le bon grain sous une ondée de larmes, mais elles sécheront trop vite pour qu'il puisse gêner.

Après l'Invitée de M. de Curel.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XIII

Éloge de la mauvaise musique

Détestez la mauvaise musique, ne la méprisez pas. Comme on la joue, la chante bien plus, bien plus passionnément que la bonne, bien plus qu'elle elle s'est peu à peu remplie du rêve et des larmes des hommes.

Qu'elle vous soit par là vénérable. Sa place, nulle dans l'histoire de l'Art, est immense dans l'histoire sentimentale des sociétés. Le respect, je ne dis pas l'amour, de la mauvaise musique n'est pas seulement une forme de ce qu'on pourrait appeler la charité du bon goût ou son scepticisme, c'est encore la conscience de l'importance du rôle social de la musique. Combien de mélodies, de nul prix aux yeux d'un artiste, sont au nombre des confidents élus par la foule des jeunes gens romanesques et des amoureuses. Que de « bagues d'or », de « Ah ! reste longtemps endormie », dont les feuillets sont tournés chaque soir en tremblant par des mains justement célèbres, trempés par les plus beaux yeux du monde de larmes dont le maître le plus pur envierait le mélancolique et voluptueux tribut, — confidentes ingénieuses et inspirées qui ennoblissent le chagrin et exaltent le rêve, et en échange du secret ardent qu'on leur confie donnent l'enivrante illusion de la beauté.

Le peuple, la bourgeoisie, l'armée, la noblesse, comme ils ont les mêmes facteurs, porteurs du deuil qui les frappe ou du bonheur qui les comble, ont les mêmes invisibles messagers d'amour, les mêmes confesseurs bien-aimés.

Ce sont les mauvais musiciens. Telle fâcheuse ritournelle, que toute oreille bien née et bien élevée refuse à l'instant d'écouter, a reçu le trésor de milliers d'âmes, garde le secret de milliers de vies, dont elle fut l'inspiration vivante, la consolation toujours prête, toujours entrouverte sur le pupitre du piano, la grâce rêveuse et l'idéal. Tels arpèges, telle « rentrée » ont fait résonner dans l'âme de plus d'un amoureux ou d'un

rêveur les harmonies du paradis ou la voix même de la bien-aimée. Un cahier de mauvaises romances, usé pour avoir trop servi, doit nous toucher comme un cimetière ou comme un village.

Qu'importe que les maisons n'aient pas de style, que les tombes disparaissent sous les inscriptions et les ornements de mauvais goût. De cette poussière peut s'envoler, devant une imagination assez sympathique et respectueuse pour taire un moment ses dédains esthétiques, la nuée des âmes tenant au bec le rêve encore vert qui leur faisait pressentir l'autre monde, et jouir ou pleurer dans celui-ci.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XIV

Rencontre au bord du lac

Hier, avant d'aller dîner au Bois, je reçus une lettre d'Elle, qui répondait assez froidement après huit jours à une lettre désespérée, qu'elle craignait de ne pouvoir me dire adieu avant de partir. Et moi, assez froidement, oui, je lui répondis que cela valait mieux ainsi et que je lui souhaitais un bel été. Puis, je me suis habillé et j'ai traversé le Bois en voiture découverte. J'étais extrêmement triste, mais calme. J'étais résolu à oublier, j'avais pris mon parti : c'était une affaire de temps.

Comme la voiture prenait l'allée du lac, j'aperçus au fond même du petit sentier qui contourne le lac à cinquante mètres de l'allée, une femme seule qui marchait lentement. Je ne la distinguai pas bien d'abord. Elle me fit un petit bonjour de la main, et alors je la reconnus malgré la distance qui nous séparait. C'était elle ! Je la saluai longuement. Et elle continua à me regarder comme si elle avait voulu me voir m'arrêter et la prendre avec moi. Je n'en fis rien, mais je sentis bientôt une émotion presque extérieure s'abattre sur moi, m'étreindre fortement. « Je l'avais bien deviné, m'écriai-je. Il y a une raison que j'ignore et pour laquelle elle a toujours joué l'indifférence. Elle m'aime, chère âme. » Un bonheur infini, une invincible certitude m'envahirent, je me sentis défaillir et j'éclatai en sanglots.

La voiture approchait d'Armenonville, j'essuyai mes yeux et devant eux passait, comme pour sécher aussi leurs larmes, le doux salut de sa main, et sur eux se fixaient ses yeux doucement interrogateurs, demandant à monter avec moi.

J'arrivai au dîner radieux. Mon bonheur se répandait sur chacun en amabilité joyeuse, reconnaissante et cordiale, et le sentiment que personne ne savait quelle main inconnue d'eux, la petite main qui m'avait salué, avait allumé en moi ce grand feu de joie dont tous voyaient le rayonnement, ajoutait à mon bonheur le charme des voluptés secrètes. On

n'attendait plus que Mme de T... et elle arriva bientôt. C'est la plus insignifiante personne que je connaisse, et malgré qu'elle soit plutôt bien faite, la plus déplaisante. Mais j'étais trop heureux pour ne pas pardonner à chacun ses défauts, ses laideurs, et j'allai à elle en souriant d'un air affectueux.

« Vous avez été moins aimable tout à l'heure, dit-elle.

— Tout à l'heure ! dis-je étonné, tout à l'heure, mais je ne vous ai pas vue.

— Comment ! Vous ne m'avez pas reconnue ? Il est vrai que vous étiez loin ; je longeais le lac, vous êtes passé fièrement en voiture, je vous ai fait bonjour de la main et j'avais bien envie de monter avec vous pour ne pas être en retard.

— Comment, c'était vous ! m'écriai-je, et j'ajoutai plusieurs fois avec désolation : Oh ! je vous demande bien pardon, bien pardon !

— Comme il a l'air malheureux ! Je vous fais mon compliment, Charlotte, dit la maîtresse de la maison.

Mais consolez-vous donc puisque vous êtes avec elle maintenant ! »

J'étais terrassé, tout mon bonheur était détruit.

Eh bien ! le plus horrible est que cela ne fut pas comme si cela n'avait pas été. Cette image aimante de celle qui ne m'aimait pas, même après que j'eus reconnu mon erreur, changea pour longtemps encore l'idée que je me faisais d'elle. Je tentai un accommodement, je l'oubliai moins vite et souvent dans ma peine, pour me consoler en m'efforçant de croire que c'étaient les siennes comme je l'avais senti tout d'abord, je fermais les yeux pour revoir ses petites mains qui me disaient bonjour, qui auraient si bien essuyé mes yeux, si bien rafraîchi mon front, ses petites mains gantées qu'elle tendait doucement au bord du lac comme de frêles symboles de paix, d'amour et de réconciliation pendant que ses yeux tristes et interrogateurs semblaient demander que je la prisse avec moi.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


XV

Comme un ciel sanglant avertit le passant : là il y a un incendie ; certes, souvent certains regards embrasés dénoncent des passions qu'ils servent seulement à réfléchir. Ce sont les flammes sur le miroir. Mais parfois aussi des personnes indifférentes et gaies ont des yeux vastes et sombres ainsi que des chagrins, comme si un filtre était tendu entre leur âme et leurs yeux et si elles avaient pour ainsi dire « passé » tout le contenu vivant de leur âme dans leurs yeux. Désormais, échauffée seulement par la ferveur de leur égoïsme, — cette sympathique ferveur de l'égoïsme qui attire autant les autres que l'incendiaire passion les éloigne, — leur âme desséchée ne sera plus que le palais factice des intrigues. Mais leurs yeux sans cesse enflammés d'amour et qu'une rosée de langueur arrosera, lustrera, fera flotter, noiera sans pouvoir les éteindre, étonneront l'univers par leur tragique flamboiement. Sphères jumelles désormais indépendantes de leur âme, sphères d'amour, ardents satellites d'un monde à jamais refroidi, elles continueront jusqu'à leur mort de jeter un éclat insolite et décevant, faux prophètes, parjures aussi qui promettent un amour que leur coeur ne tiendra pas.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XVI

L'Étranger

Dominique s'était assis près du feu éteint en attendant ses convives. Chaque soir, il invitait quelque grand seigneur à venir souper chez lui avec des gens d'esprit, et comme il était bien né, riche et charmant, on ne le laissait jamais seul. Les flambeaux n'étaient pas encore allumés et le jour mourait tristement dans la chambre. Tout à coup, il entendit une voix lui dire, une voix lointaine et intime lui dire : « Dominique » — et rien qu'en l'entendant prononcer, prononcer si loin et si près :

« Dominique », il fut glacé par la peur. Jamais il n'avait entendu cette voix, et pourtant la reconnaissait si bien, ses remords reconnaissaient si bien la voix d'une victime, d'une noble victime immolée. Il chercha quel crime ancien il avait commis, et ne se souvint pas. Pourtant l'accent de cette voix lui reprochait bien un crime, un crime qu'il avait sans doute commis sans en avoir conscience, mais dont il était responsable, — attestaient sa tristesse et sa peur. — Il leva les yeux et vit, debout devant lui, grave et familier, un étranger d'une allure vague et saisissante. Dominique salua de quelques paroles respectueuses son autorité mélancolique et certaine.

« Dominique, serais-je le seul que tu n'inviteras pas à souper ? Tu as des torts à réparer avec moi, des torts anciens. Puis, je t'apprendrai à te passer des autres qui, quand tu seras vieux, ne viendront plus.

— Je t'invite à souper, répondit Dominique avec une gravité affectueuse qu'il ne se connaissait pas.

— Merci », dit l'étranger.

Nulle couronne n'était inscrite au chaton de sa bague, et sur sa parole l'esprit n'avait pas givré ses brillantes aiguilles. Mais la reconnaissance de son regard fraternel et fort enivra Dominique d'un bonheur inconnu.

« Mais si tu veux me garder auprès de toi, il faut congédier tes autres

convives. »

Dominique les entendit qui frappaient à la porte. Les flambeaux n'étaient pas allumés, il faisait tout à fait nuit.

« Je ne peux pas les congédier, répondit Dominique, je ne peux pas être seul.

— En effet, avec moi, tu serais seul, dit tristement l'étranger. Pourtant tu devrais bien me garder. Tu as des torts anciens envers moi et que tu devrais réparer. Je t'aime plus qu'eux tous et t'apprendrais à te passer d'eux, qui, quand tu seras vieux, ne viendront plus.

— Je ne peux pas », dit Dominique.

Et il sentit qu'il venait de sacrifier un noble bonheur, sur l'ordre d'une habitude impérieuse et vulgaire, qui n'avait plus même de plaisirs à dispenser comme prix à son obéissance.

« Choisis vite », reprit l'étranger suppliant et hautain.

Dominique alla ouvrir la porte aux convives, et en même temps il demandait à l'étranger sans oser détourner la tête:

« Qui donc es-tu? »

Et l'étranger, l'étranger qui déjà disparaissait, lui dit:

« L'habitude à qui tu me sacrifies encore ce soir sera plus forte demain du sang de la blessure que tu me fais pour la nourrir. Plus impérieuse d'avoir été obéie une fois de plus, chaque jour elle te détournera de moi, te forcera à me faire souffrir davantage. Bientôt tu m'auras tué. Tu ne me verras plus jamais. Et pourtant tu me devais plus qu'aux autres, qui, dans des temps prochains, te délaisseront. Je suis en toi et pourtant je suis à jamais loin de toi, déjà je ne suis presque plus. Je suis ton âme, je suis toi-même. »

Les convives étaient entrés. On passa dans la salle à manger et Dominique voulut raconter son entretien avec le visiteur disparu, mais devant l'ennui général et la visible fatigue du maître de la maison à se rappeler un rêve presque effacé, Girolamo l'interrompit à la satisfaction de tous et de Dominique lui-même en tirant cette conclusion:

« Il ne faut jamais rester seul, la solitude engendre la mélancolie. »

Puis on se remit à boire ; Dominique causait gaiement mais sans joie, flatté pourtant de la brillante assistance.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XVII

Rêve

« Tes pleurs coulaient pour moi,
ma lèvre a bu tes pleurs. »

ANATOLE FRANCE

Je n'ai aucun effort à faire pour me rappeler quelle était samedi (il y a quatre jours) mon opinion sur Mme Dorothy B... Le hasard a fait que précisément ce jour-là on avait parlé d'elle et je fus sincère en disant que je la trouvais sans charme et sans esprit. Je crois qu'elle a vingt-deux ou vingt-trois ans. Je la connais du reste très peu, et quand je pensais à elle, aucun souvenir vif ne revenant affleurer à mon attention, j'avais seulement devant les yeux les lettres de son nom.

Je me couchai samedi d'assez bonne heure. Mais vers deux heures le vent devint si fort que je dus me relever pour fermer un volet mal attaché qui m'avait réveillé. Je jetai, sur le court sommeil que je venais de dormir, un regard rétrospectif et me réjouis qu'il eût été réparateur, sans malaise, sans rêves. À peine recouché, je me rendormis. Mais au bout d'un temps difficile à apprécier, je me réveillai peu à peu, ou plutôt je m'éveillai peu à peu au monde des rêves, confus d'abord comme l'est le monde réel à un réveil ordinaire, mais qui se précisa. Je me reposais sur la grève de Trouville qui était en même temps un hamac dans un jardin que je ne connaissais pas, et une femme me regardait avec une fixe douceur. C'était Mme Dorothy B... Je n'étais pas plus surpris que je ne le suis le matin au réveil en reconnaissant ma chambre. Mais je ne l'étais pas davantage du charme surnaturel de ma compagne et des transports d'adoration voluptueuse et spirituelle à la fois que sa présence me causait. Nous nous regardions d'un air entendu, et il était en train de s'accomplir un grand miracle de bonheur et de gloire dont nous étions conscients, dont elle était complice et dont je lui avais une reconnaissance infinie. Mais elle me disait :

« Tu es fou de me remercier, n'aurais-tu pas fait la même chose pour moi? »

Et le sentiment (c'était d'ailleurs une parfaite certitude) que j'aurais fait la même chose pour elle exaltait ma joie jusqu'au délire comme le symbole manifeste de la plus étroite union. Elle fit, du doigt, un signe mystérieux et sourit. Et je savais, comme si j'avais été à la fois en elle et en moi, que cela signifiait : « Tous tes ennemis, tous tes maux, tous tes regrets, toutes tes faiblesses, n'est-ce plus rien? » Et sans que j'aie dit un mot elle m'entendait lui répondre qu'elle avait de tout aisément été victorieuse, tout détruit, voluptueusement magnétisé ma souffrance. Et elle se rapprocha, de ses mains me caressait le cou, lentement relevait mes moustaches. Puis elle me dit : « Maintenant allons vers les autres, entrons dans la vie. » Une joie surhumaine m'emplissait et je me sentais la force de réaliser tout ce bonheur virtuel. Elle voulut me donner une fleur, d'entre ses seins tira une rose encore close, jaune et rosée, l'attacha à ma boutonnière. Tout à coup je sentis mon ivresse accrue par une volupté nouvelle. C'était la rose qui, fixée à ma boutonnière, avait commencé d'exhaler jusqu'à mes narines son odeur d'amour. Je vis que ma joie troublait Dorothy d'une émotion que je ne pouvais comprendre. Au moment précis où ses yeux (par la mystérieuse conscience que j'avais de son individualité à elle, j'en fus certain) éprouvèrent le léger spasme qui précède d'une seconde le moment où l'on pleure, ce furent mes yeux qui s'emplirent de larmes, de ses larmes, pourrais-je dire. Elle s'approcha, mit à la hauteur de ma joue sa tête renversée dont je pouvais contempler la grâce mystérieuse, la captivante vivacité, et dardant sa langue hors de sa bouche fraîche, souriante, cueillait toutes mes larmes au bord de mes yeux. Puis elle les avalait avec un léger bruit des lèvres, que je ressentais comme un baiser inconnu, plus intimement troublant que s'il m'avait directement touché. Je me réveillai brusquement, reconnus ma chambre et comme, dans un orage voisin, un coup de tonnerre suit immédiatement l'éclair, un vertigineux souvenir de bonheur s'identifia plutôt qu'il ne la précéda avec la foudroyante certitude de son mensonge et de son impossibilité. Mais, en dépit de tous les raisonnements, Dorothy B... avait cessé d'être pour moi la femme qu'elle était encore la veille. Le petit sillon laissé dans mon souvenir par les quelques relations que j'avais eues avec elle était presque effacé, comme après une marée puissante qui avait laissé derrière elle, en se retirant, des vestiges inconnus. J'avais un immense désir, désenchanté d'avance, de la

revoir, le besoin instinctif et la sage défiance de lui écrire. Son nom prononcé dans une conversation me fit tressaillir, évoqua pourtant l'image insignifiante qui l'eût seule accompagné avant cette nuit, et pendant qu'elle m'était indifférente comme n'importe quelle banale femme du monde, elle m'attirait plus irrésistiblement que les maîtresses les plus chères, ou la plus enivrante destinée. Je n'aurais pas fait un pas pour la voir, et pour l'autre « elle », j'aurais donné ma vie. Chaque heure efface un peu le souvenir du rêve déjà bien défiguré dans ce récit. Je le distingue de moins en moins, comme un livre qu'on veut continuer à lire à sa table quand le jour baissant ne l'éclaire plus assez, quand la nuit vient. Pour l'apercevoir encore un peu, je suis obligé de cesser d'y penser par instants, comme on est obligé de fermer d'abord les yeux pour lire encore quelques caractères dans le livre plein d'ombre. Tout effacé qu'il est, il laisse encore un grand trouble en moi, l'écume de son sillage ou la volupté de son parfum. Mais ce trouble lui-même s'évanouira, et je verrai Mme B... sans émotion. A quoi bon d'ailleurs lui parler de ces choses auxquelles elle est restée étrangère.

Hélas ! l'amour a passé sur moi comme ce rêve, avec une puissance de transfiguration aussi mystérieuse. Aussi vous qui connaissez celle que j'aime, et qui n'étiez pas dans mon rêve, vous ne pouvez pas me comprendre, n'essayez pas de me conseiller.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


XVIII

Tableaux de genre du souvenir

Nous avons certains souvenirs qui sont comme la peinture hollandaise de notre mémoire, tableaux de genre où les personnages sont souvent de condition médiocre, pris à un moment bien simple de leur existence, sans événements solennels, parfois sans événements du tout, dans un cadre nullement extraordinaire et sans grandeur. Le naturel des caractères et l'innocence de la scène en font l'agrément, l'éloignement met entre elle et nous une lumière douce qui la baigne de beauté.

Ma vie de régiment est pleine de scènes de ce genre que je vécus naturellement, sans joie bien vive et sans grand chagrin, et dont je me souviens avec beaucoup de douceur. Le caractère agreste des lieux, la simplicité de quelques-uns de mes camarades paysans, dont le corps était resté plus beau, plus agile, l'esprit plus original, le cœur plus spontané, le caractère plus naturel que chez les jeunes gens que j'avais fréquentés auparavant et que je fréquentai dans la suite, le calme d'une vie où les occupations sont plus réglées et l'imagination moins asservie que dans toute autre, où le plaisir nous accompagne d'autant plus continuellement que nous n'avons jamais le temps de le fuir en courant à sa recherche, tout concourt à faire aujourd'hui de cette époque de ma vie comme une suite, coupée de lacunes, il est vrai, de petits tableaux pleins de vérité heureuse et de charme sur lesquels le temps a répandu sa tristesse douce et sa poésie.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XIX

Vent de mer à la campagne

« Je l'apporterai un jeune pavot,
aux pétales ne pourpre. »
THÉOCRITE, « Le Cyclope »

Au jardin, dans le petit bois, à travers la campagne, le vent met une ardeur folle et inutile à disperser les rafales du soleil, à les pourchasser en agitant furieusement les branches du taillis où elles s'étaient d'abord abattues, jusqu'au fourré étincelant où elles frémissent maintenant, toutes palpitantes. Les arbres, les linges qui sèchent, la queue du paon qui roue découpent dans l'air transparent des ombres bleues extraordinairement nettes qui volent à tous les vents sans quitter le sol comme un cerf-volant mal lancé. Ce pêle-mêle de vent et de lumière fait ressembler ce coin de la Champagne à un paysage du bord de la mer. Arrivés en haut de ce chemin qui, brûlé de lumière et essoufflé de vent, monte en plein soleil, vers un ciel nu, n'est-ce pas la mer que nous allons apercevoir blanche de soleil et d'écume ? Comme chaque matin vous étiez venue, les mains pleines de fleurs et des douces plumes que le vol d'un ramier, d'une hirondelle ou d'un geai, avait laissé choir dans l'allée. Les plumes tremblent à mon chapeau, le pavot s'effeuille à ma boutonnière, rentrons promptement.

La maison crie sous le vent comme un bateau, on entend d'invisibles voiles s'enfler, d'invisibles drapeaux claquer dehors. Gardez sur vos genoux cette touffe de roses fraîches et laissez pleurer mon cœur entre vos mains fermées.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XX

Les perles

Je suis rentré au matin et je me suis frileusement couché, frissonnant d'un délire mélancolique et glacé, Tout à l'heure, dans ta chambre, tes amis de la veille, tes projets du lendemain, — autant d'ennemis, autant de complots tramés contre moi, — tes pensées de l'heure, autant de lieues vagues et infranchissables, — me séparaient de toi. Maintenant que je suis loin de toi, cette présence imparfaite, masque fugitif de l'éternelle absence que les baisers soulèvent bien vite, suffirait, il me semble, à me montrer ton vrai visage et à combler les aspirations de mon amour. Il a fallu partir ; que triste et glacé je reste loin de toi ! Mais, par quel enchantement soudain les rêves familiers de notre bonheur recommencent-ils à monter, épaisse fumée sur une flamme claire et brûlante, à monter joyeusement et sans interruption dans ma tête ? Dans ma main, réchauffée sous les couvertures, s'est réveillée l'odeur des cigarettes de roses que tu m'avais fait fumer. J'aspire longuement la bouche collée à ma main le parfum qui, dans la chaleur du souvenir, exhale d'épaisses bouffées de tendresse, de bonheur et de « toi ». Ah ! ma petite bien-aimée, au moment où je peux si bien me passer de toi, où je nage joyeusement dans ton souvenir — qui maintenant emplît la chambre — sans avoir à lutter contre ton corps insurmontable, je te le dis absurdement, je te le dis irrésistiblement, je ne peux pas me passer de toi.

C'est ta présence qui donne à ma vie cette couleur fine, mélancolique et chaude comme aux perles qui passent la nuit sur ton corps. Comme elles, je vis et tristement me nuance à ta chaleur, et comme elles, si tu ne me gardais pas sur toi je mourrais.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XXI

Les rivages de l'oubli

« On dit que la Mort embellit ceux qu'elle frappe et exagère leurs vertus, mais c'est bien plutôt en général la vie qui leur faisait tort. La mort, ce pieux et irréprochable témoin, nous apprend, selon la vérité, selon la charité, qu'en chaque homme il y a ordinairement plus de bien que de mal. » Ce que Michelet dit ici de la mort est peut-être encore plus vrai de cette mort qui suit un grand amour malheureux. L'être qui après nous avoir tant fait souffrir ne nous est plus rien, est-ce assez de dire, suivant l'expression populaire, qu'il est « mort pour nous ». Les morts, nous les pleurons, nous les aimons encore, nous subissons longtemps l'irrésistible attrait du charme qui leur survit et qui nous ramène souvent près des tombes. L'être au contraire qui nous a fait tout éprouver et de l'essence de qui nous sommes saturés ne peut plus maintenant faire passer sur nous l'ombre même d'une peine ou d'une joie. Il est plus que mort pour nous. Après l'avoir tenu pour la seule chose précieuse de ce monde, après l'avoir maudit, après l'avoir méprisé, il nous est impossible de le juger, à peine les traits de sa figure se précisent-ils encore devant les yeux de notre souvenir, épuisés d'avoir été trop longtemps fixés sur eux. Mais ce jugement sur l'être aimé, jugement qui a tant varié, tantôt torturant de ses clairvoyances notre cœur aveugle, tantôt s'aveuglant aussi pour mettre fin à ce désaccord cruel, doit accomplir une oscillation dernière.

Comme ces paysages qu'on découvre seulement des sommets, des hauteurs du pardon apparaît dans sa valeur véritable celle qui était plus que morte pour nous après avoir été notre vie elle-même. Nous savions seulement qu'elle ne nous rendait pas notre amour, nous comprenons maintenant qu'elle avait pour nous une véritable amitié. Ce n'est pas le souvenir qui l'embellit, c'est l'amour qui lui faisait tort. Pour celui qui veut tout, et à qui tout, s'il l'obtenait, ne suffirait pas, recevoir un peu ne

semble qu'une cruauté absurde. Maintenant nous comprenons que c'était un don généreux de celle que notre désespoir, notre ironie, notre tyrannie perpétuelle n'avaient pas découragée. Elle fut toujours douce. Plusieurs propos aujourd'hui rapportés nous semblent d'une justesse indulgente et pleine de charme, plusieurs propos d'elle que nous croyions incapable de nous comprendre parce qu'elle ne nous aimait pas. Nous, au contraire, avons parlé d'elle avec tant d'égoïsme injuste et de sévérité. Ne lui devons-nous pas beaucoup d'ailleurs ? Si cette grande marée de l'amour s'est retirée à jamais, pourtant, quand nous nous promenons en nous-mêmes nous pouvons ramasser des coquillages étranges et charmants et, en les portant à l'oreille, entendre avec un plaisir mélancolique et sans plus en souffrir la vaste rumeur d'autrefois. Alors nous songeons avec attendrissement à celle dont notre malheur voulut qu'elle fût plus aimée qu'elle n'aimait. Elle n'est plus « plus que morte » pour nous. Elle est une morte dont on se souvient affectueusement.

La justice veut que nous redressions l'idée que nous avions d'elle.

Et par la toute-puissante vertu de la justice, elle ressuscite en esprit dans notre cœur pour paraître à ce jugement dernier que nous rendons loin d'elle, avec calme, les yeux en pleurs.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XXII

Présence réelle

Nous nous sommes aimés dans un village perdu d'Engadine au nom deux fois doux : le rêve des sonorités allemandes s'y mourait dans la volupté des syllabes italiennes. À l'entour, trois lacs d'un vert inconnu baignaient des forêts de sapins. Des glaciers et des pics fermaient l'horizon. Le soir, la diversité des plans multipliait la douceur des éclairages. Oublierons-nous jamais les promenades au bord du lac de Sils-Maria, quand l'après-midi finissait, à six heures ? Les mélèzes d'une si noire sérénité quand ils avoisinent la neige éblouissante tendaient vers l'eau bleu pâle, presque mauve, leurs branches d'un vert suave et brillant. Un soir l'heure nous fut particulièrement propice ; en quelques instants, le soleil baissant, fit passer l'eau par toutes les nuances et notre âme par toutes les voluptés. Tout à coup nous fîmes un mouvement, nous venions de voir un petit papillon rose, puis deux, puis cinq, quitter les fleurs de notre rive et voltiger au-dessus du lac. Bientôt ils semblaient une impalpable poussière de rose emportée, puis ils abordaient aux fleurs de l'autre rive, revenaient et doucement recommençaient l'aventureuse traversée, s'arrêtant parfois comme tentés au-dessus de ce lac précieusement nuancé alors comme une grande fleur qui se fane. C'en était trop et nos yeux s'emplissaient de larmes. Ces petits papillons, en traversant le lac, passaient et repassaient sur notre âme, — sur notre âme toute tendue d'émotion devant tant de beautés, prête à vibrer, — passaient et repassaient comme un archet voluptueux. Le mouvement léger de leur vol n'effleurait pas les eaux, mais caressait nos yeux, nos coeurs, et à chaque coup de leurs petites ailes roses nous manquions de défaillir. Quand nous les aperçûmes qui revenaient de l'autre rive, décelant ainsi qu'ils jouaient et librement se promenaient sur les eaux, une harmonie délicieuse résonna pour nous ; eux cependant revenaient

doucement avec mille détours capricieux qui variaient l'harmonie primitive et dessinaient une mélodie d'une fantaisie enchanteresse. Notre âme devenue sonore écoutait en leur vol silencieux une musique de charme et de liberté et toutes les douces harmonies intenses du lac, des bois, du ciel et de notre propre vie l'accompagnaient avec une douceur magique qui nous fit fondre en larmes.

Je ne t'avais jamais parlé et tu étais même loin de mes yeux cette année-là. Mais que nous nous sommes aimés alors en Engadine ! Jamais je n'avais assez de toi, jamais je ne te laissais à la maison. Tu m'accompagnais dans mes promenades, mangeais à ma table, couchais dans mon lit, rêvais dans mon âme. Un jour — se peut-il qu'un sûr instinct, mystérieux messenger, ne t'ait pas avertie de ces enfantillages où tu fus si étroitement mêlée, que tu vécus, oui, vraiment vécus, tant tu avais en moi une « présence réelle » ? — un jour (nous n'avions ni l'un ni l'autre jamais vu l'Italie), nous restâmes comme éblouis de ce mot qu'on nous dit de l'Alpgrun : « De là on voit jusqu'en Italie. » Nous partîmes pour l'Alpgrun, imaginant que, dans le spectacle étendu devant le pic, là où commencerait l'Italie, le paysage réel et dur cesserait brusquement et que s'ouvrirait dans un fond de rêve une vallée toute bleue. En route, nous nous rappelâmes qu'une frontière ne change pas le sol et que si même il changeait ce serait trop insensiblement pour que nous puissions le remarquer ainsi, tout d'un coup. Un peu déçus nous ruons pourtant d'avoir été si petits enfants tout à l'heure.

Mais en arrivant au sommet, nous restâmes éblouis, Notre enfantine imagination était devant nos yeux réalisée. À côté de nous, des glaciers étincelaient. À nos pieds des torrents sillonnaient un sauvage pays d'Engadine d'un vert sombre. Puis une colline un peu mystérieuse ; et après des pentes mauves entrouvraient et fermaient tour à tour une vraie contrée bleue, une étincelante avenue vers l'Italie. Les noms n'étaient plus les mêmes, aussitôt s'harmonisaient avec cette suavité nouvelle. On nous montrait le lac de Poschiavo, le pizzo di Verone, le val de Viola. Après nous allâmes à un endroit extraordinairement sauvage et solitaire, où la désolation de la nature et la certitude qu'on y était inaccessible à tous, et aussi invisible, invincible, aurait accru jusqu'au délire la volupté de s'aimer là. Je sentis alors vraiment à fond la tristesse de ne t'avoir pas avec moi sous tes matérielles espèces, autrement que sous la robe de mon regret, en la réalité de mon désir. Je descendis un peu jusqu'à l'endroit encore très

élevé où les voyageurs venaient regarder. On a dans une auberge isolée un livre où ils écrivent leurs noms. J'écrivis le mien et à côté une combinaison de lettres qui était une allusion au tien, parce qu'il m'était impossible alors de ne pas me donner une preuve matérielle de la réalité de ton voisinage spirituel. En mettant un peu de toi sur ce livre il me semblait que je me soulageais d'autant du poids obsédant dont tu étouffais mon âme. Et puis, j'avais l'immense espoir de te mener un jour là, lire cette ligne ; ensuite tu monterais avec moi plus haut encore me venger de toute cette tristesse. Sans que j'aie rien eu à t'en dire, tu aurais tout compris, ou plutôt de tout tu te serais souvenue ; et tu t'abandonnerais en montant, pèserais un peu sur moi pour mieux me faire sentir que cette fois tu étais bien là ; et moi entre tes lèvres qui gardent un léger parfum de tes cigarettes d'Orient, je trouverais tout l'oubli. Nous dirions très haut des paroles insensées pour la gloire de crier sans que personne au plus loin puisse nous entendre ; des herbes courtes, au souffle léger des hauteurs, frémiraient seules. La montée te ferait ralentir tes pas, un peu souffler et ma figure s'approcherait pour sentir ton souffle : nous serions fous. Nous irions aussi là où un lac blanc est à côté d'un lac noir doux comme une perle blanche à côté d'une perle noire. Que nous nous serions aimés dans un village perdu d'Engadine ! Nous n'aurions laissé approcher de nous que des guides de montagne, ces hommes si grands dont les yeux reflètent autre chose que les yeux des autres hommes, sont aussi comme d'une autre « eau ». Mais je ne me soucie plus de toi. La satiété est venue avant la possession. L'amour platonique lui-même a ses saturations. Je ne voudrais plus t'emmener dans ce pays que, sans le comprendre et même le connaître, tu m'évoques avec une fidélité si touchante. Ta vue ne garde pour moi qu'un charme, celui de me rappeler tout à coup ces noms d'une douceur étrange, allemande et italienne : Sils-Maria, Silva Plana, Crestalta, Samaden, Celerina, Juliers, val de Viola.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XXIII

Coucher de soleil intérieur

Comme la nature, l'intelligence a ses spectacles. Jamais les levers de soleil, jamais les clairs de lune qui si souvent m'ont fait délirer jusqu'aux larmes, n'ont surpassé pour moi en attendrissement passionné ce vaste embrasement mélancolique qui, durant les promenades à la fin du jour, nuance alors autant de flots dans notre âme que le soleil quand il se couche en fait briller sur la mer. Alors nous précipitons nos pas dans la nuit. Plus qu'un cavalier que la vitesse croissante d'une bête adorée étourdit et enivre, nous nous livrons en tremblant de confiance et de joie aux pensées tumultueuses auxquelles, mieux nous les possédons et les dirigeons, nous nous sentons appartenir de plus en plus irrésistiblement. C'est avec une émotion affectueuse que nous parcourons la campagne obscure et saluons les chênes pleins de nuit, comme le champ solennel, comme les témoins épiques de l'élan qui nous entraîne et qui nous grise. En levant les yeux au ciel, nous ne pouvons reconnaître sans exaltation, dans l'intervalle des nuages encore émus de l'adieu du soleil, le reflet mystérieux de nos pensées : nous nous enfonçons de plus en plus vite dans la campagne, et le chien qui nous suit, le cheval qui nous porte ou l'ami qui s'est tu, moins encore parfois quand nul être vivant n'est auprès de nous, la fleur à notre boutonnière ou la canne qui tourne joyeusement dans nos mains fébriles, reçoit en regards et en larmes le tribut mélancolique de notre délire.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


XXIV

Comme à la lumière de la lune

La nuit était venue, je suis allé à ma chambre, anxieux de rester maintenant dans l'obscurité sans plus voir le ciel, les champs et la mer rayonner sous le soleil. Mais quand j'ai ouvert la porte, j'ai trouvé la chambre illuminée comme au soleil couchant. Par la fenêtre je voyais la maison, les champs, le ciel et la mer, ou plutôt il me semblait les « revoir » en rêve ; la douce lune me les rappelait plutôt qu'elle ne me les montrait, répandant sur leur silhouette une splendeur pâle qui ne dissipait pas l'obscurité, épaissie comme un oubli sur leur forme. Et j'ai passé des heures à regarder dans la cour le souvenir muet, vague, enchanté et pâli des choses qui, pendant le jour, m'avaient fait plaisir ou m'avaient fait mal, avec leurs cris, leurs voix ou leur bourdonnement.

L'amour s'est éteint, j'ai peur au seuil de l'oubli ; mais apaisés, un peu pâles, tout près de moi et pourtant lointains et déjà vagues, voici, comme à la lumière de la lune, tous mes bonheurs passés et tous mes chagrins guéris qui me regardent et qui se taisent. Leur silence m'attendrit cependant que leur éloignement et leur pâleur indécise m'enivrent de tristesse et de poésie. Et je ne puis cesser de regarder ce clair de lune intérieur.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XXV

Critique de l'espérance à la lumière de l'amour

À peine une heure à venir nous devient-elle le présent qu'elle se dépouille de ses charmes, pour les retrouver, il est vrai, si notre âme est un peu vaste et en perspectives bien ménagées, quand nous l'aurons laissée loin derrière nous, sur les routes de la mémoire. Ainsi le village poétique vers lequel nous hâtions le trot de nos espoirs impatients et de nos juments fatiguées exhale de nouveau, quand on a dépassé la colline, ces harmonies voilées, dont la vulgarité de ses rues, le disparate de ses maisons, si rapprochées et fondues à l'horizon, l'évanouissement du brouillard bleu qui semblait le pénétrer, ont si mal tenu les vagues promesses. Mais comme l'alchimiste, qui attribue chacun de ses succès à une cause accidentelle et chaque fois différente, loin de soupçonner dans l'essence même du présent une imperfection incurable, nous accusons la malignité des circonstances particulières, les charges de telle situation enviée, le mauvais caractère de telle maîtresse désirée, les mauvaises dispositions de notre santé un jour qui aurait dû être un jour de plaisir, le mauvais temps ou les mauvaises hôtelleries pendant un voyage, d'avoir empoisonné notre bonheur. Aussi certains d'arriver à éliminer ces causes destructives de toute jouissance, nous en appelons sans cesse avec une confiance parfois boudeuse mais jamais désillusionnée d'un rêve réalisé, c'est-à-dire déçu, à un avenir rêvé.

Mais certains hommes réfléchis et chagrins qui rayonnent plus ardemment encore que les autres à la lumière de l'espérance découvrent assez vite qu'hélas ! elle n'émane pas des heures attendues, mais de nos coeurs débordants de rayons que la nature ne connaît pas et qui les versent à torrents sur elle sans y allumer un foyer. Ils ne se sentent plus la force de désirer ce qu'ils savent n'être pas désirable, de vouloir atteindre des rêves qui se flétriront dans leur coeur quand ils voudront les cueillir

hors d'eux-mêmes. Cette disposition mélancolique est singulièrement accrue et justifiée dans l'amour. L'imagination en passant et repassant sans cesse sur ses espérances, aiguise admirablement ses déceptions. L'amour malheureux nous rendant impossible l'expérience du bonheur nous empêche encore d'en découvrir le néant. Mais quelle leçon de philosophie, quel conseil de la vieillesse, quel déboire de l'ambition passe en mélancolie les joies de l'amour heureux ! Vous m'aimez, ma chère petite ; comment avez-vous été assez cruelle pour le dire ? Le voilà donc ce bonheur ardent de l'amour partagé dont la pensée seule me donnait le vertige et me faisait claquer des dents !

Je défais vos fleurs, je soulève vos cheveux, j'arrache vos bijoux, j'atteins votre chair, mes baisers recouvrent et battent votre corps comme la mer qui monte sur le sable ; mais vous-même m'échappez et avec vous le bonheur. Il faut vous quitter, je rentre seul et plus triste. Accusant cette calamité dernière, je retourne à jamais auprès de vous ; c'est ma dernière illusion que j'ai arrachée, je suis à jamais malheureux.

Je ne sais pas comment j'ai eu le courage de vous dire cela, c'est le bonheur de toute ma vie que je viens de rejeter impitoyablement, ou du moins la consolation, car vos yeux dont la confiance heureuse m'enivrait encore parfois, ne refléteront plus que le triste désenchantement dont votre sagacité et vos déceptions vous avaient déjà avertie. Puisque ce secret que l'un de nous cachait à l'autre, nous l'avons proféré tout haut, il n'est plus de bonheur pour nous. Il ne nous reste même plus les joies désintéressées de l'espérance. L'espérance est un acte de foi. Nous avons désabusé sa crédulité : elle est morte. Après avoir renoncé à jouir, nous ne pouvons plus nous enchanter à espérer. Espérer sans espoir, qui serait si sage, est impossible.

Mais rapprochez-vous de moi, ma chère petite amie. Essayez vos yeux, pour voir, je ne sais pas si ce sont les larmes qui me brouillent la vue, mais je crois distinguer là-bas, derrière nous, de grands feux qui s'allument. Oh ! ma chère petite amie que je vous aime ! donnez-moi la main, allons sans trop approcher vers ces beaux feux... Je pense que c'est l'indulgent et puissant Souvenir qui nous veut du bien et qui est en train de faire beaucoup pour nous, ma chère.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XXVI

Sous-bois

Nous n'avons rien à craindre mais beaucoup à apprendre de la tribu vigoureuse et pacifique des arbres qui produit sans cesse pour nous des essences fortifiantes, des baumes calmants, et dans la gracieuse compagnie desquels nous passons tant d'heures fraîches, silencieuses et closes. Par ces après-midi brûlants où la lumière, par son excès même, échappe à notre regard, descendons dans un de ces « fonds » normands d'où montent avec souplesse des hêtres élevés et épais dont les feuillages écartent comme une berge mince mais résistante cet océan de lumière, et n'en retiennent que quelques gouttes qui tintent mélodieusement dans le noir silence du sous-bois. Notre esprit n'a pas, comme au bord de la mer, dans les plaines, sur les montagnes, la joie de s'étendre sur le monde, mais le bonheur d'en être séparé ; et, borné de toutes parts par les troncs indéracinables, il s'élance en hauteur à la façon des arbres. Couchés sur le dos, la tête renversée dans les feuilles sèches, nous pouvons suivre du sein d'un repos profond la joyeuse agilité de notre esprit qui monte, sans faire trembler le feuillage, jusqu'aux plus hautes branches où il se pose au bord du ciel doux, près d'un oiseau qui chante. Ça et là un peu de soleil stagne au pied des arbres qui, parfois, y laissent rêveusement tremper et dorer les feuilles extrêmes de leurs branches. Tout le reste, détendu et fixé, se tait, dans un sombre bonheur. Élancés et debout, dans la vaste offrande de leurs branches, et pourtant reposés et calmes, les arbres, par cette attitude étrange et naturelle, nous invitent avec des murmures gracieux à sympathiser avec une vie si antique et si jeune, si différente de la nôtre et dont elle semble l'obscur réserve inépuisable.

Un vent léger trouble un instant leur étincelante et sombre immobilité, et les arbres tremblent faiblement, balançant la lumière sur leurs cimes et remuant l'ombre à leurs pieds.

Petit-Abbeville (Dieppe), août 1895

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


XXVII

Les marronniers

J'aimais surtout à m'arrêter sous les marronniers immenses quand ils étaient jaunis par l'automne. Que d'heures j'ai passées dans ces grottes mystérieuses et verdâtres à regarder au-dessus de ma tête les murmurantes cascades d'or pâle qui y versaient la fraîcheur et l'obscurité ! J'enviais les rouges-gorges et les écureuils d'habiter ces frêles et profonds pavillons de verdure dans les branches, ces antiques jardins suspendus que chaque printemps, depuis deux siècles, couvre de fleurs blanches et parfumées. Les branches, insensiblement courbées, descendaient noblement de l'arbre vers la terre, comme d'autres arbres qui auraient été plantés sur le tronc, la tête en bas. La pâleur des feuilles qui restaient faisait ressortir encore les branchages qui déjà paraissaient plus solides et plus noirs d'être dépouillés, et qui ainsi réunis au tronc semblaient retenir comme un peigne magnifique la douce chevelure blonde répandue.

Réveillon, octobre 1895

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XXVIII

La mer

La mer fascinera toujours ceux chez qui le dégoût de la vie et l'attrait du mystère ont devancé les premiers chagrins, comme un pressentiment de l'insuffisance de la réalité à les satisfaire. Ceux-là qui ont besoin de repos avant d'avoir éprouvé encore aucune fatigue, la mer les consolera, les exaltera vaguement. Elle ne porte pas comme la terre les traces des travaux des hommes et de la vie humaine. Rien n'y demeure, rien n'y passe qu'en fuyant, et des barques qui la traversent, combien le sillage est vite évanoui ! De là cette grande pureté de la mer que n'ont pas les choses terrestres. Et cette eau vierge est bien plus délicate que la terre endurcie qu'il faut une pioche pour entamer. Le pas d'un enfant sur l'eau y creuse un sillon profond avec un bruit clair, et les nuances unies de l'eau en sont un moment brisées ; puis tout vestige s'efface, et la mer est redevenue calme comme aux premiers jours du monde. Celui qui est las des chemins de la terre ou qui devine, avant de les avoir tentés, combien ils sont âpres et vulgaires, sera séduit par les pâles routes de la mer, plus dangereuses et plus douces, incertaines et désertes. Tout y est plus mystérieux, jusqu'à ces grandes ombres qui flottent parfois paisiblement sur les champs nus de la mer, sans maisons et sans ombrages, et qu'y étendent les nuages, ces hameaux célestes, ces vagues ramures.

La mer a le charme des choses qui ne se taisent pas la nuit, qui sont pour notre vie inquiète une permission de dormir, une promesse que tout ne va pas s'anéantir, comme la veilleuse des petits enfants qui se sentent moins seuls quand elle brille. Elle n'est pas séparée du ciel comme la terre, est toujours en harmonie avec ses couleurs, s'émeut de ses nuances les plus délicates. Elle rayonne sous le soleil et chaque soir semble mourir avec lui. Et quand il a disparu, elle continue à le regretter, à conserver un peu de son lumineux souvenir, en face de la terre uniformément sombre. C'est le

moment de ses reflets mélancoliques et si doux qu'on sent son cœur se fondre en les regardant. Quand la nuit est presque venue et que le ciel est sombre sur la terre noircie, elle luit encore faiblement, on ne sait par quel mystère, par quelle brillante relique du jour enfouie sous les flots.

Elle rafraîchit notre imagination parce qu'elle ne fait pas penser à la vie des hommes, mais elle réjouit notre âme, parce qu'elle est, comme elle, aspiration infinie et impuissante, élan sans cesse brisé de chutes, plainte éternelle et douce. Elle nous enchante ainsi comme la musique, qui ne porte pas comme le langage la trace des choses, qui ne nous dit rien des hommes, mais qui imite les mouvements de notre âme. Notre cœur en s'élançant avec leurs vagues, en retombant avec elles, oublie ainsi ses propres défaillances, et se console dans une harmonie intime entre sa tristesse et celle de la mer, qui confond sa destinée et celle des choses.

Septembre 1892

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XXIX

Marine

Les paroles dont j'ai perdu le sens, peut-être faudrait-il me les faire redire d'abord par toutes ces choses qui ont depuis si longtemps un chemin conduisant en moi, depuis bien des années délaissé, mais qu'on peut reprendre et qui, j'en ai la foi, n'est pas à jamais fermé. Il faudrait revenir en Normandie, ne pas s'efforcer, aller simplement près de la mer. Ou plutôt je prendrais les chemins boisés d'où on l'aperçoit de temps en temps et où la brise mêle l'odeur du sel, des feuilles humides et du lait. Je ne demanderais rien à toutes ces choses natales. Elles sont généreuses à l'enfant qu'elles virent naître, d'elles-mêmes lui rapprendraient les choses oubliées. Tout et son parfum d'abord m'annoncerait la mer, mais je ne l'aurais pas encore vue. Je l'entendrais faiblement. Je suivrais un chemin d'aubépines, bien connu jadis, avec attendrissement, avec l'anxiété aussi, par une brusque déchirure de la haie, d'apercevoir tout à coup l'invisible et présente amie, la folle qui se plaint toujours, la vieille reine mélancolique, la mer. Tout à coup je la verrais ; ce serait par un de ces jours de somnolence sous le soleil éclatant où elle réfléchit le ciel bleu comme elle, seulement plus pâle. Des voiles blanches comme des papillons seraient posées sur l'eau immobile, sans plus vouloir bouger, comme pâmées de chaleur. Ou bien la mer serait au contraire agitée, jaune sous le soleil comme un grand champ de boue, avec des soulèvements, qui de si loin paraîtraient fixés, couronnés d'une neige éblouissante.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Les regrets, rêveries couleur du temps

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

XXX

Voiles au port

Dans le port étroit et long comme une chaussée d'eau entre ses quais peu élevés où brillent les lumières du soir, les passants s'arrêtaient pour regarder, comme de nobles étrangers arrivés de la veille et prêts à repartir, les navires qui y étaient assemblés. Indifférents à la curiosité qu'ils excitaient chez une foule dont ils paraissaient dédaigner la bassesse ou seulement ne pas parler la langue, ils gardaient dans l'auberge humide où ils s'étaient arrêtés une nuit, leur élan silencieux et immobile. La solidité de l'étrave ne parlait pas moins des longs voyages qui leur restaient à faire que ses avaries des fatigues qu'ils avaient déjà supportées sur ces routes glissantes, antiques comme le monde et nouvelles comme le passage qui les creuse et auquel elles ne survivent pas. Frêles et résistants, ils étaient tournés avec une fierté triste vers l'Océan qu'ils dominant et où ils sont comme perdus. La complication merveilleuse et savante des cordages se reflétait dans l'eau comme une intelligence précise et prévoyante plonge dans la destinée incertaine qui tôt ou tard la brisera. Si récemment retirés de la vie terrible et belle dans laquelle ils allaient se retremper demain, leurs voiles étaient molles encore du vent qui les avait gonflées, leur beaupré s'inclinait obliquement sur l'eau comme hier encore leur démarche, et, de la proue à la poupe, la courbure de leur coque semblait garder la grâce mystérieuse et flexible de leur sillage.

**Fin des
Regrets, rêveries couleur du temps**



LES PLAISIRS ET LES JOURS

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



La fin de la jalousie

LES PLAISIRS ET LES JOURS

La fin de la jalousie

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


|

« Donne-nous les biens, soit que nous les demandions, soit que nous ne les demandions pas, et éloigne de nous les maux quand même nous te les demanderions. » — « Cette prière me paraît belle et sûre. Si tu y trouves quelque phase à reprendre, ne le cache pas. »

PLATON

« Mon petit arbre, mon petit âne, ma mère, mon frère, mon pays, mon petit Dieu, mon petit étranger, mon petit lotus, mon petit coquillage, mon chéri, ma petite plante, va-t'en, laisse-moi m'habiller et je te retrouverai rue de la Baume à huit heures. Je t'en prie, n'arrive pas après huit heures et quart, parce que j'ai très faim. »

Elle voulut fermer la porte de sa chambre sur Honoré, mais il lui dit encore : « Cou! » et elle tendit aussitôt son cou avec une docilité, un empressement exagérés qui le firent éclater de rire :

« Quand même tu ne voudrais pas, lui dit-il, il y a entre ton cou et ma bouche, entre tes oreilles et mes moustaches, entre tes mains et mes mains des petites amitiés particulières. Je suis sûr qu'elles ne finiraient pas si nous ne nous aimions plus, pas plus que, depuis que je suis brouillé avec ma cousine Paule, je ne peux empêcher mon valet de pied d'aller tous les soirs causer avec sa femme de chambre. C'est d'elle-même et sans mon assentiment que ma bouche va vers ton cou »

Ils étaient maintenant à un pas l'un de l'autre. Tout à coup leurs regards s'aperçurent et chacun essaya de fixer dans les yeux de l'autre la pensée qu'ils s'aimaient ; elle resta une seconde ainsi, debout, puis tomba sur une chaise en étouffant, comme si elle avait couru. Et ils se dirent presque en même temps avec une exaltation sérieuse, en prononçant fortement avec les lèvres, comme pour embrasser :

« Mon amour! »

Elle répéta d'un ton maussade et triste, en secouant la tête :

« Oui, mon amour. »

Elle savait qu'il ne pouvait pas résister à ce petit mouvement de tête, il se jeta sur elle en l'embrassant et lui dit lentement : « Méchante! » et si tendrement, que ses yeux à elle se mouillèrent.

Sept heures et demie sonnèrent. Il partit.

En rentrant chez lui, Honoré se répétait à lui-même :

« Ma mère, mon frère, mon pays, — il s'arrêta, — oui, mon pays!... mon petit coquillage, mon petit arbre », et il ne put s'empêcher de rire en prononçant ces mots qu'ils s'étaient si vite faits à leur usage, ces petits mots qui peuvent sembler vides et qu'ils emplissaient d'un sens infini. Se confiant sans y penser au génie inventif et fécond de leur amour, ils s'étaient vu peu à peu doter par lui d'une langue à eux, comme pour un peuple, d'armes, de jeux et de lois.

Tout en s'habillant pour aller dîner, sa pensée était suspendue sans effort au moment où il allait la revoir comme un gymnaste touche déjà le trapèze encore éloigné vers lequel il vole, ou comme une phrase musicale semble atteindre l'accord qui la résoudra et la rapproche de lui, de toute la distance qui l'en sépare, par la force même du désir qui la promet et l'appelle. C'est ainsi qu'Honoré traversait rapidement la vie depuis un an, se hâtant dès le matin vers l'heure de l'après-midi où il la verrait. Et ses journées en réalité n'étaient pas composées de douze ou quatorze heures différentes, mais de quatre ou cinq demi-heures, de leur attente et de leur souvenir.

Honoré était arrivé depuis quelques minutes chez la princesse d'Alériouvre, quand Mme Seaune entra. Elle dit bonjour à la maîtresse de la maison et aux différents invités et parut moins dire bonsoir à Honoré que lui prendre la main comme elle aurait pu le faire au milieu d'une conversation. Si leur liaison eût été connue, on aurait pu croire qu'ils étaient venus ensemble, et qu'elle avait attendu quelques instants à la porte pour ne pas entrer en même temps que lui. Mais ils auraient pu ne pas se voir pendant deux jours (ce qui depuis un an ne leur était pas encore arrivé une fois) et ne pas éprouver cette joyeuse surprise de se retrouver qui est au fond de tout bonjour amical, car, ne pouvant rester cinq minutes sans penser l'un à l'autre, ils ne pouvaient jamais se rencontrer, ne se quittant jamais.

Pendant le dîner, chaque fois qu'ils se parlaient, leurs manières passaient en vivacité et en douceur celles d'une amie et d'un ami, mais étaient empreintes d'un respect majestueux et naturel que ne connaissent

pas les amants. Ils apparaissaient ainsi semblables à ces dieux que la fable rapporte avoir habité sous des déguisements parmi les hommes, ou comme deux anges dont la familiarité fraternelle exalte la joie, mais ne diminue pas le respect que leur inspire la noblesse commune de leur origine et de leur sang mystérieux. En même temps qu'il éprouvait la puissance des iris et des roses qui régnaient languissamment sur la table, l'air se pénétrait peu à peu du parfum de cette tendresse, qu'Honoré et Françoise exhalaient naturellement. À certains moments, il paraissait embaumer avec une violence plus délicieuse encore que son habituelle douceur, violence que la nature ne leur avait pas permis de modérer plus qu'à l'héliotrope au soleil, ou, sous la pluie, aux lilas en fleurs.

C'est ainsi que leur tendresse n'étant pas secrète était d'autant plus mystérieuse. Chacun pouvait en approcher comme de ces bracelets impénétrables et sans défense aux poignets d'une amoureuse, qui portent écrits en caractères inconnus et visibles le nom qui la fait vivre ou qui la fait mourir, et qui semblent en offrir sans cesse le sens aux yeux curieux et déçus qui ne peuvent pas le saisir.

« Combien de temps l'aimerai-je encore? » se disait Honoré en se levant de table. Il se rappelait combien de passions qu'à leur naissance il avait crues immortelles avaient peu duré et la certitude que celle-ci finirait un jour assombrissait sa tendresse.

Alors il se rappela que, le matin même, pendant qu'il était à la messe, au moment où le prêtre lisant l'Évangile disait : « Jésus étendant la main leur dit : Cette créature-là est mon frère, elle est aussi ma mère et tous ceux de ma famille », il avait un instant tendu à Dieu toute son âme, en tremblant, mais bien haut, comme une palme, et avait prié : « Mon Dieu ! mon Dieu ! faites-moi la grâce de l'aimer toujours, Mon Dieu, c'est la seule grâce que je vous demande, faites, mon Dieu, qui le pouvez, que je l'aime toujours! »

Maintenant, dans une de ces heures toutes physiques où l'âme s'efface en nous derrière l'estomac qui digère, la peau qui jouit d'une ablution récente et d'un linge fin, la bouche qui fume, l'oeil qui se repaît d'épaules nues et de lumières, il répétait plus mollement sa prière, doutant d'un miracle qui viendrait déranger la loi psychologique de son inconstance aussi impossible à rompre que les lois physiques de la pesanteur ou de la mort. Elle vit ses yeux préoccupés, se leva, et, passant près de lui qui ne l'avait pas vue, comme ils étaient assez loin des autres, elle lui dit avec ce

ton traînard, pleurard, ce ton de petit enfant qui le faisait toujours rire, et comme s'il venait de lui parler :

« Quoi? »

Il se mit à rire et lui dit :

« Ne dis pas un mot de plus, ou je t'embrasse, tu entends, je t'embrasse devant tout le monde! »

Elle rit d'abord, puis reprenant son petit air triste et mécontent pour l'amuser, elle dit :

« Oui, oui, c'est très bien, tu ne pensais pas du tout à moi! »

Et lui, la regardant en riant, répondit :

« Comme tu sais très bien mentir! » et, avec douceur, il ajouta :
« Méchante ! méchante! »

Elle le quitta et alla causer avec les autres, Honoré songeait : « Je tâcherai, quand je sentirai mon coeur se détacher d'elle, de le retenir si doucement, qu'elle ne le sentira même pas. Je serai toujours aussi tendre, aussi respectueux. Je lui cacherai le nouvel amour qui aura remplacé dans mon coeur mon amour pour elle aussi soigneusement que je lui cache aujourd'hui les plaisirs que, seul, mon corps goûte çà et là en dehors d'elle. » (Il jeta les yeux du côté de la princesse d'Alériouvre.) Et de son côté, il la laisserait peu à peu fixer sa vie ailleurs, par d'autres attachements. Il ne serait pas jaloux, désignerait lui-même ceux qui lui paraîtraient pouvoir lui offrir un hommage plus décent ou plus glorieux. Plus il imaginait en Françoise une autre femme qu'il n'aimerait pas, mais dont il goûterait savamment tous les charmes spirituels, plus le partage lui paraissait noble et facile. Les mots d'amitié tolérante et douce, de belle charité à faire aux plus dignes avec ce qu'on possède de meilleur, venaient affluer mollement à ses lèvres détendues. À cet instant, Françoise ayant vu qu'il était dix heures, dit bonsoir et partit. Honoré l'accompagna jusqu'à sa voiture, l'embrassa imprudemment dans la nuit et rentra.

Trois heures plus tard, Honoré rentrait à pied avec M. de Buivres, dont on avait fêté ce soir-là le retour du Tonkin, Honoré l'interrogeait sur la princesse d'Alériouvre qui, restée veuve à peu près à la même époque, était bien plus belle que Françoise. Honoré, sans en être amoureux, aurait eu grand plaisir à la posséder s'il avait été certain de le pouvoir sans que Françoise le sût et en éprouvât du chagrin.

« On ne sait trop rien sur elle, dit M. de Buivres, ou du moins on ne savait trop rien quand je suis parti, car depuis que je suis revenu, je n'ai

revu personne.

— En somme, il n'y plus rien de très facile ce soir, conclut Honoré.

— Non, pas grand-chose », répondit M. de Buivres ; et comme Honoré était arrivé à sa porte, la conversation allait se terminer, quand M. de Buivres ajouta :

« Excepté Mme Seaune, autre à qui vous avez dû être présenté, puisque vous étiez du dîner. Si vous en avez envie, c'est très facile. Mais à moi, elle ne dirait pas ça !

— Mais je n'ai jamais entendu dire ce que vous dites, dit Honoré.

— Vous êtes jeune, répondit Buivres et tenez, il y avait ce soir quelqu'un qui se l'est fortement payée, je crois que c'est incontestable, c'est le petit François de Gouvres. Il dit qu'elle a un tempérament ! Mais il paraît qu'elle n'est pas bien faite. Il n'a j'as voulu continuer.

Je parie que pas plus tard qu'en ce moment elle fait la noce quelque part. Avez-vous remarqué comme elle quitte toujours le monde de bonne heure ?

— Elle habite pourtant, depuis qu'elle est veuve, dans la même maison que son frère, et elle ne se risquerait pas à ce que le concierge raconte qu'elle rentre dans la nuit.

— Mais, mon petit, de dix heures à une heure du matin on a le temps de faire des choses ! Et puis est-ce qu'on sait ? Mais une heure, il les est bientôt, il faut nous laisser vous coucher... » Il tira lui-même la sonnette ; au bout d'un instant, la porte s'ouvrit ; Buivres tendit la main à Honoré, qui lui dit adieu machinalement, entra, se sentit en même temps pris du besoin fou de ressortir, mais la porte s'était lourdement refermée sur lui, et excepté son bougeoir qui l'attendait en brûlant avec impatience au pied de l'escalier, il n'y avait plus aucune lumière. Il n'osa pas réveiller le concierge pour se faire ouvrir et monta chez lui.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

La fin de la jalousie

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

||

« Nos actes sont nos bons et nos mauvais anges,
les ombres fatales qui marchent à nos côtés. »

BEAUMONT et FLETCHER

La vie avait bien changé pour Honoré depuis le jour où M. de Buivres lui avait tenu, entre tant d'autres, des propos — semblables à ceux qu'Honoré lui-même avait écoutés ou prononcés tant de fois avec indifférence, mais qu'il ne cessait plus le jour quand il était seul, et toute la nuit, d'entendre. Il avait tout de suite posé quelques questions à Françoise, qui l'aimait trop et souffrait trop de son chagrin pour songer à s'offenser ; elle lui avait juré qu'elle ne l'avait jamais trompé et qu'elle ne le tromperait jamais.

Quand il était près d'elle, quand il tenait ses petites mains à qui il disait, répétant les vers de Verlaine :

[Belles petites mains qui fermerez mes yeux,](#)

quand il l'entendait lui dire : « Mon frère, mon pays, mon bien-aimé », et que sa voix se prolongeait indéfiniment dans son cœur avec la douceur natale des cloches, il la croyait ; et s'il ne se sentait plus heureux comme autrefois, au moins il ne lui semblait pas impossible que son cœur convalescent retrouvât un jour le bonheur. Mais quand il était loin de Françoise, quelquefois aussi quand, étant près d'elle, il voyait ses yeux briller de feux qu'il s'imaginait aussitôt allumés autrefois, — qui sait, peut-être hier comme ils le seraient demain, — allumés par un autre ; quand, venant de céder au désir tout physique d'une autre femme, et se rappelant combien de fois il y avait cédé et avait pu mentir à Françoise sans cesser de l'aimer, il ne trouvait plus absurde de supposer qu'elle aussi lui mentait, qu'il n'était même pas nécessaire pour lui mentir de ne pas l'aimer, et qu'avant de le connaître elle s'était jetée sur d'autres avec cette ardeur qui le brûlait maintenant, — et lui paraissait plus terrible que l'ardeur qu'il lui

inspirait, à elle, ne lui paraissait douce, parce qu'il la voyait avec l'imagination qui grandit tout.

Alors, il essaya de lui dire qu'il l'avait trompée ; il l'essaya non par vengeance ou besoin de la faire souffrir comme lui, mais pour qu'en retour elle lui dît aussi la vérité, surtout pour ne plus sentir le mensonge habiter en lui, pour expier les fautes de sa sensualité, puisque, pour créer un objet à sa jalousie, il lui semblait par moments que c'était son propre mensonge et sa propre sensualité qu'il projetait en Françoise.

C'était un soir, en se promenant avenue des Champs-Élysées, qu'il essaya de lui dire qu'il l'avait trompée. Il fut effrayé en la voyant pâlir, tomber sans forces sur un banc, mais bien plus quand elle repoussa sans colère, mais avec douceur, dans un abattement sincère et désolé, la main qu'il approchait d'elle. Pendant deux jours, il crut qu'il l'avait perdue ou plutôt qu'il l'avait retrouvée. Mais cette preuve involontaire, éclatante et triste qu'elle venait de lui donner de son amour, ne suffisait pas à Honoré. Eût-il acquis la certitude impossible qu'elle n'avait jamais été qu'à lui, la souffrance inconnue que son cœur avait apprise le soir où M. de Buivres l'avait reconduit jusqu'à sa porte, non pas une souffrance pareille, mais le souvenir de cette souffrance même n'aurait pas cessé de lui faire mal quand même, on lui eût démontré qu'elle était sans raison. Ainsi nous tremblons encore à notre réveil au souvenir de l'assassin que nous avons déjà reconnu pour l'illusion d'un rêve ; ainsi les amputés souffrent toute leur vie dans la jambe qu'ils n'ont plus.

En vain le jour il avait marché, s'était fatigué à cheval, en bicyclette, aux armes, en vain il avait rencontré Françoise, l'avait ramenée chez elle, et le soir, avait recueilli dans ses mains, à son front, sur ses yeux, la confiance, la paix, une douceur de miel, pour revenir chez lui encore calmé et riche de l'odorante provision, à peine était-il rentré qu'il commençait à s'inquiéter, se mettait vite dans son lit pour s'endormir avant que fût altéré son bonheur qui, couché avec précaution dans tout le baume de cette tendresse récente et fraîche encore d'à peine une heure, parviendrait à travers la nuit, jusqu'au lendemain, intact et glorieux comme un prince d'Égypte ; mais il sentait que les paroles de Buivres, ou telle des innombrables images qu'il s'était formées depuis, allait apparaître à sa pensée et qu'alors ce serait fini de dormir. Elle n'était pas encore apparue, cette image, mais il la sentait là toute prête ; et se raidissant contre elle, il rallumait sa bougie, lisait, s'efforçait, avec le sens des phrases qu'il lisait,

d'emplir sans trêve et sans y laisser de vide son cerveau pour que l'affreuse image n'ait pas un moment ou un rien de place pour s'y glisser.

Mais tout à coup, il la trouvait là qui était entrée, et il ne pouvait plus la faire sortir maintenant ; la porte de son attention qu'il maintenait de toutes ses forces à s'épuiser avait été ouverte par surprise ; elle s'était refermée, et il allait passer toute la nuit avec cette horrible compagne. Alors c'était sûr, c'était fini, cette nuit-ci comme les autres il ne pourrait pas dormir une minute ; eh bien, il allait à la bouteille de bromidia, en buvait trois cuillerées, et certain maintenant qu'il allait dormir, effrayé même de penser qu'il ne pourrait plus faire autrement que de dormir, quoi qu'il advînt, il se remettait à penser à Françoise avec effroi, avec désespoir, avec haine. Il voulait, pourtant de ce qu'on ignorait sa liaison avec elle, faire des paris sur sa vertu avec des hommes, les parier sur elle, voir si elle céderait, tâcher de découvrir quelque chose, de savoir tout, se cacher dans une chambre (il se rappelait l'avoir fait pour s'amuser étant plus jeune) et tout voir. Il ne broncherait pas d'abord pour les autres, puisqu'il l'aurait demandé avec l'air de plaisanter, — sans cela quel scandale ! quelle colère ! mais surtout à cause d'elle, pour voir si le lendemain quand il lui demanderait : « Tu ne m'as jamais trompé ? » elle lui répondrait : « Jamais », avec ce même air aimant. Peut-être elle avouerait tout, et de fait n'aurait succombé que sous ses artifices. Et alors ç'aurait été l'opération salutaire après laquelle son auteur serait guéri de la maladie qui le tuait, lui, comme la maladie d'un parasite tue l'arbre (il n'avait qu'à se regarder dans la glace éclairée faiblement par sa bougie nocturne pour en être sûr). Mais, non, car l'image reviendrait toujours, combien plus forte que celles de son imagination et avec quelle puissance d'assèchement incalculable sur sa pauvre tête, il n'essayait même pas de le concevoir.

Alors, tout à coup, il songeait à elle, à sa douceur, à sa tendresse, à sa pureté et voulait pleurer de l'outrage qu'une seconde il avait songé à lui faire subir. Rien que l'idée de proposer cela à des camarades de fête !

Bientôt il sentait le frisson général, la défaillance qui précède de quelques minutes le sommeil par le bromidia. Tout d'un coup s'apercevant rien, aucun rêve, aucune sensation, entre sa dernière pensée et celle-ci, il se disait : « Comment je n'ai pas encore dormi ? » Mais en voyant qu'il faisait grand jour, il comprenait que pendant plus de six heures, le sommeil du bromidia l'avait possédé sans qu'il le goûtât.

Il attendait que ses élancements à la tête fussent un peu calmés, puis se

levait et essayait en vain par l'eau froide et la marche de ramener quelques couleurs, pour que Françoise ne le trouvât pas trop laid, sur sa figure pâle, sous ses yeux tirés. En sortant de chez lui, il allait à l'église, et là, courbé et las, de toutes les dernières forces désespérées de son corps fléchi qui voulait se relever et rajeunir, de son coeur malade et vieillissant qui voulait guérir, de son esprit, sans trêve harcelé et haletant et qui voulait la paix, il priait Dieu, Dieu à qui, il y a deux mois à peine, il demandait de lui faire la grâce d'aimer toujours Françoise, il priait Dieu maintenant avec la même force, toujours avec la force de cet amour qui jadis, sûr de mourir, demandait à vivre, et qui maintenant, effrayé de vivre, implorait de mourir, le priait de lui faire la grâce de ne plus aimer Françoise, de ne plus l'aimer trop longtemps, de ne pas l'aimer toujours, de faire qu'il puisse enfin l'imaginer dans les bras d'un autre sans souffrir, puisqu'il ne pouvait plus se l'imaginer que dans les bras d'un autre. Et peut-être il ne se l'imaginerait plus ainsi quand il pourrait l'imaginer sans souffrance.

Alors il se rappelait combien il avait craint de ne pas l'aimer toujours, combien il gravait alors dans son souvenir pour que rien ne pût les effacer, ses joues toujours tendues à ses lèvres, son front, ses petites mains, ses yeux graves, ses traits adorés. Et soudain, les apercevant réveillés de leur calme si doux par le désir d'un autre, il voulait n'y plus penser et ne revoyait que plus obstinément ses joues tendres, son front, ses petites mains oh ! ses petites mains, elles aussi ! — ses yeux graves, ses traits détestés.

À partir de ce jour, s'effrayant d'abord lui-même d'entrer dans une telle voie, il ne quitta plus Françoise, épiant sa vie, l'accompagnant dans ses visites, la suivant dans ses courses, attendant une heure à la porte des magasins. S'il avait pu penser qu'il l'empêchait ainsi matériellement de le tromper, il y aurait sans doute renoncé, craignant qu'elle ne le prît en horreur ; mais elle le laissait faire avec tant de joie de le sentir toujours près d'elle, que cette joie le gagna peu à peu, et lentement le remplissait d'une confiance, d'une certitude qu'aucune preuve matérielle n'aurait pu lui donner, comme ces hallucinés que l'on parvient quelquefois à guérir en leur faisant toucher de la main le fauteuil, la personne vivante qui occupent la place qu'ils croyaient voir un fantôme et en faisant ainsi chasser le fantôme du monde réel par la réalité même qui ne lui laisse plus de place.

Honoré s'efforçait ainsi, en éclairant et en remplissant dans son esprit

d'occupations certaines toutes les journées de Françoise, de supprimer ces vides et ces ombres où venaient s'embusquer les mauvais esprits de la jalousie et du doute qui l'assaillaient tous les soirs. Il recommença à dormir, ses souffrances étaient plus rares, plus courtes, et si alors il l'appelait, quelques instants de sa présence le calmaient pour toute une nuit.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

La fin de la jalousie

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



« Nous devons nous confier à l'âme jusqu'à la fin ; car des choses aussi belles et aussi magnétiques que les relations de l'amour ne peuvent être supplantées et remplacées que par des choses plus belles et d'un degré plus élevé. »

EMERSON

Le salon de Mme Seaune, née princesse de Galaise-Orlandes, dont nous avons parlé dans la première partie de ce récit sous son prénom de Françoise, est encore aujourd'hui un des salons les plus recherchés de Paris. Dans une société où un titre de duchesse l'aurait confondue avec tant d'autres, son nom bourgeois se distingue comme une mouche dans un visage, et en échange du titre perdu par son mariage avec M. Seaune, elle a acquis ce prestige d'avoir volontairement renoncé à une gloire qui élève si haut, pour une imagination bien née, les paons blancs, les cygnes noirs, les voilettes blanches et les reines en captivité.

Mme Seaune a beaucoup reçu cette année et l'année dernière, mais son salon a été fermé pendant les trois années précédentes, c'est-à-dire celles qui ont suivi la mort d'Honoré de Tenvres.

Les amis d'Honoré qui se réjouissaient de le voir peu à peu retrouver sa belle mine et sa gaieté d'autrefois, le rencontraient maintenant à toute heure avec Mme Seaune et attribuaient son relèvement à cette liaison qu'ils croyaient toute récente.

C'est deux mois à peine après le rétablissement complet d'Honoré que survint l'accident de l'avenue du Bois-de-Boulogne, dans lequel il eut les deux jambes cassées sous un cheval emporté.

L'accident eut lieu le premier mardi de mois ; la péritonite se déclara le dimanche. Honoré reçut les sacrements le lundi et fut emporté le même lundi à six heures du soir. Mais mardi, jour de l'accident, au dimanche soir, il fut le seul à croire qu'il était perdu.

Le mardi, vers six heures, après les premiers pansements faits, il

demanda à rester seul, mais qu'on lui montât les cartes des personnes qui étaient déjà venues savoir de ses nouvelles.

Le matin même, il y avait au plus huit heures de cela, il avait descendu à pied l'avenue du Bois-de-Boulogne. Il avait respiré tour à tour et exhalé dans l'air mêlé de brise et de soleil, il avait reconnu au fond des yeux des femmes qui suivaient avec admiration sa beauté rapide, un instant perdu au détour même de sa capricieuse gaieté, puis rattrapé sans effort et dépassé bien vite entre les chevaux au galop et fumants, goûté dans la fraîcheur de sa bouche affamée et arrosée par l'air doux, la même joie profonde qui embellissait ce matin-là la vie, du soleil, de l'ombre, du ciel, des pierres, du vent d'est et des arbres, des arbres aussi majestueux que des hommes debout, aussi reposés que des femmes endormies dans leur étincelante immobilité.

À un moment, il avait regardé l'heure, était revenu sur ses pas et alors... alors cela était arrivé. En une seconde, le cheval qu'il n'avait pas vu lui avait cassé les deux jambes. Cette seconde-là ne lui apparaissait pas du tout comme ayant dû être nécessairement telle. À cette même seconde il aurait pu être un peu plus loin, ou un peu moins loin, ou le cheval aurait pu être détourné, ou, s'il y avait eu de la pluie, il serait rentré plus tôt chez lui, ou, s'il n'avait pas regardé l'heure, il ne serait pas revenu sur ses pas et aurait poursuivi jusqu'à la cascade. Mais pourtant cela qui aurait si bien pu ne pas être qu'il pouvait feindre un instant que cela n'était qu'un rêve, cela était une chose réelle, cela faisait maintenant partie de sa vie, sans que toute sa volonté y pût rien changer. Il avait les deux jambes cassées et le ventre meurtri. Oh ! l'accident en lui-même n'était pas si extraordinaire ; il se rappelait qu'il n'y avait pas huit jours, pendant un dîner chez le docteur S... on avait parlé de C... qui avait été blessé de la même manière par un cheval emporté. Le docteur, comme on demandait de ses nouvelles, avait dit : « Son affaire est mauvaise. » Honoré avait insisté, questionné sur la blessure, et le docteur avait répondu d'un air important, pédantesque et mélancolique : « Mais ce n'est pas seulement la blessure ; c'est tout un ensemble ; ses fils lui donnent de l'ennui ; il n'a plus la situation qu'il avait autrefois ; les attaques des journaux lui ont porté un coup. Je voudrais me tromper, mais il est dans un fichu état. » Cela dit, comme le docteur se sentait au contraire, lui, dans un excellent état, mieux portant, plus intelligent et plus considéré que jamais, comme Honoré savait que Françoise l'aimait de plus en plus, que le monde avait accepté leur liaison

et s'inclinait non moins devant leur bonheur que devant la grandeur du caractère de Françoise ; comme enfin, la femme du docteur S..., émue en se représentant la fin misérable et l'abandon de C..., défendait par hygiène à elle-même et à ses enfants aussi bien de penser à des événements tristes que d'assister à des enterrements, chacun répéta une dernière fois : « Ce pauvre C..., son affaire est mauvaise » en avalant une dernière coupe de vin de Champagne, et en sentant au plaisir qu'il éprouvait à la boire que « leur affaire » à eux était excellente.

Mais ce n'était plus du tout la même chose. Honoré maintenant se sentant submergé par la pensée de son malheur, comme il l'avait souvent été par la pensée du malheur des autres, ne pouvait plus comme alors reprendre pied en lui-même. Il sentait se dérober sous ses pas ce sol de la bonne santé sur lequel croissent nos plus hautes résolutions et nos joies les plus gracieuses, comme ont leurs racines dans la terre noire et mouillée les chênes et les violettes ; et il butait à chaque pas en lui-même. En parlant de C... à ce dîner auquel il repensait, le docteur avait dit : « Déjà avant l'accident et depuis les attaques des journaux, j'avais rencontré C... je lui avais trouvé la mine jaune, les yeux creux, une sale tête ! » Et le docteur avait passé sa main d'une adresse et d'une beauté célèbres sur sa figure rose et pleine, au long de sa barbe fine et bien soignée et chacun avait imaginé avec plaisir sa propre bonne mine comme un propriétaire s'arrête à regarder avec satisfaction son locataire, jeune encore, paisible et riche. Maintenant Honoré se regardant dans la glace était effrayé de « sa mine jaune », de sa « sale tête ». Et aussitôt la pensée que le docteur dirait pour lui les mêmes mots que pour C..., avec la même indifférence, l'effraya. Ceux mêmes qui viendraient à lui pleins de pitié s'en détourneraient assez vite comme d'un objet dangereux pour eux ; ils finiraient par obéir aux protestations de leur bonne santé, de leur désir d'être heureux et de vivre. Alors sa pensée se reporta sur Françoise, et, courbant les épaules, baissant la tête malgré soi, comme si le commandement de Dieu avait été là, levé sur lui, il comprit avec une tristesse infinie et soumise qu'il fallait renoncer à elle. Il eut la sensation de l'humilité de son corps incliné dans sa faiblesse d'enfant, émet sa résignation de malade, sous ce chagrin immense, et il eut pitié de lui comme souvent, à toute la distance de sa vie entière, il s'était aperçu avec attendrissement tout petit enfant, et il eut envie de pleurer.

Il entendit frapper à la porte, on apportait les cartes qu'il avait demandées. Il savait bien qu'on viendrait chercher de ses nouvelles, car il

n'ignorait pas que son accident était grave, mais tout de même, il n'avait pas cru qu'il y aurait tant de cartes, et il fut effrayé de voir que tant de gens étaient venus, qui le connaissaient si peu et ne se seraient dérangés que pour son mariage ou son enterrement. C'était un monceau de cartes et le concierge le portait avec précaution pour qu'il ne tombât pas du grand plateau, d'où elles débordaient. Mais tout d'un coup, quand il les eut toutes près de lui, ces cartes, le monceau lui apparut une toute petite chose, ridiculement petite vraiment, bien plus petite que la chaise, ou la cheminée. Et il fut plus effrayé encore que ce fût si peu, et se sentit si seul, que pour se distraire il se mit fiévreusement à lire les noms ; une carte, deux cartes, trois cartes, ah ! il tressaillit et de nouveau regarda : « Comte François de Couvres ». Il devait bien pourtant s'attendre à ce que M. de Buivres vînt prendre de ses nouvelles, mais il y avait longtemps qu'il n'avait pensé à lui, et tout de suite la phrase de Buivres : « Il y avait ce soir quelqu'un qui a dû rudement se la payer, c'est François de Gouvres ; — il dit qu'elle a un tempérament ! mais il paraît qu'elle est affreusement faite, et il n'a pas voulu continuer », lui revint, et sentant toute la souffrance ancienne qui du fond de sa conscience remontait en un instant à la surface, il se dit : « Maintenant je me réjouis si je suis perdu. Ne pas mourir, rester cloué là, et, pendant des années, tout le temps qu'elle ne sera pas auprès de moi, une partie du jour, toute la nuit, la voir chez un autre ! Et maintenant, ce ne serait plus par maladie que je la verrais ainsi, ce serait sûr. Comment pourrait-elle m'aimer encore ? un amputé ! » Tout d'un coup il s'arrêta. « Et si je meurs, après moi ? »

Elle avait trente ans, il franchit d'un saut le temps plus ou moins long où elle se souviendrait, lui serait fidèle. Mais il viendrait un moment... « Il dit "qu'elle a un tempérament..." je veux vivre, je veux vivre et je veux marcher, je veux la suivre partout, je veux être beau, je veux qu'elle m'aime ! »

À ce moment, il eut peur en entendant sa respiration qui sifflait, il avait mal au côté, sa poitrine semblait s'être rapprochée de son dos, il ne respirait pas comme il voulait, il essayait de reprendre haleine et ne pouvait pas. À chaque seconde il se sentait respirer et ne pas respirer assez. Le médecin vint. Honoré n'avait qu'une légère attaque d'asthme nerveux. Le médecin parti, il fut plus triste ; il aurait préféré que ce fût plus grave et être plaint. Car il sentait bien que si cela n'était pas grave, autre chose l'était et qu'il s'en allait. Maintenant il se rappelait toutes les

souffrances physiques de sa vie, il se désolait ; jamais ceux qui l'aimaient le plus ne l'avaient plaint sous prétexte qu'il était nerveux. Dans les mois terribles qu'il avait passés après son retour avec Buivres, quand à sept heures il s'habillait après avoir marché toute la nuit, son frère qui se réveillait un quart d'heure les nuits qui suivent des dîners trop copieux lui disait :

« Tu t'écoutes trop ; moi aussi, il y a des nuits où je ne dors pas. Et puis, on croit qu'on ne dort pas, on dort toujours un peu. » C'est vrai qu'il s'écoutait trop ; au fond de sa vie, il écoutait toujours la mort qui jamais ne l'avait laissé tout à fait et qui, sans détruire entièrement sa vie, la minait, tantôt ici, tantôt là. Maintenant son asthme augmentait, il ne pouvait pas reprendre haleine, toute sa poitrine faisait un effort douloureux pour respirer. Et il sentait le voile qui nous cache la vie, la mort qui est en nous, s'écarter et il apercevait l'effrayante chose que c'est de respirer, de vivre.

Puis, il se trouva reporté au moment où elle serait consolée, et alors, qui ce serait-il ? Et sa jalousie s'affola de l'incertitude de l'événement et de sa nécessité. Il aurait pu l'empêcher en vivant, il ne pouvait pas vivre et alors ? Elle dirait qu'elle entrerait au couvent, puis quand il serait mort se raviserait, Non ! il aimait mieux ne pas être deux fois trompé, savoir. — Qui ? — Couvres, Alériouvre, Buivres, Breyves ? Il les aperçut tous et, en serrant ses dents contre ses dents, il sentit la révolte furieuse qui devait à ce moment indigner sa figure. Il se calma lui-même. Non, ce ne sera pas cela, pas un homme de plaisir, il faut que cela soit un homme qui l'aime vraiment. Pourquoi est-ce que je ne veux pas que ce soit un homme de plaisir ? Je suis fou de me le demander, c'est si naturel. Parce que je l'aime pour elle-même, que je veux qu'elle soit heureuse. — Non, ce n'est pas cela, c'est que je ne veux pas qu'on excite ses sens, qu'on lui donne plus de plaisir que je ne lui en ai donné, qu'on lui en donne du tout. Je veux bien qu'on lui donne du bonheur, je veux bien qu'on lui donne de l'amour, mais je ne veux pas qu'on lui donne du plaisir. Je suis jaloux du plaisir de l'autre, de son plaisir à elle. Je ne serai pas jaloux de leur amour. Il faut qu'elle se marie, qu'elle choisisse bien. Ce sera triste tout de même.

Alors un de ses désirs de petit enfant lui revint, du petit enfant qu'il était quand il avait sept ans et se couchait tous les soirs à huit heures. Quand sa mère, au lieu de rester jusqu'à minuit dans sa chambre qui était à côté de celle d'Honoré, puis de s'y coucher, devait sortir vers onze heures et jusque-là s'habiller, il la suppliait de s'habiller avant dîner et de partir

n'importe où, ne pouvant supporter l'idée, pendant qu'il essayait de s'endormir, qu'on se préparait dans la maison pour une soirée, pour partir. Et pour lui faire plaisir et le calmer, sa mère tout habillée et décolletée à huit heures venait lui dire bonsoir, et partait chez une amie attendre l'heure du bal. Ainsi seulement, dans ces jours si tristes pour lui où sa mère allait au bal, il pouvait, chagrin, mais tranquille, s'endormir.

Maintenant la même prière ; qu'il faisait à sa mère, la même prière à Françoise lui montait aux lèvres. Il aurait voulu lui demander de se marier tout de suite, qu'elle fût prête ; pour qu'il pût enfin s'endormir pour toujours, désolé, mais calme, et point inquiet de ce qui se passerait après qu'il se serait endormi.

Les jours qui suivirent, il essaya de parler à Françoise qui, comme le médecin lui-même, ne le croyait pas perdu et repoussa avec une énergie douce mais inflexible la proposition d'Honoré.

Ils avaient tellement l'habitude de se dire la vérité, que chacun disait même la vérité qui pouvait faire de la peine à l'autre, comme si au fond de chacun d'eux, de leur être nerveux et sensible dont il fallait ménager les susceptibilités, ils avaient senti la présence d'un Dieu, supérieur et indifférent à toutes ces précautions bonnes pour des enfants, et qui exigeait et devait la vérité. Et envers ce Dieu qui était au fond de Françoise, Honoré, et envers ce Dieu qui était au fond d'Honoré, Françoise, s'était toujours senti des devoirs devant qui cédaient le désir de ne pas se chagriner, de ne pas s'offenser, les mensonges les plus sincères de la tendresse et de la pitié.

Aussi quand Françoise dit à Honoré qu'il vivrait, il sentit bien qu'elle le croyait et se persuada peu à peu de le croire :

« Si je dois mourir, je ne serai plus jaloux quand je serai mort ; mais jusqu'à ce que je sois mort ? Tant que mon corps vivra, oui ! Mais puisque je ne suis jaloux que du plaisir, puisque c'est mon corps qui est jaloux, puisque ce dont je suis jaloux, ce n'est pas de son cœur, ce n'est pas de son bonheur, que je veux, par qui sera le plus capable de le faire ; quand mon corps s'effacera, quand l'âme l'emportera sur lui, quand je serai détaché peu à peu des choses matérielles comme un soir déjà quand j'ai été très malade, alors que je ne désirerai plus follement le corps et que j'aimerai d'autant plus l'âme, je ne serai plus jaloux. Alors véritablement j'aimerai. Je ne peux pas bien concevoir ce que ce sera, maintenant que mon corps est encore tout vivant et révolté, mais je peux l'imaginer un peu,

par ces heures où ma main dans la main de Françoise, je trouvais dans une tendresse infinie et sans désirs l'apaisement de mes souffrances et de ma jalousie. J'aurai bien du chagrin en la quittant, mais de ce chagrin qui autrefois me rapprochait encore de moi-même, qu'un ange venait consoler en moi, ce chagrin qui m'a révélé l'ami mystérieux des jours de malheur, mon âme, ce chagrin calme, grâce auquel je me sentirai plus beau pour paraître devant Dieu, et non la maladie horrible qui m'a fait mal pendant si longtemps sans élever mon cœur, comme un mal physique qui lancine, qui dégrade et qui diminue. C'est avec mon corps, avec le désir de son corps que j'en serai délivré. — Oui mais jusque-là, que deviendrai-je ? plus faible, plus incapable d'y résister que jamais, abattu sur mes deux jambes cassées, quand, voulant couvrir à elle pour voir qu'elle n'est pas où j'aurai rêvé, je resterai là, sans pouvoir bouger, berné par tous ceux qui pourront "se la payer" tant qu'ils voudront à ma face d'infirmes qu'ils ne craindront plus. »

La nuit du dimanche au matin, il rêva qu'il étouffait, sentait un poids énorme sur sa poitrine. Il demandait grâce, n'avait plus la force de déplacer tout ce poids, le sentiment que tout cela était ainsi sur lui depuis très longtemps lui était inexplicable, il ne pouvait pas le tolérer une seconde de plus, il suffoquait. Tout d'un coup, il se sentit miraculeusement allégé de tout ce fardeau qui s'éloignait, s'éloignait, l'ayant à jamais délivré. Et il se dit : « Je suis mort ! »

Et, au-dessus de lui, il apercevait monter tout ce qui avait si longtemps pesé ainsi sur lui à l'étouffer ; il crut d'abord que c'était l'image de Gouvres, puis seulement ses soupçons, puis ses désirs, puis cette attente d'autrefois dès le matin, criant vers le moment où il verrait Françoise, puis la pensée de Françoise. Cela prenait à toute minute une autre forme, comme un nuage, cela grandissait, grandissait sans cesse, et maintenant il ne s'expliquait plus comment cette chose qu'il comprenait être immense comme le monde avait pu être sur lui, sur son petit corps d'homme faible, sur son pauvre cœur d'homme sans énergie et comment il n'en avait pas été écrasé. Et il comprit aussi qu'il en avait été écrasé et que c'était une vie d'écrasé qu'il avait menée. Et cette immense chose qui avait pesé sur sa poitrine de toute la force du monde, il comprit que c'était son amour.

Puis il se redit : « Vie d'écrasé ! » et il se rappela qu'au moment où le cheval l'avait renversé, il s'était dit : « Je vais être écrasé », il se rappela sa promenade, qu'il devait ce matin-là aller déjeuner avec Françoise, et alors, par ce détour, la pensée de son amour lui revint. Et il se dit : « Est-ce mon

amour qui pesait sur moi ? Qu'est-ce que ce serait si ce n'était mon amour ? Mon caractère, petit-être ? Moi ? ou encore la vie ? » Puis il pensa : « Non, quand je mourrai, je ne serai pas délivré de mon amour, mais de mes désirs charnels, de mon envie charnelle, de ma jalousie. » Alors il dit : « Mon Dieu, faites venir cette heure, faites-la venir vite, mon Dieu, que je connaisse le parfait amour. »

Le dimanche soir, la péritonite s'était déclarée ; le lundi matin vers dix heures, il fut pris de fièvre, voulait Françoise, l'appelait, les yeux ardents : « Je veux que tes yeux brillent aussi, je veux te faire plaisir comme je ne t'ai jamais fait... je veux te faire... je t'en ferai mal. » Puis soudain, il pâissait de fureur. « Je vois bien pourquoi tu ne veux pas, je sais bien ce que tu t'es fait faire ce matin, et où et par qui, et je sais qu'il voulait me faire chercher, me mettre derrière la porte pour que je vous voie, sans pouvoir me jeter sur vous, puisque je n'ai plus mes jambes, sans pouvoir vous empêcher, parce que vous auriez eu encore plus de plaisir en me voyant là pendant ; il sait si bien tout ce qu'il faut pour te faire plaisir, mais je le tuerai avant, avant je te tuerai, et encore avant je me tuerai. Vois ! je me suis tué ! » Et il retombait sans force sur l'oreiller.

Il se calma peu à peu et toujours cherchant avec qui elle pourrait se marier après sa mort, mais c'étaient toujours les images qu'il écartait, celle de François de Gouvres, celle de Buivres, celles qui le torturaient, qui revenaient toujours.

À midi, il avait reçu les sacrements. Le médecin avait dit qu'il ne passerait pas l'après-midi. Il perdait extrêmement vite ses forces, ne pouvait plus absorber de nourriture, n'entendait presque plus. Sa tête restait libre et sans rien dire, pour ne pas faire de peine à Françoise qu'il voyait accablée, il pensait à elle après qu'il ne serait plus rien, qu'il ne saurait plus rien d'elle, qu'elle ne pourrait plus l'aimer.

Les noms qu'il avait dits machinalement, le matin encore, de ceux qui la posséderait peut-être, se remirent à défiler dans sa tête pendant que ses yeux suivaient une mouche qui s'approchait de son doigt comme si elle voulait le toucher, puis s'envolait et revenait sans le toucher pourtant ; et comment, ramenant son attention un moment endormie, revenait le nom de François de Gouvres, et il se dit peut être qu'en effet il la posséderait en même temps il pensait : « Peut-être la mouche va-t-elle toucher le drap ? non, pas encore », alors se tirant brusquement de sa rêverie : « Comment ? l'une des deux choses ne me paraît pas plus importante que l'autre !

Gouvres posséderait-il Françoise, la mouche toucherait-elle le drap ? oh ! la possession de Françoise est un peu plus importante. » Mais l'exactitude avec laquelle il voyait la différence qui séparait les deux événements lui montra qu'ils le touchaient pas beaucoup plus l'un que l'autre. Et il se dit : « Comment, cela m'est si égal ! comme c'est triste. » Puis il s'aperçut qu'il ne disait : « Comme c'est triste » que par habitude et qu'ayant changé tout à fait, il n'était plus triste d'avoir changé. Un vague sourire desserra ses lèvres. « Voilà, se dit-il, mon pur amour pour Françoise. Je ne suis plus jaloux, c'est que je suis Dieu près de la mort ; mais qu'importe, puisque cela était nécessaire pour que j'éprouve enfin pour Françoise le véritable amour. » Mais alors, levant les yeux, il aperçut Françoise, au milieu des domestiques, du docteur, de deux vieilles parentes, qui tous priaient à près de lui. Et il s'aperçut que l'amour, pur de tout égoïsme, de toute sensualité, qu'il voulait si doux, si vaste et si divin en lui, chérissait les vieilles parentes, les domestiques, le médecin lui-même, autant que Françoise, et qu'ayant déjà pour elle l'amour de toutes les créatures à qui son âme semblable à la leur l'unissait maintenant, il n'avait plus d'autre amour pour elle. Il ne pouvait même pas en concevoir de la peine tant tout l'amour exclusif d'elle, l'idée même d'une préférence pour elle, était maintenant abolie.

En pleurs, au pied du lit, elle murmurait les plus beaux mots d'autrefois : « Mon pays, mon frère. » Mais lui n'ayant ni le vouloir, ni la force de la détromper, souriait et pensait que son « pays » n'était plus en elle, mais dans le ciel et sur toute la terre. Il répétait dans son cœur : « Mes frères », et s'il la regardait plus que les autres, c'était par pitié seulement, pour le torrent de larmes qu'il voyait s'écouler sous ses yeux, ses yeux qui se fermentaient bientôt et déjà ne pleuraient plus. Mais il ne l'aimait pas plus et pas autrement que le médecin, que les vieilles parentes, que les domestiques. Et c'était là la fin de sa jalousie.

Fin
de La fin de la jalousie
Et Fin
DES PLAISIRS ET LES JOURS

Marcel Proust : Œuvres complètes

[Retour à la liste des titres](#)



BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

1872-1922



Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

[Liste des titres](#)

Table des matières

[Sa vie](#)

[Synthèse des oeuvres](#)

[Filmographie](#)

[Anecdotes](#)

[Le Questionnaire de Proust](#)

[Documentation](#)

[Ouvrages généraux](#)

[Monographies](#)



ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



Sa vie

La Commune fait rage au mois de mai 1871.

Tandis qu'il rentre de l'hôpital de la Charité, le docteur Adrien Proust^[1] est blessé par la balle d'un insurgé. Son épouse, Jeanne qui est enceinte, se remettra difficilement de son émotion en apprenant la nouvelle. Jeanne Clémence née Weil, est la fille d'un agent de change d'origine juive alsacienne. Le 10 juillet 1871 dans « le quartier d'Auteuil » (actuel 16^e arrondissement) dans la maison de son parent, Louis Weil, au 96 rue La Fontaine, elle met au monde Marcel qui sera baptisé à l'église Saint-Louis d'Antin.

L'enfant est si fragile que son père craint qu'il ne soit viable. On l'entourera de soins.

Très tôt Marcel, Valentin, Louis, Georges, Eugène Proust va donner des signes d'une grande intelligence et d'une grande sensibilité mais sa santé demeurera toujours délicate. Sa mère va lui apporter une culture riche et profonde tout en lui vouant une affection souvent envahissante^[2].

Marcel Proust a un frère cadet, Robert, qui naît le 24 mai 1873 et qui deviendra chirurgien.

Sa santé est particulièrement fragile. Le printemps devient pour lui la plus pénible des saisons. Les pollens libérés par les fleurs dans les premiers beaux jours lui occasionnent de violentes crises d'asthme. À neuf ans, alors qu'il rentre d'une promenade au Bois de Boulogne avec ses parents, il étouffe, sa respiration ne revient pas. Son père le voit mourir. Un ultime sursaut le sauve. Voilà maintenant la menace qui plane sur l'enfant, et sur l'homme plus tard : la mort peut le saisir dès le retour du printemps, à la fin d'une promenade, n'importe quand, si une crise d'asthme devient trop forte. Toute sa vie il souffrira de graves difficultés respiratoires.

Au début, Marcel Proust est élève d'un petit cours primaire, le cours

Pape-Carpentier, où il a pour condisciple Jacques Bizet, le fils du compositeur Georges Bizet.

A partir de 1882 (il a 11 ans), Marcel Proust étudiera au lycée Condorcet, redoublera sa cinquième et sera inscrit au tableau d'honneur pour la première fois en décembre 1884. Il y vivra semble-t-il en souffrance. Daniel Halévy, lui aussi élève du lycée Condorcet à cette époque, témoignera en effet plus tard en parlant de Proust : « Il y avait en lui quelque chose que nous trouvions déplaisant. Sa gentillesse et ses attentions délicates ne nous apparaissaient que comme des manières et des poses, et nous cherchions un prétexte pour le lui dire en face. Pauvre, malheureux garçon, nous étions des brutes avec lui »^[3]

Marcel Proust, qui est souvent absent à cause de sa santé fragile, connaît déjà Victor Hugo et Musset par coeur.



Jean Béraud, La Sortie du lycée Condorcet au temps où Marcel Proust en était l'élève.

Il est l'élève en philosophie d'Alphonse Darlu et il se lie d'une amitié exaltée à l'adolescence avec Jacques Bizet. Il est aussi ami avec Fernand Gregh et Daniel Halévy (le cousin de Jacques Bizet), avec qui il écrit dans des revues littéraires du lycée. Marie de Bénardaky, fille d'un diplomate polonais, sujet de l'empire russe est son premier amour d'enfance et d'adolescence. Il joue avec elle dans les jardins des Champs-Élysées, le jeudi après-midi, ainsi qu'avec Antoinette et Lucie Faure, filles du futur président de la République, Léon Brunschvicg, Paul Bénazet ou Maurice Herbert. Il cessera de voir Marie de Bénardaky en 1887, la première « jeune fille », de celles qu'il a tenté de retrouver plus tard, et qu'il a perdue.

Dès son plus jeune âge, Marcel Proust fréquente des salons aristocratiques où il rencontre artistes et écrivains, ce qui lui vaudra une réputation de dilettante mondain aisé.

Ses premières tentatives littéraires datent des dernières années du lycée.

Proust devance l'appel sous les drapeaux et accomplit son service militaire en 1889-1890 à Orléans, au 76^e régiment d'infanterie et en conserve un souvenir heureux. Il devient ami avec Robert de Billy. C'est à cette époque qu'il fait connaissance à Paris de Gaston Arman de Caillavet, qui deviendra un ami proche, et de la fiancée de celui-ci, Jeanne Pouquet, de laquelle il est amoureux. Il s'inspirera de ces relations pour les personnages de Robert de Saint-Loup et de Gilberte. Il est aussi introduit au salon de Madame Arman de Caillavet à qui il restera attaché, jusqu'à la fin et qui lui fait connaître le premier écrivain célèbre de sa vie, Anatole France (modèle de Bergotte).

Rendu à la vie civile, il suit à l'Ecole libre des sciences politiques les cours d'Albert Sorel (qui le juge « pas intelligent » lors de son oral de sortie) et d'Anatole Leroy-Beaulieu ; à la Sorbonne ceux d'Henri Bergson, son cousin par alliance, au mariage duquel il sera garçon d'honneur et dont l'influence sur son oeuvre a été parfois jugée importante, ce dont Proust s'est toujours défendu.

En 1892, Gregh fonde une petite revue, avec ses anciens condisciples de Condorcet, *Le Banquet*, dont Proust est le collaborateur le plus assidu. C'est alors que commence sa réputation de snobisme, car il est introduit dans plusieurs salons parisiens. Son ascension mondaine commence. Il est ami un peu plus tard avec Lucien Daudet, fils du romancier Alphonse Daudet, qui a six ans de moins que lui. L'adolescent est fasciné par le futur écrivain. Ils se sont rencontrés au cours de l'année 1895. Leur liaison au moins sentimentale est révélée par le journal de Jean.

En mars 1895 il est licencié ès lettres.

Le 29 juin de la même année, il passe le concours de bibliothécaire à la Mazarine. Il y fait quelques apparitions pendant les quatre mois qui suivent et demande finalement son congé. En juillet, il passe des vacances à Kreuznach, ville d'eau allemande, avec sa mère, puis une quinzaine de jours à Saint-Germain-en-Laye, où il écrit une nouvelle, *La Mort de Baldassare Silvande*, publiée dans *La Revue hebdomadaire*, le 29 octobre suivant et dédiée à Reynaldo Hahn.— *Cette nouvelle est le premier chapitre des Plaisirs et des Jours.* — Il passe une partie du mois d'août avec lui dans la villa de Mme Lemaire à Dieppe. Ensuite, en septembre, les deux amis partent pour Belle-Île-en-Mer et Beg-Meil. C'est l'occasion de

découvrir les paysages décrits par Renan. Il rentre à Paris mi-octobre

Proust n'a pas d'emploi mais la fortune familiale lui assure une existence facile qui lui permet, d'entreprendre, à partir de l'été 1895, la rédaction d'un roman qui relate la vie d'un jeune homme épris de littérature dans le Paris mondain de la fin du XIX^e siècle. On y retrouve l'évocation du séjour à Réveillon qu'il fait à l'automne, encore chez Mme Lemaire, dans son autre propriété. Publié bien après sa mort, en 1952, ce livre, intitulé *Jean Santeuil*, du nom du personnage principal, ne nous parviendra que sous forme de fragments manuscrits découverts et édités dans les années 1950 par Bernard de Fallois.

Il continue de fréquenter les salons du milieu grand bourgeois et de l'aristocratie du Faubourg Saint-Germain et du Faubourg Saint-Honoré^[4]. Il y fait la connaissance du fameux Robert de Montesquiou, grâce auquel il est introduit jusqu'au début des années 1900 dans des salons plus aristocratiques, comme celui de la comtesse Greffulhe, cousine du poète, de la princesse de Wagram, née Rothschild, de la comtesse d'Haussonville, notamment. Les descriptions qu'il en fait sont publiées dans *le Figaro*. Après sa mort, elles seront reprises dans les CHRONIQUES. Il y accumule le matériau nécessaire à la construction de son oeuvre : une conscience plongée en elle-même, qui recueille tout ce que le temps vécu y a laissé intact, et se met à reconstruire, à donner vie à ce qui fut ébauches et signes. Lent et patient travail de déchiffrement, comme s'il fallait en tirer le plan nécessaire et unique d'un genre qui n'a pas de précédent, qui n'aura pas de descendance : celui d'une cathédrale du temps. Pourtant, rien du gothique répétitif dans cette recherche, rien de pesant, de roman ... rien du roman non plus, pas d'intrigue, d'exposition, de noeud, de dénouement.

En 1896, il publie *Les Plaisirs et les Jours*, un recueil de poèmes en prose, portraits et nouvelles dans un style fin de siècle où son art se montre plein de promesses. Illustré par Madeleine Lemaire, dont Proust fréquente le salon avec son ami le compositeur Reynaldo Hahn, le livre passe à peu près inaperçu et la critique l'accueille avec sévérité — notamment l'écrivain Jean Lorrain, réputé pour la férocité de ses jugements. Il en dit tant de mal qu'il se retrouve au petit matin sur un pré, un pistolet à la main. Face à lui, également un pistolet à la main : Marcel Proust, avec pour témoin le peintre Jean Béraud. Tout se termine sans blessures, mais non sans tristesse pour l'auteur débutant. Ce livre vaut à Proust une réputation de mondain dilettante qui ne se dissipera qu'après la publication des premiers

tomes d'À la recherche du temps perdu.

L'influence de son homosexualité sur son oeuvre semble importante, puisque Marcel Proust fut l'un des premiers romanciers européens à traiter ouvertement de l'homosexualité (masculine et féminine) dans ses écrits, plus tard. Pour l'instant, il n'en fait aucunement part à ses intimes, même si sa première liaison avec Reynaldo Hahn date de cette époque.

Vers 1900, il abandonne la rédaction de *Jean Santeuil*. Il se tourne alors vers l'esthète anglais John Ruskin, que son ami Robert de Billy, diplomate en poste à Londres de 1896 à 1899, lui fait découvrir. Ruskin ayant interdit qu'on traduise son oeuvre de son vivant, Proust le découvre dans le texte, et au travers d'articles et d'ouvrages qui lui sont consacrés, comme celui de Robert de La Sizeranne, *Ruskin et la religion de la beauté*. À la mort de Ruskin, en 1900, Proust décide de le traduire. À cette fin, il entreprend plusieurs « pèlerinages ruskiniens », dans le nord de la France, à Amiens, et surtout à Venise, où il séjourne avec sa mère, au mois de mai de la même année, à l'hôtel Danieli, où séjournèrent autrefois Musset et Georges Sand. Il retrouve Reynaldo Hahn et sa cousine Marie Nordlinger qui demeurent non loin, et ils visitent Padoue, où Proust découvre les fresques de Giotto, *Les Vertus et les Vices* qu'il introduit dans *La Recherche*. Pendant ce temps, ses premiers articles sur Ruskin paraissent dans *La Gazette des Beaux Arts*.

Cet épisode est repris dans *Albertine disparue*. Les parents de Marcel jouent d'ailleurs un rôle déterminant dans le travail de traduction. Le père l'accepte comme un moyen d'offrir un travail sérieux à un fils qui se révèle depuis toujours rebelle à toute fonction sociale. Sa mère joue un rôle beaucoup plus direct. Marcel Proust maîtrisant mal l'anglais, elle se livre à une première traduction mot à mot du texte anglais ; à partir de ce déchiffrage, Proust peut alors « écrire en excellent français, du Ruskin », comme le notera un critique à la parution de sa première traduction, *La Bible d'Amiens* (1904).

À l'automne 1900, la famille Proust déménage au 45 rue de Courcelles. C'est à cette époque que Proust fait la connaissance du prince Antoine Bibesco chez sa mère, la princesse Hélène, qui tient un salon, où elle invite surtout des musiciens (dont Fauré qui est si important pour la *Sonate de Vinteuil*) et des peintres. Les deux jeunes gens se retrouvent après le service militaire du prince, en automne 1901. Antoine Bibesco deviendra un confident intime de Proust, jusqu'à la fin de sa vie, tandis que l'écrivain voyage avec son frère Emmanuel Bibesco, qui aime aussi Ruskin et les

cathédrales gothiques. Proust continue encore ses pèlerinages ruskiniens en visitant notamment la Belgique et la Hollande en 1902 avec Bertrand de Fénelon (autre modèle de Saint-Loup) qu'il a connu par l'intermédiaire d'Antoine Bibesco et pour qui il éprouve un attachement qu'il ne peut avouer. Le départ du foyer familial du fils aîné, Robert, qui se marie en 1903, transforme la vie quotidienne de la famille.

Après la mort de ses parents, il emménagera au deuxième étage du 102, boulevard Haussmann. C'est ici qu'il vivra en reclus durant quinze années dans sa chambre tapissée de liège, et c'est ici, en 1907, qu'il posera la première pierre, la première phrase de son oeuvre entière *A la recherche du temps perdu*. Portes fermées, Proust écrit, ne cesse de modifier et de retrancher, d'ajouter en collant sur les pages initiales les « paperolles » que l'imprimeur redoute. Plus de deux cents personnages vivent sous sa plume, couvrant quatre générations.

Profondément bouleversé par la mort de sa mère survenue en septembre 1905, Proust interrompt quelques mois son activité littéraire. Sa santé déjà fragile s'est davantage détériorée en raison de son asthme. Cependant, il s'épuise au travail, dort le jour, sort — rarement — que la nuit tombée et dîne souvent au Ritz, seul ou avec des amis^[5].

En février 1907, il fait paraître dans le Figaro un article intitulé *Sentiments filiaux d'un parricide*, où il esquisse l'analyse de deux éléments fondamentaux dans sa future psychologie : la mémoire et la culpabilité. Cet article sera ensuite intégré en 1921 dans *Pastiches et Mélanges*, recueil de préfaces et d'articles de presse parus principalement dans Le Figaro à partir de 1908, rassemblés en un volume à la demande de Gaston Gallimard. C'est au cours de cette fameuse année 1907 qu'il entamera le premier des sept tomes (*Du côté de chez Swann*) qui seront publiés entre 1913 et 1927. Les trois derniers ne seront édités qu'après sa mort.

Cette oeuvre romanesque de Marcel Proust est une réflexion majeure sur le temps et la mémoire affective comme sur les fonctions de l'art qui doit proposer ses propres mondes, mais c'est aussi une réflexion sur l'amour et la jalousie, avec un sentiment de l'échec et du vide de l'existence qui colore en gris la vision proustienne où l'homosexualité tient une place importante. Son oeuvre principale, *La recherche du temps perdu*, constitue également une vaste comédie humaine de plus de deux cents acteurs. Proust y recrée des lieux révélateurs, qu'il s'agisse des lieux de l'enfance dans la maison de Tante Léonie à Combray ou des salons

parisiens qui opposent les milieux aristocratiques et bourgeois, ces mondes étant traités parfois avec une plume acide par un auteur à la fois fasciné et ironique. Ce théâtre social est animé par des personnages très divers dont Marcel Proust ne cache pas les traits comiques : ces figures sont souvent inspirées par des personnes réelles ce qui fait de *A la recherche du temps perdu* un roman à clés et le tableau d'une époque. La marque de Proust est aussi dans son style dont on remarque les phrases souvent longues, qui suivent la spirale de la création en train de se faire, cherchant à atteindre une totalité de la réalité qui échappe toujours.

Le premier tome, *Du côté de chez Swann*, sera refusé chez Gallimard sur les conseils d'André Gide, malgré les efforts du prince Antoine Bibesco. Gide exprimera ses regrets par la suite. Finalement, le livre sera édité à compte d'auteur chez Grasset en 1913. L'année suivante, le 30 mai, Proust perd son secrétaire et ami, Alfred Agostinelli, dans un accident d'avion. Ce deuil, surmonté par l'écriture, traverse certaines des pages de *La Recherche*. Les éditions Gallimard accepteront cependant le deuxième volume, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, qui sera couronné par le prix Goncourt.



Épreuve annotée de *Du côté de chez Swann*.

En 1919, Proust déménage de son appartement du boulevard Haussmann pour loger au 44, rue Hamelin.

Il ne reste alors plus à Proust que trois années à vivre. Il travaille sans relâche à l'écriture des cinq livres suivants de *À la recherche du temps perdu*, jusqu'en 1922. Le 18 novembre de cette année là, quelques mois après avoir achevé le septième et dernier tome (*Le temps retrouvé*), il meurt épuisé, emporté par une bronchite mal soignée.



Nécrologie Marcel Proust
Le Temps – 29.11.1922



Les funérailles auront lieu en l'église Saint-Pierre-de-Chailiot le 21 novembre suivant, avec les honneurs militaires dus à un chevalier de la légion d'Honneur. Il sera enterré à Paris au cimetière du Père-Lachaise. L'assistance est nombreuse et salue un écrivain d'importance que les générations futures placeront au plus haut, faisant de lui un véritable mythe littéraire.



Tombe de Marcel Proust
au Père Lachaise

ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



Synthèse des oeuvres

· LES PLAISIRS ET LES JOURS : 1896

Contenu:

- Avant-propos, dédié à son ami Willie Heath, mort l'année précédente
- La mort de Baldassare Silvande, vicomte de Sylvanie
- Violante ou la Mondanité
- Fragments de comédie italienne
- Mondanité et mélomanie de Bouvard et Pécuchet
- Mélancolique villégiature de Mme de Breyves
- Portraits de peintres et de musiciens
- La confession d'une jeune fille
- Un dîner en ville
- Les regrets, rêveries couleur du temps
- La fin de la jalousie

· A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU : 1908-1922

Contenu:

- Du côté de chez Swann
- A l'ombre des jeunes filles en fleurs
- Le côté de Guermantes
- Sodome et Gomorrhe
- La prisonnière
- Albertine disparue
- Le temps retrouvé
- JEAN SANTEUIL 1952
- CONTRE SAINTE-BEUVE 1954
- CHARDIN ET REMBRANDT, LE BRUIT DU TEMPS, 2009



TRADUCTIONS

- LA BIBLE D'AMIENS 1904
- SESAME ET LES LYS 1906



PREFACES, ARTICLES DE PRESSE ET ETUDES :

- PASTICHES ET MÉLANGES — 1921

Contenu:

- L'affaire Lemoine
- En mémoire des églises assassinées
- Sentiments filiaux d'un parricide
- Journées de lecture

- LETTRES A LA NOUVELLE REVUE FRANCAISE – N.R.F : — 1920-1921

Contenu:

- A propos du « style » de Flaubert
- Une agonie
- Un baiser
- A propos de Baudelaire

- CHRONIQUES — 1927

Contenu:

- Les salons et la vie de Paris
- Paysages et réflexions
- Notes et souvenirs
- Critiques littéraires

- CORRESPONDANCE :

- Plusieurs volumes posthumes, publiés à partir de 1926.

– Robert de Billy, Marcel Proust. Lettres et conversations, Paris, Éditions des Portiques, 1930 – Une première édition en 6 tomes (classée par correspondants), publiée par Robert Proust et Paul Brach : Correspondance générale (1930-1936).

– Une grande édition de référence en 21 tomes, où les lettres des volumes précédents sont reprises, augmentées, dotées d'une annotation universitaire, et classées chronologiquement, par Philip Kolb : Correspondance (Plon, 1971-1993).

- Une édition anthologique de l'édition de Ph. Kolb, corrigée et

présentée par Françoise Leriche, avec de nouvelles lettres inédites : Marcel Proust, Lettres (Plon, 2004).

ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)



Filmographie

- Céleste, de Percy Adlon, film allemand avec pour personnage principal Céleste Albaret (1981).
- Le Temps retrouvé, de Raoul Ruiz (1998).
- Un amour de Swann, de Volker Schlöndorff (1984).
- La Captive, de Chantal Akerman (2000).
- À la recherche du temps perdu, téléfilm en deux parties de Nina Companéez (diffusé sur France 2 en février 2011).

ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

Anecdotes

Surnoms et pseudonymes

La mère de Proust lui donnait, enfant, des surnoms affectueux, tels « mon petit jaunet » (un jaunet est un louis d'or ou un franc Napoléon en or), « mon petit serin », « mon petit benêt » ou « mon petit nigaud ». Dans ses lettres, son fils était « loup » ou « mon pauvre loup ».



Jeanne Proust,
mère de Marcel

Ses amis et relations lui attribuaient d'autres sobriquets, plus ou moins amicaux, tels que « Poney », « Lecram » (anacyclique de Marcel), l'« Abeille des fleurs héraldiques », le « Flagorneur » ou le « Saturnien », et ils utilisaient le verbe « proustifier » pour qualifier sa manière d'écrire. Dans les salons, il était « Popelin Cadet », et ses dîners mémorables dans le grand hôtel parisien lui ont valu l'appellation de « Proust du Ritz ».

Le romancier Paul Bourget affubla Proust d'un sobriquet faisant référence à son goût pour les porcelaines de Saxe. Il écrit à la demi-mondaine, Laure Hayman, amie des deux écrivains : « (...) votre saxe psychologique, ce petit Marcel (...) tout simplement exquis ». Laure Hayman avait donné à Marcel Proust un exemplaire de la nouvelle de Paul Bourget Gladys Harvey relié dans la soie d'un de ses jupons. Laure était le modèle supposé du personnage créé par Bourget, et avait écrit sur l'exemplaire offert à Proust une mise en garde : « Ne rencontrez jamais une

Gladys Harvey ».

Dans ses écrits, Proust a souvent employé des pseudonymes. Ses publications dans la presse sont signées Bernard d'Algouvres, Dominique, Horatio, Marc-Antoine, Écho, Laurence ou simplement D.

ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


Le Questionnaire de Proust

L'écrivain est également connu pour le *Questionnaire de Proust* (1886), en réalité un simple questionnaire de personnalité auquel il répondit par hasard dans son adolescence, et qui donna à Bernard Pivot l'idée d'élaborer le sien. Quelques réponses sont restées historiques, par exemple, à l'interrogation « Comment aimeriez-vous mourir? », la réplique : « J'aimerais mieux pas. » Quelques années après son apparition chez Bernard Pivot, le questionnaire traversa l'Atlantique pour se retrouver dans l'émission télévisée *Actors'Studio*, où James Lipton interviewe les stars du grand écran.

ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)
**Documentation****Ouvrages généraux**

- Pierre Abraham, Proust, Rieder, 1930
- Maurice Bardèche, Marcel Proust romancier, *Les Sept Couleurs*, 1971
- Samuel Beckett, Proust, essai composé en anglais en 1930, traduit en français par É. Fournier, Éditions de Minuit, 1990
- Annick Bouillaguet, Brian G. Rogers (dir.), *Dictionnaire Marcel Proust*, Honoré Champion, coll. « Dictionnaires et références », 2004
- Georges Cattaui, Marcel Proust, Proust et son Temps, Proust et le Temps, préface de Daniel-Rops, Julliard, 1953
- Philippe Chardin, Proust ou le bonheur du petit personnage qui compare, Honoré Champion, 2006.
- Philippe Chardin, Originalités proustiennes, Kimé, 2010.
- Gilles Deleuze, Proust et les signes, PUF, 1970
- Pietro Citati, La Colombe poignardée, Proust et la Recherche, Gallimard, 1997
- Ghislain de Diesbach, Proust, Perrin, 1991
- Roger Duchêne, L'Impossible Marcel Proust, Robert Laffont, 1994
- Michel Erman, Marcel Proust, Fayard, 1994
- Edmond Jaloux, Avec Marcel Proust, La Palatine, Genève, 1953
- Ramon Fernandez (dir.), Hommage à Marcel Proust, Gallimard, coll. « Les Cahiers Marcel Proust », no 1, 1927
- Ramon Fernandez, À la gloire de Proust, Éditions de La Nouvelle Revue Critique, 1943 ; rééd. Grasset sous le titre Proust, 2009 (ISBN 9782246075226).
- Cyril Grunspan, Marcel Proust. Tout dire, Portaparole, 2005
- Giovanni Macchia, L'Ange de la Nuit (Sur Proust), Gallimard, 1993
- Diane de Margerie, Proust et l'obscur, Albin Michel, 2010

- Claude Mauriac, Proust, coll. « Écrivains de toujours », Seuil, 1953
- François Mauriac, Du côté de chez Proust, La Table ronde, 1947
- Nathalie Mauriac Dyer, Proust inachevé, le dossier Albertine disparue, Honoré Champion, 2005
- André Maurois, À la recherche de Marcel Proust, Hachette, 1949
- André Maurois, Le Monde de Marcel Proust, Hachette, 1960
- George Painter, Marcel Proust, 2 vol., Mercure de France, 1966-1968, traduit de l'anglais et préfacé par Georges Cattaui ; édition revue, en un volume, corrigée et augmentée d'une nouvelle préface de l'auteur, Mercure de France, 1992
- Christian Péchenard, Proust à Cabourg, Quai Voltaire 1992, Proust et son père, Quai Voltaire 1993, Proust et Céleste, La Table Ronde 1996. Ces trois ouvrages sont réunis en un volume Proust et les autres, La Table Ronde 1999
- Gaëtan Picon, Lecture de Marcel Proust, Mercure de France, 1963
- Léon Pierre-Quint, Marcel Proust, sa vie, son oeuvre, Sagittaire, 1946
- Jean-François Revel, Sur Proust, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1987
- Jean-Pierre Richard, Proust et le monde sensible, Seuil, 1974
- Ernest Seillière, Marcel Proust, Éditions de La Nouvelle Revue critique, 1931
- Anne Simon, Proust ou le réel retrouvé, Paris, PUF, 2000
- Jean-Yves Tadié, Marcel Proust, NRF Biographie, Gallimard, 1996
- Edmund White, Marcel Proust, Fides, 2001

ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


Monographies

- Céleste Albaret, Monsieur Proust, Robert Laffont, 1973
- Jacques Bersani (éd.), Les Critiques de notre temps et Proust, Garnier, 1971
- (en) Martine Beugnet et Marion Schmid, Proust at the Movies, Ashgate, Aldershot et Burlington, 2004, 261 p. (ISBN 0-75463541-4)
- Catherine Bidou-Zachariasen, Proust sociologue. De la maison aristocratique au salon bourgeois, Descartes, 1997
- Maurice Blanchot, « L'étonnante patience », chapitre consacré à Marcel Proust dans le Livre à venir, Gallimard, 1959
- Évelyne Bloch-Dano, Madame Proust, biographie de la mère de Marcel Proust, Grasset, 2004
- Alain de Botton, Comment Proust peut changer votre vie, trad. de l'anglais par Maryse Leynaud, Paris, Denoël, 1997
- Brassai, Marcel Proust sous l'emprise de la photographie, Gallimard, 1997
- Alain Buisine, Proust et ses lettres, Presses Universitaires de Lille, coll. « Objet », 1983
- Alain Buisine, Proust. Samedi 27 novembre 1909, Jean-Claude Lattès, coll. « Une journée particulière », 1991
- (en) William C. Carter, Proust in Love, Yale University Press, New Haven et Londres, 2006, 266 p. (ISBN 0-300-10812-5)
- Jean Clausel, Le Marcel de Proust, Portaparole, 2009
- Antoine Compagnon, Proust entre deux siècles, Le Seuil, 1989
- Joseph Czapski, Proust contre la déchéance : Conférence au camp de Giazowietz, Noir sur blanc, 2004 et 2011
- Richard Davenport-Hines, Proust au Majestic, Grasset, 2008
- Serge Doubrovsky, La Place de la madeleine, Écriture et fantasme chez Proust, Mercure de France, 1974

- Robert Dreyfus, Souvenirs sur Marcel Proust (accompagnés de lettres inédites), Paris, Grasset, 1926
- Clovis Duveau, Proust à Orléans, édité par les Musées d'Orléans, 1998.
- Albert Feuillerat, Comment Marcel Proust a composé son roman, Slatkine, 1972 (1^{re} édition 1934)
- Louis Gautier-Vignal, Proust connu et inconnu, Robert Laffont, 1976
- Anne Henry, Marcel Proust. Théories pour une esthétique, Klincksieck, 1983
- Elisabeth Ladenson, Proust lesbien (préface A. Compagnon), Ed. EPEL 2004
- Sylvaine Landes-Ferrali, Proust et le Grand Siècle, Gunter Narr Verlag, Tübingen
- Franck Lhomeau et Alain Coelho, Marcel Proust à la recherche d'un éditeur, Olivier Orban, 1988
- Léon Pierre-Quint, Comment travaillait Proust, Bibliographie, Les Cahiers Libres, 1928
- Georges Poulet, L'Espace proustien, Gallimard, 1963
- Jean Recanati, Profils juifs de Marcel Proust, Paris, Buchet-Chastel, 1979
- Thomas A Ravier, Éloge du matricide : Essai sur Proust, Gallimard, coll. « L'Infini », Paris, 2008, 200 p. (ISBN 978-2-07-078443-1)
- Jacqueline Risset, Une certaine joie. Essai sur Proust, Éditions Hermann, 2009
- Niels Soelberg, Recherche et Narration. Lecture narratologique de Proust, Copenhagen, Museum Tusculanum Press, 2000
- (en) Michael Sprinker, History and Ideology in Proust. *À la recherche de temps perdu and the Third French Republic*, London, Verso, 1998
- Philippe Willemart, *Proust, poète et psychanalyste*. Paris, L'Harmattan, 1999
- Stéphane Zagdanski, Le Sexe de Proust, Gallimard, coll. « L'infini », 1994

FIN DE LA BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST

Marcel Proust : Œuvres complètes

[Retour à la liste des titres](#)



MARCEL PROUST



Paul Souday

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)



Table des matières

[Présentation](#)

[I – Du côté de chez Swann](#)

[II – A l'ombre des jeunes filles en fleurs](#)

[III – Le côté de Guermantes](#)

[IV – Le côté de Guermantes II](#)

[V – Sodome et Gomorrhe](#)

[VI – La mort de Marcel Proust](#)

[VII – La prisonnière](#)

[VIII – Les plaisirs et les jours](#)

[IX – Albertine disparue](#)

[X – Souvenirs sur Marcel Proust](#)

[XI – Marcel Proust et la critique](#)

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

Présentation

Paul Souday



Monument de Paul Souday
Cimetière du Père Lachaise (Paris)

Né au Havre le 20 août 1869 et mort à Neuilly-sur-Seine le 7 juillet 1929, Paul Souday est un critique littéraire et essayiste français. Il collabore à de nombreuses revues, dont la *Grande Revue* et la *Revue de Paris*. Entré au journal *Le Temps* en 1892, il est y chargé de la critique littéraire de 1912 à 1929. Il est l'auteur de cette biographie de Marcel Proust, publiée pour la première fois en 1927, et d'une série de portraits de philosophes et d'écrivains.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)
**I – Du côté de chez Swann**[6]*10 décembre 1913.*

M. Marcel Proust, bien connu des admirateurs de Ruskin pour ses remarquables traductions de la *Bible d'Amiens* et de *Sésame et les Lys*, nous donne le premier volume d'un grand ouvrage original: *A la recherche du temps perdu*, qui en comprendra trois au moins, puisque deux autres sont annoncés et doivent paraître l'an prochain. Le premier comporte déjà cinq cent vingt pages de texte serré. Quel est donc ce vaste et grave sujet qui entraîne de pareils développements ? M. Marcel Proust embrasse-t-il dans son grand ouvrage l'histoire de l'humanité ou du moins celle d'un siècle ? Non point. Il nous conte ses souvenirs d'enfance. Son enfance a donc été remplie par une foule d'événements extraordinaires ? En aucune façon : il ne lui est rien arrivé de particulier. Des promenades de vacances, des jeux aux Champs-Élysées constituent le fond du récit. On dit que peu importe la matière et que tout l'intérêt d'un livre réside dans l'art de l'écrivain. C'est entendu. Cependant on se demande combien M. Marcel Proust entasserait d'in-folios et remplirait de bibliothèques s'il venait à raconter toute sa vie.

D'autre part, ce volume si long ne se lit point aisément. Il est non seulement compact, mais souvent obscur. Cette obscurité, à vrai dire, tient moins à la profondeur de la pensée qu'à l'embarras de l'élocution. M. Marcel Proust use d'une écriture surchargée à plaisir, et certaines de ses périodes, incroyablement encombrées d'incidentes, rappellent la célèbre phrase du chapeau, dans laquelle M. Patin, en son vivant secrétaire perpétuel de l'Académie française, se surpassa pour la joie de plusieurs générations d'écoliers. M. Marcel Proust dira : « Ce doit être délicieux,

soupira mon grand-père dans l'esprit de qui la nature avait malheureusement aussi complètement omis d'inclure la possibilité de s'intéresser passionnément aux coopératives suédoises ou à la composition des rôles de Maubant, qu'elle avait oublié de fournir celui des soeurs de ma grand-mère du petit grain de sel qu'il faut ajouter soi-même, pour y trouver quelque saveur, à un récit sur la vie intime de Molé ou du comte de Paris. » Ou encore : J'allais m'asseoir près de la pompe et de son auge, souvent ornée, comme un font gothique, d'une salamandre, qui sculptait sur la pierre fruste le relief mobile de son corps allégorique et fuselé, sur le banc sans dossier ombragé d'un lilas, dans ce petit coin du jardin qui s'ouvrait par une porte de service sur la rue du Saint-Esprit et de la terre peu soignée de laquelle (?) s'élevait par deux degrés, en saillie de la maison et comme une construction indépendante, l'arrière-cuisine. » J'ai choisi ces exemples parmi les plus courts.

Ajoutez que les incorrections pullulent, que les participes de M. Proust ont, comme disait un personnage de Labiche, un fichu caractère, en d'autres termes qu'ils s'accordent mal ; que ses subjonctifs ne sont pas plus conciliants ni plus disciplinés, et ne savent même pas se défendre contre les audacieux empiétements de l'indicatif. Exemple:... « Certains phénomènes de la nature se produisent assez lentement pour que... la sensation même du changement nous est (*sic*) épargnée. » Ou encore : « ... Quoiqu'elle ne lui eût pas caché sa surprise qu'il habitait (*sic*) ce quartier... »^[7]. Le pauvre subjonctif est une des principales victimes de la crise du français ; nombre d'auteurs, même réputés, n'en connaissent plus le maniement ; des poètes joués dans les théâtres subventionnés et des critiques en exercice confondent *fusse* avec *fus*, *eusse* avec *eus*, *bornât* avec *borna*, et récemment, un de nos distingués confrères citait, pour s'en moquer comme d'un monument de cacographie, cette phrase du président du conseil, M. Doumergue, laquelle est irréprochable : « Je ne crois pas que l'honorable M. Barthou s'attendît à être renversé. » On ne se figure pas, à moins de les lire d'un bout à l'autre et avec attention, combien sont mal écrits la plupart des ouvrages nouveaux. Visiblement, les jeunes ne savent plus du tout le français. La langue se décompose, se mue en un patois informe et glisse à la barbarie. Il serait temps de réagir. On souriait naguère des efforts d'un directeur de revue qui relevait sur épreuves tous les solécismes de ses collaborateurs. Ce n'était point, paraît-il, une sinécure. On commence à regretter ce courageux grammairien. Et l'on souhaiterait

que chaque maison d'édition s'attachât comme correcteur quelque vieil universitaire ferré sur la syntaxe.

Cependant M. Marcel Proust a, sans aucun doute, beaucoup de talent. C'est précisément pourquoi l'on déplorera qu'il gâte de si beaux dons par tant d'erreurs. Il a une imagination luxuriante, une sensibilité très fine, l'amour des paysages et des arts, un sens aiguisé de l'observation réaliste et volontiers caricaturale. Il y a, dans ses copieuses narrations, du Ruskin et du Dickens. Il est souvent embarrassé par un excès de richesse. Cette surabondance de menus faits, cette insistance à en proposer des explications, se rencontrent fréquemment dans les romans anglais, où la sensation de la vie est produite par une sorte de cohabitation assidue avec les personnages. Français et Latins, nous préférons un procédé plus synthétique. Il nous semble que le gros volume de M. Marcel Proust n'est pas composé, et qu'il est aussi démesuré que chaotique, mais qu'il renferme des éléments précieux dont l'auteur aurait pu former un petit livre exquis.

Un enfant prodigieusement sensible a pour sa mère une adoration presque malade. La solitude l'épouvante, et pour qu'il puisse au moins s'endormir, il faut que cette mère vienne l'embrasser dans son lit. Si elle ne peut ou ne veut venir, pour ne pas s'éloigner de ses invités, par exemple, c'est un vrai drame, presque une agonie. « Une fois dans ma chambre, il fallut boucher toutes les issues, fermer les volets, creuser mon propre tombeau, en défaisant mes couvertures, revêtir le suaire de ma chemise de nuit... » Mais cette curieuse nature d'enfant n'est étudiée que dans quelques pages assez pathétiques. Il ne sera presque plus question par la suite de ces terreurs nocturnes ni de cette tendresse filiale impérieuse et éperdue. D'autres souvenirs se pressent en foule, évoqués par la saveur d'une tasse de thé et d'« un de ces gâteaux courts et dodus appelés petites madeleines, qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques ». Ce goût était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche, à Combray, la tante Léonie offrait au petit garçon, voilà bien des années.

La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté... Les formes — et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies ou ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après

la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles, mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter, sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir... Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis, et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend force et solidité est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

Ce n'est pas un cas d'association d'idées, ni même d'images, mais d'impressions purement sensorielles. Et M. Marcel Proust, comme tant d'autres écrivains contemporains, est avant tout un impressionniste. Mais il se distingue de beaucoup d'autres en ce qu'il n'est pas uniquement ni même principalement un visuel : c'est un nerveux, un sensuel et un rêveur. Sa tendance méditative lui joue parfois de mauvais tours. Il s'attarde en songeries infinies sur le caractère et sur la destinée d'êtres fort insignifiants, une vieille tante maniaque, férue de pepsine et d'eau de Vichy, une vieille bonne machiavélique et dévouée, un vieux curé ennemi des vitraux anciens et dépourvu de tout sentiment artistique. Quelques lignes auraient suffi pour croquer ces silhouettes. Certains épisodes troubles n'ont pas l'excuse d'être nécessaires. Que de coupes sombres M. Proust aurait pu avantageusement pratiquer dans ses cinq cents pages ! Mais il y a de bien jolies descriptions qui ne se bornent presque jamais au rendu matériel et que magnifie le plus souvent une inspiration d'esthète ou de poète.

La haie (d'aubépines) formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles

qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier.

Et cela est éminemment ruskinien. On aimera aussi les surprises et les émotions de l'enfant lorsqu'il voit pour la première fois en chair et en os la duchesse de Guermantes, dont la famille descend de Geneviève de Brabant, et qu'il s'était représentée jusque-là « avec les couleurs d'une tapisserie ou d'un vitrail, dans un autre siècle, d'une autre matière que les personnes vivantes... » Et voici l'explication du titre particulier à ce premier volume :

Il y avait autour de Combray (la petite ville où l'enfant et ses parents passent les vacances) deux côtés pour les promenades, et si opposés qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même porte, quand on voulait aller d'un côté ou de l'autre : le côté de Méséglise-la-Vineuse, qu'on appelait aussi le côté de chez Swann parce qu'on passait devant la propriété de M. Swann pour aller par là, et le côté de Guermantes... Le côté de Méséglise, avec ses lilas, ses aubépines, ses bluets, ses coquelicots, ses pommiers, le côté de Guermantes avec sa rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or, ont constitué à tout jamais pour moi la figure des pays où j'aimerais vivre...

Mais après deux cents pages consacrées à ces souvenirs et aux anecdotes sur le grand-père, la grand-mère, les grand'tantes et les servantes, nous nous engageons décidément un peu trop « du côté de chez Swann » ; un énorme épisode, occupant la bonne moitié du volume et rempli non plus d'impressions d'enfance, mais de faits que l'enfant ignorait en majeure partie et qui ont dû être reconstitués plus tard, nous expose minutieusement l'amour de ce M. Swann, fils d'agent de change, riche et très mondain, ami du comte de Paris et du prince de Galles, pour une femme galante dont il ne connaît pas le passé et qu'il croit longtemps vertueuse, avec une naïveté invraisemblable chez un Parisien de cette envergure. Elle le trompe, le torture, et finalement se fera épouser. Ce n'est pas positivement ennuyeux, mais un peu banal, malgré un certain abus de crudités, et malgré l'idée qu'a Swann de comparer cette maîtresse à la Séphora de Botticelli qui est à la chapelle Sixtine. Et que d'épisodes dans cet épisode ! Quelle foule de comparses, mondains de toutes sortes et bohèmes ridicules, dont les sottises sont étalées avec une minutie et une prolixité excessives ! Enfin la dernière partie nous montre le jeune héros de l'histoire follement amoureux de sa petite camarade des Champs-Élysées, Gilberte, fille de M. Swann (que les parents du petit garçon ne voient plus

depuis son absurde mariage). C'est, je pense, l'amorce du tome qui va suivre et qu'on attend avec sympathie, avec l'espoir aussi d'y découvrir un peu plus d'ordre, de brièveté, et un style plus châtié. On goûtera la conclusion mélancolique du présent volume : une flânerie de l'auteur adulte, vingt ans après, au bois de Boulogne, où il ne retrouve rien de ce qui l'avait tant charmé jadis. Il a la nostalgie des attelages et des élégances anciennes ; les automobiles et les robes entravées lui font horreur. « La réalité que j'avais connue n'existait plus... Le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant ; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas ! comme les années. »

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)

II – A l'ombre des jeunes filles en fleurs

M. Marcel Proust a obtenu le prix Goncourt de 1919 pour son roman: « *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* », tome second de la série qui avait commencé par *Du côté de chez Swann*. Dès 1913, à propos de ce premier volume, j'ai fait du talent de M. Marcel Proust un assez vif éloge, bien que tempéré de certaines réserves, pour n'avoir aujourd'hui qu'à me féliciter de ce jugement académique qui vient à l'appui du mien. Je dirais qu'une fois n'est pas coutume, s'il ne s'agissait de l'Académie Goncourt avec laquelle j'ai eu, non pas toujours, mais souvent, le plaisir de me trouver d'accord. Cependant je dois reconnaître que sa plus récente décision n'a pas eu en général une très bonne presse. Dans cette course, le grand favori a été battu sur le poteau : je veux dire que M. Roland Dorgelès a eu 4 voix et n'a été dépassé que d'une tête par M. Marcel Proust. Certes l'auteur des *Croix de Bois* eût été pleinement digne de remporter le prix : son roman est sans doute, avec *le Feu* de M. Henri Barbusse et *La Vie des Martyrs* de M. Georges Duhamel (autres lauréats Goncourt) l'un de nos trois meilleurs livres de guerre. Mais, après avoir couronné des livres de guerre pendant cinq ans, l'Académie des Dix a pensé qu'il était peut-être temps de revenir aux oeuvres de paix. Parmi ces dernières, on n'en voit pas qui méritât d'être préférée à celle de M. Marcel Proust. Ses détracteurs ont objecté qu'il ne réalisait pas les conditions voulues par le fondateur, étant trop âgé, trop riche et patronné par celui des membres de l'Académie qui est en même temps un homme politique. Il est vrai que M. Marcel Proust a 47 ans, (et non pas 50, ainsi qu'on l'a trop généralement affirmé). Comment prétendre qu'il ait cessé d'être un jeune, dans une époque où l'on a si heureusement prolongé la jeunesse, sinon la vie même ? N'a-t-on pas vu au théâtre bien des jeunes premiers qui avaient passé l'âge réel de M. Marcel Proust, voire celui qu'on se hâtait trop de lui attribuer ? D'ailleurs au point de vue littéraire et artistique, l'état civil n'est pas tout. Un jeune, c'est un

débutant, qui peut avoir débuté tardivement, ou n'être parvenu que lentement au succès définitif. A cet égard, Musset à 25 ans avait cessé d'être un jeune, mais Jean-Jacques en était un encore à 40 ans. Debussy de même jusqu'à *Pelléas* et Edouard Lalo à soixante jusqu'au *Roi d'Ys*. Plusieurs gagnants du Prix Goncourt, entre autres M. Henri Barbusse et M. Léon Frapié avaient également dépassé la quarantaine.

M. Marcel Proust n'avait encore donné dans sa période de débuts, prolongée par sa mauvaise santé, que quelques essais et des traductions de Ruskin, par où il s'était recommandé à la sympathie des délicats et des amateurs d'art, mais non pas signalé à l'attention du grand public. A *l'ombre des jeunes filles en fleurs* n'est que son second roman et qui aurait été publié 4 ou 5 ans plus tôt s'il n'y avait eu la guerre. Ce n'est pas un romancier arrivé. Les volontés d'Edmond de Goncourt ne l'excluent pas de ce chef. Quant à sa fortune, je n'en sais pas le compte, mais il n'est pas un nouveau riche, ce qui suffit généralement par le temps qui court pour ressembler beaucoup à un nouveau pauvre. Enfin M. J.-H. Rosny aîné a déclaré, dans un article de *Comedia*, que celui de ses collègues auquel on a fait allusion, n'était même pas intervenu auprès de lui en faveur de M. Marcel Proust. L'eût-il fait que cela ne changerait rien à la question. Edmond de Goncourt détestait l'intrusion de la politique dans la littérature, mais la politique n'a joué aucun rôle dans la carrière de M. Marcel Proust, qui est un pur homme de lettres, et elle n'en joue aucun dans son livre, dont la valeur littéraire n'est pas niable. Quoi encore ? On reproche à ce romancier d'être mondain. C'est son droit et le cas n'est pas prévu dans le testament du vieux Goncourt qui fréquentait lui-même quelques salons, notamment celui de la princesse Mathilde, et qui n'est pas seulement l'auteur de *Germinie Lacerteux* et de *La Fille Elisa* mais aussi de *Chérie* et de *Renée Mauperin*. Il serait aussi absurde de frapper d'ostracisme tel écrivain, parce qu'il va dans le monde, que tel autre (ou le même, car ce n'est pas incompatible), parce qu'il a gardé l'habitude d'aller au café.

Ce qui a aussi fait du tort à M. Marcel Proust, et là il y a quelque peu de sa faute, c'est qu'il est vraiment d'une lecture difficile. Et il l'est de deux façons. D'abord matériellement par la longueur inusitée de ses ouvrages. *Du Côté de chez Swann* déjà n'en finissait pas : et ce n'était qu'une entrée en matière. A *l'ombre des jeunes filles en fleurs* comporte 450 pages d'un texte prodigieusement compact en tout petits caractères (44 lignes à la

page) et presque d'un seul tenant, sans division en chapitres, à peu près sans alinéas. C'est un peu inhumain et décourageant pour les yeux qui veulent être ménagés ou simplement pour qui n'a pas beaucoup de loisirs. Le temps est passé des interminables romans, comme ceux des d'Urfé, des La Calprenède, des Scudéri ou des Richardson. M. Romain Rolland en a relevé la tradition, mais il avait pris la précaution de servir son *Jean Christophe* par petites tranches facilement digestives. A notre époque de gens pressés, absorbés par leurs travaux ou par d'autres plaisirs, la brièveté s'impose par élémentaire prudence si l'on veut être lu. Beaucoup de censeurs de M. Marcel Proust y ont visiblement renoncé et se sont vengés de n'avoir pu le suivre jusqu'au bout. Il est pénible à lire, en outre, non pas seulement à cause de son abondance insolite, mais de son style souvent précieux et embroussaillé. Ce n'est pas seulement l'oeuvre elle-même qui est longue, c'est aussi, trop souvent, chaque phrase prise à part qui s'amplifie, se complique, s'enchevêtre, se replie en volute et en queue de serpent. J'ai déjà été amené à poser M. Marcel Proust en rival de Patin, dont la phrase du chapeau était légendaire dans les facultés et collèges aux temps où l'on étudiait *les Tragiques Grecs* et où M. Gustave Lanson ne nous menaçait pas de la licence ès-lettres sans grec ni latin. M. Marcel Proust sur cet article n'a pas changé ses habitudes. A chaque instant, on perd le fil, et l'on est obligé de reprendre, ce qui n'abrège pas l'opération.

Mais M. Marcel Proust possède sur feu Patin un avantage admirable en soi, qui justifie son prix et le classe parmi les écrivains de race, tandis que l'ancien secrétaire perpétuel n'était qu'un honnête érudit et un excellent professeur. Ce n'est pas seulement la construction un peu démesurée et embarrassée qui arrête le lecteur dans les phrases de M. Marcel Proust, c'est aussi l'originalité presque continuelle de la pensée ou de la sensation, et de l'expression verbale. On l'a comparé à Saint Simon. Car il a aussi de chauds admirateurs. Ce n'est pas tout à fait cela. Il n'a pas la véhémence, l'intensité, la fièvre et le feu au ventre de l'auteur des *Mémoires*. Il fait songer à lui épisodiquement, par son souci extrême et un peu excessif des hiérarchies de caste, des préséances mondaines et autres élégances conventionnelles. Cela n'a pas une grande importance, surtout aujourd'hui, et serait un peu vain et même ennuyeux, jusque dans Saint Simon, s'il n'y avait la manière. M. Marcel Proust ressemble encore un peu à l'illustre duc et pair dans sa façon d'écrire à la diable, sans respect de la correction grammaticale^[8], et surtout il est, lui aussi, essentiellement un sensitif.

Mais, au lieu de se laisser furieusement emporter par un tourbillon, il a des impressions plus douces et il les savoure en gourmet, il raisonne à leur sujet avec des raffinements infinis. Il est moins violemment passionné et plus savamment dilettante. Avec lui on n'est pas secoué par un vent de tempête, mais entraîné dans les délicieux et paisibles méandres du plus subtil esthétisme contemplatif.

Dans le sens où l'entendait Racine à propos de *Bérénice*, M. Marcel Proust a prouvé sa faculté d'invention en faisant quelque chose de rien. Ce livre si substantiel est aussi peu chargé que possible de matière et d'incidents. M. Marcel Proust a l'imagination romanesque, qui est une chose charmante, sans laquelle on se demanderait comment ceux qui en sont dépourvus peuvent vivre, si précisément ils n'en manquaient au point de n'en pas même éprouver le besoin. Mais sa fantaisie s'exerce en variations sur des thèmes réels, et son fertile esprit n'a pas besoin de ces « aventures » qui suppléent chez d'autres romanciers et pour d'autres lecteurs à la pauvreté du fonds.

Du côté de chez Swann était le tableau de ses impressions d'enfance. *L'ombre des jeunes filles en fleurs* conte, comme dit Loti, celles de sa prime jeunesse. Vous n'avez pas oublié Gilberte, la fille de ce Swann, l'ami des princes, si pleinement mondain, à qui son âme en folie a fait épouser inopinément une demi-mondaine, Odette de Crécy. Nous retrouvons Swann, Odette et Gilberte. Après une période de tendre et innocente intimité, Gilberte se refroidit sans autre motif que l'universelle inconstance de ce monde en perpétuel devenir, laquelle est particulièrement à redouter chez des êtres jeunes et indéterminés, devant qui s'ouvrent de larges perspectives et qui ne connaissent pas encore ce désir éperdu de stabilité, angoisse et tourment de l'âge mûr. C'est tout, à ne considérer que l'action, pour la première partie du volume. La deuxième se compose, après la brouille avec Gilberte, d'une saison aux bains de mer où le héros fait la connaissance de plusieurs autres jeunes filles, pour lesquelles il s'éprend d'une sorte d'amour indivis, comme dans les *Vierges aux Rochers*, de Gabriel d'Annunzio, ne finissant par se fixer enfin sur l'une d'elles, Albertine, que pour être assez vite déçu et rabroué. Et le récit se termine normalement, sans intrigue, péripéties ni coup de théâtre, par la rentrée à Paris.

Ajoutez à ce scénario si simple un assez grand nombre de personnages épisodiques, toute une galerie de portraits curieux et divertissants, tracés

de main de maître. Rien de plus plaisant que la personne et les discours de M. de Norpois, diplomate rempli de son importance et dont l'intarissable phraséologie professionnelle est rendue irrésistible par le talent parodique de M. Marcel Proust. Celui-ci a publié d'autre part, des pastiches qui valent les célèbres *A la manière de.....* de Charles Muller et Paul Reboux. Ces pastiches présentent cette particularité de montrer comment un même sujet — une affaire de faux diamants, — aurait pu être traitée par des écrivains aussi différents que Balzac, Flaubert, Sainte-Beuve, Henri de Régnier, les Goncourt, Michelet, Faguet, Renan et Saint Simon, dont les différences ne s'accusent jamais plus fortement que dans cette espèce de concours sur un texte donné. Ce sont encore là, par un détour, des portraits littéraires d'une justesse admirable dans la plus amusante espièglerie.

Pour revenir à *L'Ombre des jeunes filles*, voici le baron de Charlus, entêté de sa noblesse d'ailleurs très ancienne et authentique, qui n'est pas sans inspirer à M. Marcel Proust une extrême considération. Il la motive par sa curiosité des types originaux et il la met à son plan, lorsqu'il s'étonne très sincèrement qu'un homme de génie comme l'illustre écrivain Bergotte, placé par ce don divin au dessus de tout et de tous, ne laisse pas d'être un peu vulgairement ambitieux et arriviste. On pourrait trouver que M. Marcel Proust attache trop de prix aux vanités sociales, s'il n'apportait lui-même ce correctif de n'en être pas dupe, de s'y plaire comme à un spectacle, de très bien voir que l'élégance d'un milieu est souvent en raison inverse de son niveau spirituel, et de préférer hautement un grand artiste à un grand seigneur ou à un millionnaire. Ceux qui l'ont taxé de snobisme ne l'ont pas bien compris.

Voici un autre aristocrate, le marquis de Saint-Loup, mais intellectuel proudhonien, aussi avancé que Charlus peut paraître fossile. Et la princesse de Luxembourg, altesse royale dont l'amabilité pour les personnes de moindre naissance est extrêmement attentive, mais ressemble toujours un peu aux gentillesse que l'on a pour les animaux domestiques. Et la vieille marquise de Villeparisis, qui a jadis entrevu Chateaubriand, Balzac, Hugo, Vigny, Stendhal, ou a été renseignée sur eux de première main, par ses parents, et qui ne croit pas du tout à cette fameuse supériorité de gens moins agréables en somme qu'un Molé, un Pasquier ou un Salvandy. C'est ici une critique des critiques à la Sainte-Beuve. On peut voir dans la préface aux *Propos d'un Peintre* (de David à Degas) de M. Jacques Emile Blanche,

que M. Marcel Proust regarde l'étude biographique et les relations personnelles avec les grands hommes non comme une aide, mais comme un empêchement à sentir leur grandeur véritable. C'est un point de vue discutable d'ailleurs, et sans doute plus exact quand il s'agit d'une caillette comme Mme de Villeparisis que d'un historien comme Sainte-Beuve, dont la méthode reste excellente malgré quelques erreurs de fait.

Ce qui donne surtout à ce livre tant d'attrait, c'est l'inquiétude et l'ardeur sentimentales, favorisées sans doute, encore qu'un peu faussées, mais d'une façon encore bien attachante, par de très modernes théories philosophiques. On goûtera cette constante avidité de sortir de soi, de se mêler à d'autres vies, et d'y pénétrer profondément. L'amour est peut-être avant tout une immense passion d'exister souverainement dans une autre conscience. Le malheur de M. Marcel Proust, ou de son héros, est de compliquer cette tâche déjà difficile par un subjectivisme excessif. Il est par trop convaincu que l'amour, comme le génie, tire tout de soi, par une création absolue pour qui la nature ou l'être aimé n'est qu'un prétexte. Il redit sous toutes les formes le fameux quatrain de Louis Bouilhet : « J'ai fait chanter mon rêve... » Il reste au moins à expliquer pourquoi c'est cet être, et non pas un autre qui a servi d'instrument à cet archet vainqueur. Cette objection seule suffit à rectifier ce qu'il y a là de vraiment trop radical. Ce qui n'est malheureusement que trop vrai, c'est ce principe de relativité qui ne s'applique pas seulement au mouvement matériel mais, si l'on peut dire, à la mécanique morale et qui rend tout bonheur précaire, tout amour imparfait. On a rarement traduit avec plus de force et d'amertume le sens du changement et de l'incessante mobilité qui fait de la vie une suite ininterrompue de morts fragmentaires. Et c'est ici un livre douloureux comme la plupart des grands livres très humains.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)

[Table des matières du titre](#)

III – Le côté de Guermantes

Le côté de Guermantes est le troisième volume de la série. Il y avait pour sortir de la maison de campagne où le héros de ces mémoires romanesques a passé son enfance deux routes dont l'une conduisait à la propriété de M. Swann, l'autre au château de Guermantes. De là, les deux titres. Cette troisième partie que voici n'est qu'un volume de transition moins complet en soi que les deux précédents et servira surtout à préparer les deux derniers tomes, lesquels seront terribles et nous entraîneront, d'après ce qu'on annonce, jusqu'à Sodome et à Gomorrhe. Tous les chemins mènent à Rome, mais n'ont pas heureusement cette fatale orientation du côté de Guermantes. Il sied d'attendre la fin de la publication pour porter un jugement d'ensemble sur ce grand ouvrage de M. Marcel Proust, qui, à défaut d'autres ressemblances, fera du moins songer à Jean-Christophe par son étendue. On voit en tout cas que ses adversaires, lorsqu'il obtint le prix Goncourt, étaient bien injustes de lui reprocher une insuffisante fécondité, et qu'il est en train de se rattraper largement. Car ses cinq volumes en vaudront bien dix de dimensions ordinaires, et la concision n'est assurément pas sa faculté maîtresse.

Il faut avoir des loisirs pour pouvoir lire M. Marcel Proust qui n'est à aucun point de vue d'une lecture facilement abordable. Les gens pressés auraient tort de s'imaginer qu'on peut prendre une idée de ses livres en les parcourant à la hâte, comme on fait aisément pour beaucoup d'autres, et ils feront mieux d'y renoncer tout de suite. Ceux qui auront le temps de s'embarquer dans cette entreprise de longue haleine, ne le regretteront pas. Ce récit touffu, ces phrases enchevêtrées, ces innombrables pages compactes, parfois même inextricables, recèlent des trésors d'observations pénétrantes, d'impressions délicates ou profondes, d'imagination ardente et subtile. M. Marcel Proust est un prodigieux sensitif et un analyste inépuisable. Son style surchargé mais frémissant et parfois éclatant, l'a fait

parfois comparer à Saint Simon. Toute proportion gardée, il y a du vrai bien que M. Marcel Proust soit surtout un esthète nerveux, un peu morbide, presque féminin et n'ait pas les coups de passion ni les orages fulgurants de l'auteur des *Mémoires* ou du moins ne les ait pas encore eus ; cela viendra peut-être au bout du chemin de Guermantes, du côté de Sodome et Gomorrhe.

Un trait par lequel M. Marcel Proust ressemble à Saint Simon ou renchérit même sur lui, c'est la préoccupation absorbante et l'idée fixe des généalogies, des rangs et des préséances. Il en est littéralement obsédé. Bien avant d'avoir aperçu la duchesse de Guermantes, son héros — qui lui ressemble comme un frère, malgré l'arrangement des personnages et des événements romancés — cristallise furieusement sur ce nom et sur ce titre, qui ne lui semblent pouvoir appartenir qu'à un être surnaturel, à une dame de légende ou à une fée du lac. Il est un peu déçu de découvrir que ce n'est qu'un être humain, lorsque ses parents vont habiter à Paris, un appartement sis dans une aile de l'hôtel Guermantes. Mais la cristallisation reprend bientôt sur nouveaux frais, parce qu'on lui dit que tout en résidant sur la rive droite, la duchesse occupe la première situation du Faubourg Saint-Germain.

Aucun ambitieux de Balzac n'a plus ardemment rêvé de cette mystérieuse contrée et de cette terre de Chanaan. Y pénétrer est l'unique objet des vœux de ce novice qui se figure un instant qu'il est amoureux de Mme de Guermantes elle-même, mais ne l'est en réalité que de cet Olympe où planent les grands dieux de la suprême mondanité et de l'inimitable élégance. C'est d'ailleurs pour lui seul qu'il caresse cette chimère, et il jugerait fort choquant que ses pareils, de simples bourgeois même opulents et distingués, eussent le fol orgueil de prétendre à être jamais admis dans ce sublime faubourg. « La vie que je supposais devoir y être menée dérivait d'une source si différente de l'expérience, et me semblait devoir être si particulière, que je n'aurais pu imaginer aux soirées de la duchesse la présence de personnes que j'eusse autrefois fréquentées, de personnes réelles. Car ne pouvant subitement changer de nature, elles auraient tenu là des propos analogues à ceux que je connaissais ; leurs partenaires se seraient peut-être abaissés à leur répondre dans le même langage humain ; et pendant une soirée dans le premier salon du faubourg Saint-Germain, il y aurait eu des instants identiques à des instants que j'avais déjà vécus : ce qui est impossible. »

Notre bon jeune homme assistant à une représentation de gala à l'Opéra, n'a d'yeux que pour une miraculeuse baignoire où trônent la duchesse, sa cousine la princesse de Guermantes-Bavière, une vague altesse royale, et quelques demi-dieux du Jockey Club. Les humbles mortels, extasiés avec lui aux fauteuils d'orchestre, lui font l'effet d'un madrépore de protozoaires. Une fameuse tragédienne, la Berma, joue un acte de *Phèdre*. Il eût mieux aimé connaître le jugement de ces grandes dames, qui ne pensaient peut-être qu'à leurs toilettes, que celui du premier critique du monde. Le moment enivrant est celui où la duchesse, l'ayant reconnu, leva la main gantée de blanc qu'elle tenait appuyée sur le rebord de la loge, l'agita en signe d'amitié et fit pleuvoir sur lui l'averse étincelante et céleste de son sourire. L'excellent garçon n'a pas perdu sa soirée. Mais un peu plus tard, il découvrira qu'il a fait une gaffe et en éprouvera un cuisant regret.

Rencontrant la duchesse en visite, il l'entendra déclarer que M. Bergotte, qui n'est pas du Jockey, a encore plus d'esprit que M. de Bréauté qui en est pourtant, et que l'unique personne qu'elle a envie de connaître est ce Monsieur Bergotte dont le seul mérite consiste à être un écrivain illustre. Notre néophyte qui a cependant la vocation littéraire, et qui admire infiniment ce maître des lettres contemporaines, n'en est pas moins stupéfait!

« Je n'avais pas considéré que Bergotte pût être considéré comme spirituel ; de plus, il apparaissait comme mêlé à l'humanité intelligente, c'est à dire infiniment distant de ce royaume mystérieux que j'avais perçu sous les toiles de pourpre d'une baignoire et où M. de Bréauté, faisant rire la duchesse, tenait avec elle dans la langue des dieux, cette chose inimaginable : une conversation entre gens du faubourg Saint-Germain. Je fus navré de voir l'équilibre se rompre, et Bergotte passer par-dessus M. de Bréauté. Mais surtout je fus désespéré d'avoir évité Bergotte le soir de *Phèdre*, de ne pas être allé à lui... La présence de Bergotte à côté de moi, présence qu'il m'eût été si facile d'obtenir mais que j'aurais cru capable de donner une mauvaise idée de moi à Madame de Guermantes, eût sans doute eu au contraire pour résultat qu'elle m'eût fait signe de venir dans sa baignoire et m'eût demandé d'amener un jour déjeuner le grand écrivain. » C'est bien fait, mon ami, et tant pis pour toi ! Cela t'apprendra à regarder comme compromettante la fréquentation d'un homme supérieur, qui t'honorerait grandement au contraire, et à lui préférer le premier imbécile

à particule.

Il semble d'ailleurs certain que cette curiosité à l'égard des intellectuels célèbres est, chez la duchesse, un snobisme analogue à celui qui fait pâmer quelques naïfs devant l'aristocratie de nom. Vanité des vanités ! Mais ceux qui en bénéficient le plus n'en sont donc pas exempts, et les droits de l'esprit, seule valeur réelle, sont ainsi rétablis par ce détour.

Il conviendrait toutefois que ses représentants fissent respecter leur dignité, ce que ne font pas tous les commensaux de Mme de Guermantes, si l'on en croit M. Marcel Proust. A propos de l'excellent écrivain C... que la duchesse invitait souvent à déjeuner même tête à tête avec elle et son mari, ou l'automne à Guermantes, et qu'elle servait certains soirs à des altesses curieuses de le rencontrer, M. Marcel Proust écrit : « La duchesse aimait à recevoir certains hommes d'élite, à condition toutefois qu'ils fussent garçons, condition que même mariés ils remplissaient toujours pour elle, car comme leurs femmes, plus ou moins vulgaires, eussent fait tache dans un salon où il n'y avait que les plus élégantes beautés de Paris, c'est toujours sans elles qu'ils étaient invités ; et le duc, pour prévenir toute susceptibilité, expliquait à ces veufs malgré eux que la duchesse ne recevait pas de femmes, ne supportait pas la société des femmes, presque comme si c'était par ordonnance du médecin et comme il eût dit qu'elle ne pouvait rester dans une chambre où il y avait des odeurs, manger trop salé, voyager en arrière ou porter un corset. « En vérité, à entendre cette duchesse et son complaisant historiographe, on croirait que tous les hommes de lettres épousent leur blanchisseuse ! Un d'eux, en butte à une de ces invitations unilatérales et discourtoises, qu'aucune disgrâce ne justifiait, répondit tout à trac qu'il n'allait sans sa femme que dans le demi-monde. La leçon était juste. L'égalité est la base des relations sociales, et ceux qui méprisent les autres n'ont qu'à se passer de leur compagnie. S'ils la désirent, qu'ils la recherchent poliment et non en mettant leurs invités plus bas que terre.

C'est assez l'habitude de Mme de Guermantes, et si l'on en juge par certaines particularités que rapporte M. Marcel Proust, cette grande dame, cette très grande dame, est assez mal élevée. Ces gens de talent qu'elle attire si volontiers chez elle, il paraît qu'elle les traite d'une façon « condescendante ». Ils sont bien bons de le supporter ! Il y en a certes qu'après une telle expérience elle n'aurait jamais revus. Comme sa tante, Mme de Villeparisis, lui présentait certain érudit et le héros du roman, la

duchesse, dit ce dernier, « profita de l'indépendance de son torse pour le jeter en avant avec une politesse exagérée et le ramener avec justesse, sans que son visage et son regard eussent paru avoir remarqué qu'il y avait quelqu'un devant eux ; après avoir poussé un léger soupir, elle se contenta de manifester la nullité de l'impression que lui produisaient la vue de l'historien et la mienne en exécutant certains mouvements des ailes du nez avec une précision qui attestait l'inertie absolue de son attention désœuvrée. » Et plus loin : « D'un air souriant, dédaigneux et vague, tout en faisant la moue avec ses lèvres serrées, de la pointe de son ombrelle comme de l'extrême antenne de sa vie mystérieuse, elle (la duchesse) dessinait des ronds sur le tapis, puis avec une affection indifférente, qui commence par ôter tout point de contact avec ce que l'on considère soi-même, son regard fixait tout à tour chacun de nous, puis inspectait les canapés et les fauteuils, mais en s'adoucissant alors de cette sympathie humaine qu'éveille la présence même insignifiante d'une chose que l'on connaît, d'une chose qui est presque une personne ; ces meubles n'étaient pas comme nous, ils étaient vaguement de son monde, ils étaient liés à la vie de sa tante ; puis du meuble de Beauvais ce regard était retourné à la personne qui y était assise et reprenait le même air de perspicacité et cette même désapprobation que le respect de Mme de Guermantes pour sa tante l'eût empêchée d'exprimer, mais enfin qu'elle eût éprouvée si elle eût constaté sur les fauteuils, au lieu de notre présence, celle d'une tache de graisse ou d'une couche de poussière. » Notez que ces hommes, assimilés si gracieusement à des grains de poussière ou à des taches de graisse qui salissent les nobles fauteuils de Mme de Villeparisis, sont irréprochables et fort estimables à tous points de vue, sous cette unique réserve qu'ils ne sont pas « nés ». Il semble difficile de pousser plus loin que cette duchesse, l'insolence et la grossièreté. On incline même à croire que M. Marcel Proust exagère, et qu'il n'y en a plus beaucoup de ce calibre ou qu'elles dissimulent mieux.

On trouvera naturellement bien d'autres choses dans cet ouvrage, notamment l'histoire du marquis Robert de Saint-Loup, maréchal des logis de cavalerie, et d'une petite actrice, sa maîtresse, puis des notes historiques relatives aux répercussions de l'affaire Dreyfus sur les conversations et la vie de société, enfin d'exquis ou d'admirables tableaux où la maîtrise descriptive de M. Marcel Proust rivalise avec les plus grands peintres (je vous recommande particulièrement le Boecklin des pages 36 et

37, beaucoup plus harmonieux que ceux de Bâle, et le Rembrandt de la page 87).

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)

IV – Le côté de Guermantes II**SODOME ET GOMORRHE I**

M. Marcel Proust poursuit infatigablement sa *Recherche du temps perdu* : voici le quatrième volume, un peu moins long peut-être et un peu moins substantiel que les précédents ; il n'a que deux cent quatre-vingts pages, mais de ces pages très hautes, très larges et très compactes, sans alinéas, qui sont particulières aux éditions de la *Nouvelle Revue française*, — chacune en vaut bien deux ou trois d'une édition normale, — et qui semblent avoir été inventées tout exprès pour donner, par le seul aspect de la typographie, avant qu'on en ait lu une ligne, l'image exacte et l'impression physique de la manière de M. Marcel Proust. « Lac de délices », dit M. André Gide dans son dernier *Billet à Angèle* ^[9], et il ajoute (dans un autre paragraphe, de sorte qu'il importe peu si les métaphores ne se suivent pas très bien) : « Quels curieux livres ! On y pénètre comme dans une forêt enchantée ; dès les premières pages, on s'y perd, et l'on est heureux de s'y perdre ; on ne sait bientôt plus par où l'on est entré ni à quelle distance on se trouve de la lisière ; par instants, il semble que l'on marche sans avancer, et par instants que l'on avance sans marcher ; on regarde tout en passant ; on ne sait plus où l'on est, où l'on va.... »

M. André Gide répond à une objection d'Angèle, qui se plaint que la longueur des phrases de M. M. Proust l'exténue : « Attendez seulement mon retour et je vous lis ces interminables phrases à haute voix ; comme aussitôt tout s'organise ! comme les plans s'étagent ! comme s'approfondit le paysage de la pensée ! » J'admire les livres de M. Marcel Proust autant ou presque autant que fait M. André Gide, qui les préférerait à tout, s'il n'y avait M. Paul Valéry, mais je voudrais bien, lorsqu'il sera revenu parmi nous, lui entendre lire à haute voix la phrase suivante : « Est-ce parce que nous ne revivons pas nos années dans leur suite continue jour par jour,

mais dans le souvenir figé dans la fraîcheur ou l'insolation d'une matinée ou d'un soir, recevant l'ombre de tel site isolé, endos, immobile, arrêté et perdu, loin de tout le reste et qu'ainsi les changements gradués non seulement au dehors, mais dans nos rêves et notre caractère évoluant, lesquels nous ont insensiblement conduit dans la vie d'un temps à tel autre très différent, se trouvant supprimés, si nous revivons un autre souvenir prélevé sur une année différente, nous trouvons entre eux grâce à des lacunes, à d'immenses pans d'oubli comme l'abîme d'une différence d'altitude, comme l'incompatibilité de deux qualités incomparables d'atmosphère respirée et de colorations ambiantes. » C'est limpide. Mais ce le serait davantage encore pour tout le monde grâce à la savante diction de M. André Gide, qui réussirait sans doute à déblayer et à clarifier jusqu'à la célèbre « phrase du chapeau » de l'helléniste Patin, en son vivant, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Je me hâte d'ajouter que l'écriture de M. Marcel Proust n'est pas toujours aussi enchevêtrée, et que précisément le présent volume est, en général, plus facile à lire que les trois premiers. Au surplus, ce n'est point par ironie que j'ai déjà déclaré fort intelligible la période que je viens de citer, et qui est un peu chargée sans doute, mais non pas inextricable autrement qu'en apparence. On y distingue aisément, en relisant deux ou trois fois avec beaucoup d'attention, une des théories favorites de M. Marcel Proust, et qui est comme un des leitmotive^[10] de ses récits, à savoir celle de la contingence et de la relativité de nos états de conscience, où entrent comme composantes beaucoup d'éléments divers, également essentiels, mais que la fuite du temps, l'instabilité des choses, les déformations de notre mémoire, la double évolution nullement concordante du moi et du non-moi, nous interdisent de retrouver jamais deux fois dans un ensemble identique. Et voilà que je commence à craindre moi-même de n'être pas sensiblement plus clair que M. Marcel Proust, qui est ici un Bergson ou un Einstein de la psychologie romanesque, et à qui certaines idées un peu subtiles imposent presque inévitablement parfois un langage un peu abstrus.

« Ces mélanges charmants qu'une jeune fille fait avec une plage, avec la chevelure tressée d'une statue d'église, avec une estampe, avec tout ce à cause de quoi on aime en l'une d'elles, chaque fois qu'elle entre, un tableau charmant, ces mélanges ne sont pas très stables. Vivez tout à fait avec la femme et vous ne verrez plus rien de ce qui vous l'a fait aimer... » Et

plus loin : « La vie vous avait complaisamment révélé tout au long le roman de cette petite fille, vous avait prêté pour la voir un instrument d'optique, puis un autre, et ajouté au désir charnel un accompagnement qui le centuple et le diversifie de ces désirs plus spirituels et moins assouvissables qui... », etc... Ailleurs, M. Marcel Proust parle de ces procédés de photographie composite qui peuvent, « autant que le baiser, faire surgir de ce que nous croyons une chose à aspect défini, les cent autres choses qu'elle est tout aussi bien, puisque chacune est relative à une perspective non moins légitime ». M. Marcel Proust loue un peintre imaginaire, qu'il appelait Elstir, d'avoir su « dissoudre cet agrégat de raisonnements que nous appelons une vision » et sans lequel « nous n'identifierions pas les objets ». Nul n'est plus convaincu de la différence profonde entre « l'être que nous avons été autrefois » et celui que nous sommes ou que nous nous figurons être aujourd'hui, chacun de ces deux êtres étant, du reste soumis aux influences d'une foule de conjonctures qu'il est impossible de reproduire ou seulement de se représenter avec exactitude, puisqu'il faudrait pour cela redevenir ce que nous ne sommes et ne serons jamais plus. M. Marcel Proust est éminemment le romancier de la mobilité, du perpétuel changement et de l'universelle illusion. J'espère qu'à la lumière de ces textes vous avez réussi à comprendre à peu près la terrible phrase sans le concours de M. André Gide.

On reconnaîtra qu'il y a un peu de vrai dans l'observation suivante, qui semble bien avoir ici le sens d'une apologie personnelle. Il s'agit de la duchesse de Guermantes, qui affecte de ne parler que la vieille langue délectable du temps de Malherbe et de Mathurin Régnier (dont elle a parfois la verdeur) : « Il est difficile, quand on est troublé par les idées de Kant et la nostalgie de Baudelaire, d'écrire le français d'Henri IV, de sorte que la pureté même du langage de la duchesse était un signe de limitation et qu'en elle et l'intelligence et la sensibilité étaient restées fermées à toutes les nouveautés. » Sans doute. Il ne faudrait pourtant pas exagérer, et si la découverte d'idées, de notions et d'émotions nouvelles exige un enrichissement du vocabulaire, ou même une complication de la syntaxe, ce n'est pas une raison suffisante pour renoncer aux qualités du vieux langage, ni à ses ressources — car on laisse perdre autant de mots anciens qu'on en invente de nouveaux, sans parler de ceux qu'on détourne de leur sens ; et s'il est fatal que les langues évoluent, il est à souhaiter du moins que ce soit toujours dans le sens de leur génie propre, de façon que ces

acquisitions n'en altèrent point la nature essentielle ni les qualités maîtresses, au premier rang desquelles pour le français il conviendra toujours de ranger la clarté et une certaine simplicité élégante qui n'a rien de commun avec la facilité banale et superficielle. Puisque j'ai nommé M. Bergson parmi les maîtres de la pensée de M. Marcel Proust, celui-ci me permettra de lui faire observer que l'auteur de *l'Evolution créatrice*, ayant à traiter de matières encore plus ardues que celles de *Swann* ou de *Guermites*, écrit néanmoins avec plus d'aisance et ne fait jamais de phrases aussi embroussaillées.

Mais nul n'a jamais été plus sincèrement fêré que M. Marcel Proust de ce que Maurice Barrès appelle le « prestige de l'obscur ». « Dans les livres de Bergotte que je relisais souvent, dit-il, ses phrases étaient aussi claires devant mes yeux que mes propres idées, les meubles dans ma chambre et les voitures dans la rue. Toutes choses s'y voyaient aisément, sinon telles qu'on les avait toujours vues, du moins telles qu'on avait l'habitude de les voir maintenant. » C'est pourquoi M. Marcel Proust — ou du moins son héros, qui lui ressemble comme un frère — n'admire plus Bergotte autant qu'autrefois. A un confrère qui le remerciait de lui avoir envoyé un de ses recueils de vers, mais avouait qu'il n'y avait pas compris grand'chose, Moréas répondit : « J'en suis bien aise, car si vous aviez compris, cela prouverait que mes vers ne vaudraient rien. » Ce qui était une insolence voulue dans cette réplique de Moréas est une conviction profonde chez M. Marcel Proust. Il admire d'autant plus qu'il comprend moins, et réciproquement. Il s'en vante, et condamne quiconque n'adopte pas ce critérium, qui est pour lui le premier principe d'une esthétique sérieuse.

Dans le moment où il se dégoûte de Bergotte, qui a le tort rédhibitoire de se laisser comprendre, il s'engoue d'un nouvel écrivain qui écrit, par exemple : « Les tuyaux d'arrosage admiraient le bel entretien des routes qui partaient toutes les cinq minutes de Briand et de Claudel. » N'y comprenant rien, M. Marcel Proust fait comme les tuyaux d'arrosage : il se convulse d'admiration. Le propre d'un artiste créateur n'est-il pas d'apporter une vision entièrement nouvelle, qui commence nécessairement par heurter les habitudes du public ? Le monde n'a pas été créé une fois, mais aussi souvent qu'un artiste original est survenu. Les gens de goût nous disent aujourd'hui que Renoir est un grand peintre du dix-neuvième siècle. Mais on a commencé par pousser des cris d'horreur devant ses tableaux et les trouver hideux. Aujourd'hui enfin, par un lent et pénible travail

d'accommodation, nous voyons comme Renoir : un nouvel univers a été créé ; « il durera jusqu'à la prochaine catastrophe géologique que déchaîneront un nouveau peintre ou un nouvel écrivain originaux ». Bergotte, à sa date, avait opéré un de ces renouvellements du monde, que M. Marcel Proust attendait maintenant de son successeur : « Et j'arrivais, dit-il, à me demander s'il y avait quelque vérité en cette distinction que nous faisons toujours entre l'art qui n'est pas plus avancé qu'au temps d'Homère, et la science aux progrès continus. Peut-être l'art ressemblait-il au contraire en cela à la science : chaque nouvel écrivain original me semblait en progrès sur celui qui l'avait précédé... »

Cependant les Goncourt, assurément originaux, ne sont pas de plus grands romanciers que Cervantès, et M. Paul Claudel, malgré son originalité non moins certaine, n'est pas un plus grand poète que Dante. Il reste vrai qu'il y a dans les poèmes homériques autant de génie que dans les plus beaux des âges suivants. D'ailleurs, l'assimilation qu'institue M. Marcel Proust entre l'art et la science contredit son grand principe. Le travail scientifique a pour caractère distinctif d'accumuler les découvertes par un progrès continu, les vérités bien établies étant définitivement acquises. Dans l'art, qui vaut par la personnalité de l'artiste, le travail recommence chaque fois sur nouveaux frais ; mais on considérait, jusqu'à présent, que la beauté réalisée demeurait acquise aussi, tout en laissant le champ libre aux tentatives ultérieures, et c'est cela justement que conteste M. Marcel Proust, puisque qu'une oeuvre n'est belle, selon lui, qu'aussi longtemps qu'elle est méconnue, et perd tout intérêt dès qu'étant enfin comprise elle doit céder le pas aux générations montantes qui la relèguent à jamais dans l'ombre. Etrange progrès, qui se dévorerait lui-même au fur et à mesure de ses conquêtes, et nous laisserait aussi pauvres que les contemporains de la première oeuvre d'art un peu réussie, à l'origine des temps !

Le modernisme de M. Marcel Proust est plus radical que celui des d'Aubignac, des Perrault et des La Motte. D'ailleurs, par le détour d'une subtile théorie de l'originalité, il rejoint tout bonnement le penchant instinctif de la masse à n'apprécier que les ouvrages nouveaux et à trouver ennuyeux tous ceux qui datent de plus d'un demi-siècle. Ce n'est pas la première fois que l'on constate cet étrange accord de nos esthètes les plus renchérissés avec la barbarie naïve des simples illettrés. Et déjà Edmond de Goncourt considérait avec dédain l'antiquité comme « le pain des professeurs ». Le voilà devenu, lui aussi, un ancien pour les futuristes

comme M. Marcel Proust, et dédaigné à ce titre, selon la loi qu'il avait lui-même promulguée. *Patere legem quam ipse fecisti* ! Mais ces paradoxes, s'ils étaient pris au sérieux, aboutiraient à la ruine de toute culture et à l'abaissement de l'esprit. Bien entendu, M. Marcel Proust méprise aussi la critique, qu'il compare à l'agitation futile et versatile d'une duchesse de Guermantes : cependant outre qu'il lui arrive d'être plus créatrice que la sorte de littérature à laquelle M. Proust réserve ce nom, puisqu'elle crée parfois des idées, et des idées justes, la critique rendrait encore des services bien nécessaires, quand elle se bornerait à défendre la raison et les vrais trésors intellectuels contre des sophismes d'autant plus dangereux qu'ils sont énoncés par un écrivain de grand talent, comme l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*.

La discussion de ces quelques points a rempli la place que j'aurais peut-être dû donner à l'analyse du roman ; mais à vrai dire, il est à peu près impossible d'analyser un volume qui ne forme pas un tout à lui seul, mais prend son rang dans une série, et qui se compose d'une suite de croquis, de conversations et de réflexions d'ailleurs extrêmement attachantes : le tableau d'un dîner chez la duchesse de Guermantes occupe environ cent vingt pages, et il n'y en a peut-être pas une de trop. Je dois ajouter qu'au dernier chapitre le récit s'engage dans une direction où il devient un peu difficile de le suivre. Il y a eu jusque dans les familles royales, d'après Saint-Simon, des personnages analogues au baron de Charlus de M. Proust ; mais l'auteur des *Mémoires* se bornait à des indications plus sommaires.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


V – Sodome et Gomorrhe

M. Marcel Proust poursuit, par des chemins parfois un peu étranges, sa recherche du temps perdu. Des lecteurs acrimonieux diront peut-être que ce n'est pas une raison parce qu'il en a beaucoup perdu pour nous en faire perdre à notre tour.

Assurément il n'écrit pas pour les gens pressés. Voici le cinquième tome de son grand ouvrage qui doit en avoir huit, mais ce cinquième tome est lui-même en trois volumes ; on se demande avec inquiétude en combien de volumes s'allongeront les trois tomes qui restent à paraître et sont déjà « sous presse » M. Marcel Proust battra tous les records, ceux des Romain Rolland, des La Calprenède et des Scudéri. Lorsqu'il écrit : « Les proportions de cet ouvrage ne me permettent pas d'expliquer ici à la suite de quels incidents de jeunesse M. de Vangoubert... » etc, on croit, non sans raison peut-être, à une aimable ironie. Que serait-ce donc, et quelles proportions l'ouvrage atteindrait-il si cet auteur entreprenait de tout dire ? Cependant, sans être incapable de sourire et de se railler discrètement lui-même, une fois par hasard, M. Proust est habituellement très sérieux. La rancune qu'il a exhalée contre Renan, jusqu'à l'accuser d'écrire mal, ne serait-elle pas déterminée par une boutade, dans la réponse au discours de réception de Victor Cherbuliez, sur l'illusion des romanciers, qui consiste à s'imaginer qu'on a le temps de les lire ?

M. Proust flétrit l'affectation de l'homme positif vous disant à propos de divertissements mondains ou autres réputés frivoles : « C'est bon pour vous qui n'avez rien à faire », et dont la supériorité s'affirmerait tout aussi dédaigneuse si votre divertissement était d'écrire ou simplement de lire *Hamlet* ; Il a mis *Hamlet* par modestie ; mais il a sans doute pensé à sa *Recherche du temps perdu*, qui est certainement pour lui aussi du temps gagné, comme pour M. de Tocqueville ou le philosophe Joubert, d'après la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*.

Il est du moins certain qu'après quelque hésitation et quelque méfiance devant cet amas de papier imprimé, si l'on se décide à y entrer bravement, on ne le lâche plus. Avec tous ses défauts, ses redites et son accumulation de détails interminables, M. Marcel Proust est un romancier des plus captivants. Prolixe, mais varié, souvent spirituel et brillant, parfois profond, il donne toujours la sensation de la vie. J'ajoute que son style est cette fois plus alerte et plus clair. Ce n'est pas que ses phrases ne s'empêtrant encore çà et là, comme celle du « chapeau » échappée à l'helléniste Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, et j'en pourrais citer plusieurs exemples. En voici seulement un : « Mais si la vie, en faisant revêtir à Cottard sinon chez les Verdurin, où il était, par la suggestion que les minutes anciennes exercent sur nous quand nous nous retrouvons dans un milieu accoutumé, resté quelque peu le même, du moins dans sa clientèle, dans son service d'hôpital, à l'Académie de médecine, des dehors de froideur, de dédain, de gravité qui s'accroissaient pendant qu'il débitait devant ses élèves complaisants ses calembours, avait creusé une véritable coupure entre le Cottard actuel et l'ancien, les mêmes défauts s'exagéraient, au contraire chez Samiette, au fur et à mesure qu'il cherchait à s'en corriger. » Notez que la phrase est correcte, et qu'il suffit pour la comprendre de découvrir que le *si la vie* du début commande le *avait creusé* de la 10^e ou 11^e ligne, et que le *revêtir à Cottard* de la 1^{re} a pour régime les *dehors* de froideur dont il est séparé par une broussaille d'incidentes. C'est élémentaire dès qu'on a trouvé le fil. D'autres phrases sont franchement boiteuses et défient la syntaxe. Puis, il y a beaucoup de subjonctifs, mais non pas toujours où il en faudrait et quelquefois en revanche où il n'en faudrait pas. M. Proust est brouillé avec les temps, les modes et généralement avec la grammaire. Cette incompatibilité d'humeur l'entraîne à de plaisantes méprises. « J'ai pas pour bien longtemps, disait le lift qui, poussant à l'extrême la règle édictée par Bélise d'éviter la récidive du *pas* avec le *ne*, se contentait toujours d'une seule négative ». Bélise s'est gardée d'édicter une règle si fausse, et à Martine disant: *Ne servent pas de rien*, ce n'est pas le *ne* qu'elle déconseille :

De pas mis avec rien tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

Mais M. Proust, peut-être parce que son ouvrage est malgré tout un peu long, même pour lui, ne trouve probablement pas le loisir de se relire,

même sur épreuves. Et cela explique aussi qu'il ne manque guère de laisser *eut* et *fut* sans accent circonflexe, au subjonctif, où cet accent s'impose, quitte à souffrir qu'on le leur inflige à l'indicatif, alors qu'ils préféreraient s'en passer. Broutilles si l'on veut, mais qui finissent par être désobligeantes. M. Proust mépriserait-il notre langue qu'il définit comme formée d'une prononciation défectueuse de quelques autres ? Il aurait bien tort, d'autant plus qu'il la manie en maître, quand il s'en donne la peine.

Quelques marines et paysages, descriptions de pommiers en fleurs, etc..., sont de petits bijoux. Et en dehors même du pittoresque, dans l'analyse de sentiment ou d'idée, il a une finesse et une couleur dont la frappante union révèle un écrivain de premier ordre. Alors, pourquoi ces fautes et ces négligences qu'il serait facile d'éviter et qui ont l'air d'un manque d'égards envers le lecteur ? Balzac, si cher à M. Proust, remarque que les femmes n'aiment pas les « sans-soins » ; le public n'est pas fâché non plus qu'un auteur fasse un peu de toilette à son intention.

Maintenant, je vous préviens qu'il ne faut pas trop s'effrayer du titre de cette partie de l'immense roman. Ce titre emprunté aux deux villes détruites par la justice de l'Eternel, d'après la *Genèse*, et que Vigny a évoquées dans un célèbre vers pessimiste de la *Colère de Samson*, annonce un sujet assurément des plus scabreux, qui d'ailleurs n'autoriserait pas M. Proust à proclamer comme Jean-Jacques Rousseau : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. » Il y en a de nombreux exemples, dans la littérature tant ancienne que moderne. Il y a le *Banquet* de Platon, la seconde *Eglogue* de Virgile, et les facéties terriblement crues, mais nettement méprisantes des poètes comiques et satiriques grecs et latins, qui jugeaient extrêmement ridicules ces moeurs aristocratiques d'origine dorienne, qu'on explique par le climat, le gymnase, l'infériorité intellectuelle des femmes dans l'antiquité ; il y a le souvenir plus ou moins légendaire de la grande Sapho, calomniée d'après M. Théodore Reinach qui la garantit normale, sinon complètement vertueuse. Et il y a les allusions directes de Saint-Simon aux goûts spéciaux de Monsieur, frère de Louis XIV (Henri III avait déjà prouvé que la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend pas les rois) ; puis certains passages des *Confessions* de Jean-Jacques, *Faublas*, le *Vautrin* de Balzac, et sa *Fille aux yeux d'or*, *Mlle de Maupin*, et Baudelaire, et Verlaine, etc... On ne peut dire que M. Proust ne traite pas ce sujet, ou ces

deux sujets parallèles et son livre n'est certes pas à l'usage des collèges et pensionnats. Mais sans être tout à fait aussi réservé que Balzac, dont je mets en fait que la *Fille aux yeux d'or* ne sera même pas comprise d'un lecteur non averti, et en appelant les choses par leurs noms, M. Proust ne perd pas le respect de sa plume et ne rivalise aucunement avec le « divin marquis » tellement surfait d'ailleurs et que l'obscénité ne sauve pas de la sottise, ni avec aucun fabricant de l'inavouable camelote pornographique qui se débite sous le manteau. M. Proust évite de nous mettre sous les yeux des scènes répugnantes. Il ne décrit pas directement les excès de ces dévoyés, mais étudie leur psychologie en fonction de leur vice. C'est très hardi, et au fond sans grand intérêt, mais plus inutile que véritablement scandaleux. Au surplus en dépit du titre un peu effarant, M. Proust, s'est gardé de consacrer ces 7 ou 800 pages à cette étude stérile et rebutante, qui reste en somme épisodique chez lui comme chez tous ses devanciers. Et c'est bien tout ce qu'elle mérite : c'est même plus qu'on ne souhaiterait. Ces trois volumes sont donc remplis pour la plus grande part, comme les précédents, d'une tout autre matière, de celle qui tient le plus au coeur de M. Marcel Proust, et sur laquelle il ne tarit jamais : à savoir la mondanité, le snobisme, tout le manège d'intrigues et de vanités qui se déroulent dans les salons élégants et parmi ceux qui aspirent à y pénétrer.

Voici donc, pour commencer, une soirée chez le prince et la princesse de Guermantes, cousins du duc et de la duchesse dont il a été abondamment parlé dans les tomes antérieurs. Le récit de cette soirée n'occupe pas moins de 130 pages. Pour le jeune héros de cette histoire, qui en est aussi le narrateur et qu'il ne faut pas confondre avec M. Proust mais qui lui ressemble bien un peu, c'est toute une affaire de trouver quelqu'un qui veuille le présenter au prince, car il ne connaît encore que la princesse, en cette période de débuts et d'apprentissage. Impossible de demander ce petit service au baron de Charlus, frère du duc de Guermantes, et cousin du prince, lequel Charlus est le principal représentant des moeurs regrettables en question. En froid avec lui, le jeune protagoniste est dans ce salon malgré lui, bien que ce despotique baron lui ait signifié qu'on n'était reçu dans le faubourg Saint-Germain qu'avec sa protection. Mais un jeune homme a pu légitimement la juger dangereuse.

Ce baron de Charlus, en dehors même de son erreur principale, sur laquelle on me saura gré de ne pas insister davantage, est un singulier bonhomme. Intelligent, intellectuel même et artiste, connaisseur en poésie

et en musique, prodigieusement infatué de sa noblesse, des alliances de sa famille avec la maison de France et d'autres maisons souveraines, ayant plein la bouche de son cousin le duc de Chartres ou de son autre cousin le dernier roi de Hanovre, spirituel, sarcastique et hautain, d'ailleurs fardé et efféminé, bien que quinquagénaire, il présente encore cette particularité d'être en ses propos grossier comme pain d'orge et ordurier comme un portefaix ivre. Comme la grande et presque l'unique question qui passionne paraît-il, cette société superlativement aristocratique, est de savoir qui l'on verra ou recevra, ou non, il fulmine contre l'impertinent garçon qui lui a demandé s'il allait chez Madame de Sainte-Euverte « c'est à dire, je pense, ajoute-t-il, si j'avais la colique ». Et cela continue pendant toute une tirade en termes d'égoutier. On n'avait pas vu, dans la haute littérature, de personnage aussi féru de scatologie, depuis la mort du pamphlétaire catholique Léon Bloy. M. de Charlus méprise certainement le général Cambronne, qui n'était pas né, mais il lui emprunte son vocabulaire et ne se lasse pas d'exécuter des variations sur ce thème plus énergique que balsamique. Cela n'empêche pas le virulent baron d'avoir parfois des réparties plaisantes. Ainsi, à une bonne dame gaffeuse qui s'excuse de ne l'avoir placé qu'à sa gauche, à dîner chez elle, il répond : « Cela n'a pas d'importance *ici*. » Et comme cette même amphitryonne, qui se targue d'esprit démocratique, lui demande par défi s'il ne connaîtrait pas un noble ruiné à qui elle pût offrir d'être concierge de son hôtel, il lui décoche ceci : « Oui, mais je ne vous le conseillerais pas. Les gens qui viendraient chez vous pourraient ne pas aller plus loin que la loge. »

Un fait plus étonnant, que M. Proust affirme en homme qui en est sûr et qui s'est documenté à bonne source, c'est que la trivialité populacière de M. de Charlus n'est pas une de ses originalités exceptionnelles, mais se rencontre fréquemment dans les sanctuaires les plus fermés du noble faubourg. Comme le héros du récit prie timidement la duchesse de Guermantes de lui faire connaître une certaine baronne Putbus, cette altière duchesse, fleur d'élégance et de bon ton, qui vit dans la familiarité quotidienne de diverses altesses royales, n'hésite pas à répliquer : « Ah ! non, çà, par exemple, je crois que vous vous fichez de moi. Je ne sais même pas par quel hasard je sais le nom de ce chameau. » Tel est, paraît-il, le langage des cours. Une grande préoccupation de M. Marcel Proust est de bien nous faire savoir qu'il regarde les gens du monde comme insignifiants, ignorants et parfaitement stupides. Je crois même qu'il exagère. On se

persuade malaisément qu'un jeune comte de Surgis ne sache pas qui est Balzac ou que le duc de Guermantes ignore si Ibsen et d'Annunzio sont morts ou vivants. Il semble probable que ce monde-là ressemble de ce point de vue aux autres mondes plus bourgeois, que l'intelligence et la culture y sont répandues à doses inégales, mais n'en sont pas radicalement absentes. Une condamnation sans nuances serait sans doute aussi injuste qu'une idolâtrie systématique. Un titre de duc, de prince ou de marquis n'implique pas la valeur intellectuelle mais ne l'exclut pas obligatoirement. Et il y a quelque illogisme, après cette exécution générale et sommaire, à nous entretenir infatigablement, en tant de tomes et de volumes, de ces gens présentés *a priori* comme de simples et indiscernables crétins.

Heureusement, M. Proust excelle à noter de moins contestables travers. Il a des observations très fines sur l'amabilité aristocratique, qui a pour objet de se concilier des sympathies, mais non d'être prises à la lettre. On veut bien vous traiter en égal, à condition que vous ne soyez pas dupes de cette apparence polie, et que vous respectiez les distances. M. Proust abonde aussi en remarques savoureuses sur une princesse Sherbatof, vraiment princesse, mais tarée et mise à l'index, qui déclare s'être fait une règle de ne voir personne alors que c'est pour elle une nécessité bien involontaire.

Madame Verdurin, très riche, mais roturière, et qui s'est organisé un salon artistique, faute de mieux, professe les mêmes principes, pour les mêmes raisons, et le plus drôle est qu'elle croit à la sincérité de la Sherbatof, dont le cas devrait lui être éminemment suspect, comme identique au sien. Etc..., etc... Sur toute cette même psychologie et casuistique mondaine, M. Proust est excellent, non moins qu'inépuisable et il rappelle avec presque autant d'agrément, Saint-Simon et Madame de Sévigné. Il est vrai pourtant que ces discussions avaient plus d'importance et de sens à Versailles sous la monarchie. Aujourd'hui elles paraissent légèrement anachroniques. Mais enfin l'on cite ce mot historique d'un grand seigneur à qui l'on recommandait un jeune homme de petite ou douteuse noblesse, mais des plus brillants ou distingués : « Grâce au ciel, nous sommes encore quelques-uns pour qui le mérite personnel ne compte pas. »

Et il y a beaucoup d'autres choses dans ces trois volumes, une histoire d'amour et de jalousie, des potins d'hôtel palace et des ragots d'office, (un peu trop), mais nous retrouverons tous ces personnages et la suite de ces

récits dans les nombreux tomes qui suivront bientôt.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)

VI – La mort de Marcel Proust*20 novembre 1922.*

Le pauvre Marcel Proust vient de bien prouver, en mourant, qu'il était réellement malade. On avait fini par en douter. Il avait si souvent annoncé sa fin imminente, qu'on s'était habitué à croire qu'il irait, toujours entre la vie et la mort, jusqu'à nonante ou cent ans. Toutefois, dans une dédicace manuscrite de son dernier volume en trois tomes, il écrivait encore : « Il me semble qu'après avoir touché les abîmes, ma santé se relève. » Au moment de tout perdre, il commençait d'espérer...

C'était un être exquis, un peu étrange, qui avec ses grands yeux noirs et sa face pâle, ressemblait à un Pierrot parisien et saturnien. Il avait une sensibilité et une susceptibilité réellement malades. Pour dissiper le moindre malentendu, littéraire ou autre, sans importance ou qui n'existait même que dans son imagination, il rédigeait des lettres de quinze ou vingt pages, toujours si urgentes à son avis qu'il les expédiait dare-dare par commissionnaire. C'était, d'ailleurs, un épistolier charmant, dont il est à espérer qu'on publiera un jour la correspondance. Il était toujours en retard, toujours pressé, toujours intarissable. Sauf peut-être pour un tout petit nombre d'intimes du premier degré, il disparaissait pendant des mois entiers. Puis un beau jour, en rentrant chez soi vers huit heures, on trouvait un chauffeur envoyé par Marcel Proust avec une invitation à dîner le soir même dans un hôtel palace. Il vous expliquait qu'après une agonie de plusieurs semaines, il s'était senti mieux vers la fin de la journée et avait voulu que sa première sortie fût pour causer *sub rosa* avec quelques amis. Il était fastueux dans ses goûts ; il aimait les milieux à la mode, les femmes élégantes, les salons aristocratiques et les grands caravansérails cosmopolites ; et il était célèbre pour l'énormité des pourboires qu'il distribuait au personnel, depuis les majestueux maîtres d'hôtel jusqu'aux

plus menus chasseurs. On ne l'a guère vu dehors avant neuf heures du soir, toujours en habit ou en smoking. Il vivait la nuit, dormait ou se soignait pendant le jour, très solitaire en somme, avec de bizarres manies, notamment l'horreur du bruit et du grand air. Il avait fait tapisser de liège les murs et les plafonds de son appartement pour amortir le brouhaha de la rue et des voisins. Et l'on raconte qu'un de ses camarades qui était allé le voir chez lui, n'ayant pu s'empêcher de remarquer à mi-voix en entrant que ça sentait le renfermé, s'entendit répondre par le domestique : « Il paraît que c'est très bon pour les idées de monsieur. » Il y avait en lui quelques traits du des Esseintes de Huysmans, comme chez beaucoup d'artistes de cette génération impressionniste et symboliste à laquelle il se rattachait avec évidence.

C'était un écrivain du plus beau talent, dont la carrière avait été singulière comme sa vie privée. Il était resté presque oisif ou, du moins, il n'avait presque rien publié jusque vers l'âge de quarante-cinq ans : un volume illustré par Madeleine Lemaire, les *Plaisirs et les jours*, des traductions de deux volumes de Ruskin, et c'est tout, sauf erreur. Puis soudain, peu avant la guerre, il commença de donner son grand ouvrage : *A la recherche du temps perdu*, qui comprend actuellement cinq gros volumes dont un en trois tomes : *Du côté de chez Swann*, *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, le *Côté de Guermantes* I et II, *Sodome et Gomorrhe* I et II ; et il annonçait, comme étant sous presse, *Sodome et Gomorrhe* III et IV, et le *Temps retrouvé*. On peut supposer qu'il l'avait longuement élaboré pendant sa période d'inaction apparente, mais cette gestation a dû se passer en rêveries et en accumulation de matériaux plus qu'en travail effectif, car sous la richesse du fonds, la rédaction semble finalement un peu improvisée. Mais Marcel Proust était un esprit si subtil et si réfléchi qu'il est bien capable d'avoir recherché volontairement cet aspect d'improvisation, comme une élégance suprême, d'ailleurs propre à donner une impression directe de vérité vécue. On n'a pas le loisir, sous le coup du chagrin causé par cette mort imprévue, quoique si souvent prédite, d'analyser ni de juger ce vaste roman à demi autobiographique, dont on a d'ailleurs examiné chaque partie au fur et à mesure de la publication. C'est un extraordinaire répertoire d'observations, de sensations et d'images, d'une acuité et d'une pénétration merveilleuses, avec un style extrêmement abondant et inégal, parfois incorrect et lâché, mais souvent aussi d'une originalité pittoresque, d'une puissance évocatrice, d'un

dynamisme nerveux qui font penser à un Saint-Simon esthète et un peu féminin. Malgré quelques défauts incommodes aux lecteurs d'éducation classique, l'oeuvre de Marcel Proust restera sans doute comme l'une des plus séduisantes et des plus caractéristiques de ce temps. Souhaitons que la mention « sous presse » fût scrupuleusement exacte et que le destin n'ait pas brutalement interrompu les passionnantes aventures des *Guermantes* et des *Swann*.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


VII – La prisonnière

Voici deux volumes nouveaux de Marcel Proust. Ne pas confondre les volumes avec les tomes ; nous en sommes au sixième tome et au volume onzième ; son grand ouvrage, entièrement achevé, sinon revu et corrigé par lui jusqu'au bout, en comportera quelques autres encore. Dans son voyage à la recherche du temps perdu, Marcel Proust avait pris par le plus long. Dire que le cher garçon aura longtemps passé pour un paresseux ! Mort à cinquante ans, il laisse une oeuvre considérable à tous égards ; et il faudra bien publier un jour sa vaste correspondance.

Une fois de plus, je me suis plongé avec délices dans la forêt proustienne. Ces deux volumes ressemblent aux autres, en ce sens qu'on y retrouve les mêmes qualités merveilleuses et les mêmes défauts, qui sont peu de chose par comparaison ; encore n'a-t-on plus le droit de les lui reprocher, puisqu'il n'était plus là pour écheniller ses épreuves, épurer sa syntaxe, élaguer ses longues phrases souvent compactes et broussailleuses. Mais on retrouve aussi sa vision à la fois aiguë et enchantée, cet extraordinaire cumul de deux facultés maîtresses qui pare la plus méticuleuse analyse des couleurs les plus chatoyantes ; son intarissable roman, c'est, au vrai, une féerie psychologique.

S'il n'a pas changé sa manière, il n'a pas davantage modifié son sujet, et ce sont toujours les mêmes personnages, mais renouvelés par une variété inépuisable d'observations et un flot de vie toujours jaillissante. « A mesure qu'on a plus d'esprit disait Pascal, on trouve plus de caractères originaux. » Et l'on découvre dans ceux qu'on connaissait déjà plus d'originalité, ajouterons-nous pour Marcel Proust, qui eût bien été capable de nous entretenir des Swann et des Guermantes pendant vingt ou trente volumes de plus sans se répéter. Et si cela lui était arrivé par hasard, il y aurait mis tant de charme qu'on ne s'en fût point lassé.

Les six cents pages des deux présents volumes se composent de trois

chapitres : Vie en commun avec Albertine ; les Verdurin se brouillent avec M. de Charlus ; Disparition d'Albertine. Vous vous rappelez cette jeune fille en rieurs rencontrée à Balbec (lisez Cabourg) par Marcel (le héros et l'auteur, qui ne font qu'un, ou peu s'en faut, ont le même prénom). Les fleurs du mal figurent parmi celles qui pavoisent le printemps d'Albertine. Une jalousie d'une sorte exceptionnelle, mais non moins torturante que la normale, paraît-il, fait naître l'amour chez Marcel et en reste la base. Il a installé Albertine chez lui, à Paris, sous prétexte de vagues fiançailles, sans avoir précisément résolu de l'épouser, mais surtout pour la surveiller et la garder prisonnière. L'aime-t-il vraiment ? Il l'aime, lorsque ses inquiétudes sont ranimées par les mensonges et les démarches suspectes d'Albertine : dès qu'elle a réussi provisoirement à le rassurer, il se trouve lui-même captif et ne songe qu'à secouer le joug. C'est un cas fréquent et connu, mais qui n'avait jamais été étudié avec ce luxe de péripéties et de pénétrante lucidité. Maintenant, est-il vrai qu'on n'aime que les êtres en fuite, ceux qu'on ne possède pas sûrement, que l'on craint toujours de perdre et qu'on ne parvient pas à bien connaître ? Je crois que le romantisme baudelairien et doloriste de Marcel Proust généralise un peu trop. Une conception plus haute, plus sereine et plus intellectuelle de l'amour est celle de Léonard de Vinci. Mais Proust n'est pas intellectualiste. Il lui faut du mystère, partout et à tout prix.

Le chapitre de Charlus et des Verdurin est un des plus plaisants épisodes de sa comédie mondaine. Chez ces riches bourgeois, le très noble et puissant seigneur, baron de Charlus, daigne organiser une fête ultra-aristocratique en l'honneur de son favori, le jeune violoniste Morel. Mme Verdurin se réjouit, car elle est snob : mais elle n'avait pas prévu qu'elle serait affreusement snobée. Les grandes dames du Faubourg Saint-Germain viennent bien chez elle, parce que Charlus les en a priées, mais elles affectent de ne parler qu'à Charlus et d'ignorer la maîtresse de la maison. D'où fureur de celle-ci, qui se venge du baron en le brouillant avec son violoniste bien-aimé. C'est raconté en près de deux cents pages, mais c'est impayable.

La musique du compositeur Vinteuil, que joue ce Morel, fournit Proust d'une occasion d'exprimer quelques vues sur l'art, discutables, mais captivantes. Proust sentait profondément la musique, en poète, et de l'école de Mallarmé ou de Rimbaud. Il cultive l'audition colorée. Il a des morceaux dignes d'une anthologie sur la sonate liliale de Vinteuil et son

septuor écarlate, qui finit dans un brouillard violet. Mais ses théories lui viennent de Schopenhauer et de Bergson. Il va aux excès. La supériorité de l'art en général et particulièrement de la musique sur la vie réside, pour lui, dans « cet ineffable qui différencie qualitativement ce que chacun a senti et qu'il est obligé de laisser au seuil des phrases où il ne peut communiquer avec autrui qu'en se limitant à des points communs à tous et sans intérêt »... Ce qui est commun à tous est sans intérêt ? Il n'y a d'intéressant que l'individualité, laquelle ne se manifeste que dans l'art ? J'avoue que cela me semble très faux, ainsi que l'attribution aux grands artistes de sens ou d'intuitions différant absolument des nôtres et leur révélant un autre univers... Je crois que leurs facultés ne diffèrent des nôtres qu'en puissance, et non en nature ; et, plus fortement, plus magnifiquement que nous ne saurions le faire, ils n'expriment pourtant que ce qui nous est commun à tous ; sans quoi nous ne les comprendrions pas. Et ils découvrent des terres inconnues, mais qui nous deviennent tout de suite accessibles, et n'échappent pas à la loi d'unité qui compose les astres des mêmes éléments chimiques que notre planète. A plus forte raison n'est-il pas exact que les gens ordinaires aient chacun leur sensibilité unique et incommunicable. Des hommes de même âge et de même culture éprouvent les mêmes impressions devant les mêmes spectacles ; ou s'il y a des différences, elles sont peu importantes et à peine perceptibles. Toujours la manie du mystère quand même ! On peut dire que Proust a mené aux dernières limites la philosophie de l'individuel et du qualitatif. Mais celle de l'universel et du rationnel garde l'avantage, depuis Platon.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


VIII – Les plaisirs et les jours

On a réimprimé en édition courante le premier ouvrage de Marcel Proust, les *Plaisirs et les jours*, qui avait paru en 1896^[11], dans une édition qu'on peut vraiment appeler de luxe, puisqu'elle comportait une préface d'Anatole France, des illustrations de Madeleine Lemaire, et quatre pièces pour piano de M. Reynaldo Hahn (avec fac-similé des manuscrits du compositeur). On n'a gardé de ces fastueux accessoires que la préface d'Anatole France, qui dit de Proust : « Il y a en lui du Bernardin de Saint-Pierre dépravé et du Pétrone ingénu. » Dans sa dédicace à un ami mort en 1893, Marcel Proust déclare : « Si quelques-unes de ces pages ont été écrites à vingt-trois ans, bien d'autres datent de ma vingtième année. » Je possède même un autographe de lui, où il m'affirme qu'il n'avait que seize ans à la date de la composition du volume, et se flatte d'avoir eu déjà en ce temps « de petits dons de style ». C'est vrai. Je remarque même que ce style de son âge tendre, évidemment moins riche que celui de sa maturité, était moins encombré et plus pur. Par la suite, l'abondance de la matière à exprimer a fait éclater chez lui les formes normales de l'expression.

Dès sa première jeunesse, lui qui devait mourir à cinquante ans après une existence de valétudinaire, il était hanté par la maladie et la mort, mais s'attachait à leur trouver des charmes. « Dans la mort et même en ses approches résident des forces cachées, des aides secrètes, une grâce qui n'est pas dans la vie. Comme les amants quand ils commencent à aimer, comme les poètes dans le temps où ils chantent, les malades se sentent plus près de leur âme. » Le pauvre Marcel était un peu doloriste, mais sans pensée d'expiation. Artiste avant tout, et jusqu'aux moelles, il tâchait seulement à dégager de tous les éléments donnés, des pires comme des meilleurs, un sens de poésie et d'art.

Le dolorisme n'est donc chez Proust que partiellement baudelairien, puisque chez Baudelaire, poète et artiste aussi, mais chrétien et mystique,

il était intégral. C'est pour les mêmes raisons que Proust ne croit qu'à l'amour malheureux. « Violante ne connaissait pas encore l'amour. Peu de temps après, elle en souffrit, qui est la seule manière dont on apprenne à le connaître... Dans la profondeur de son chagrin, Françoise de Breyves vit la réalité de son amour... L'amour malheureux nous rendant impossible l'expérience du bonheur nous empêche encore d'en découvrir le néant... » Les poètes et les romanciers ont découvert d'instinct, depuis longtemps, que les amours heureuses n'ont pas d'histoire. Proust est si essentiellement homme de lettres que pour lui ce qui ne fournit pas de bons thèmes littéraires n'existe certainement pas.

Ce volume se compose de nouvelles, de petits poèmes en prose et même de petits poèmes rimés, imités des *Phares* de Baudelaire, sur quelques grands peintres et musiciens : Albert Cuyp, Paul Porter, Watteau, Van Dyck, Chopin, Gluck, Schumann et Mozart. Ce sont les morceaux sur les quatre peintres qui ont inspiré à M. Reynaldo Hahn ses pièces pour piano. Proust était-il aussi poète en vers ? Moins qu'en prose, mais enfin il aurait pu s'entraîner dans cette direction.

Chopin, mer de soupirs, de larmes, de sanglots,
Qu'un vol de papillons sans se poser traverse...

Sans doute, cela ne vaut pas le fameux « Delacroix, lac de sang... », mais ce n'est pas trop mal trouvé, non plus que ce vers du *Watteau* :

Le vague devient tendre, et le tout près, lointain.

Le conte de *Baldassare Silvande, vicomte de Sylvanie*, atteint de paralysie générale, et qui se sait condamné trois ans d'avance, mais ne renonce pas d'abord à ses plaisirs, montre l'humanité « marchant à la mort à reculons, en regardant la vie ». Un jeune neveu de treize ou quatorze ans, enfant de nature très affectueuse, s'est désespéré lorsqu'il a su que ce bon parent mourrait dans trois ans. Puis « il s'était habitué à la maladie mortelle de son oncle comme à tout ce qui dure autour de nous, et... il avait agi avec lui comme avec un mort, il avait commencé à l'oublier ». La « conspiration de douceur » dont on entoure le moribond n'empêche pas Proust d'apercevoir les côtés atroces des sentiments humains et de la destinée.

Il était parfois un peu shakespearien. Il a pris pour une de ses épigraphes la célèbre tirade de *Macbeth*, qui trop souvent semble

entièrement vraie : « *Out, out, brief candle!* Eteins-toi, court flambeau ! La vie n'est qu'une ombre errante, un pauvre comédien qui se pavane et se lamente pendant son heure sur le théâtre et qu'après on n'entend plus ; c'est un conte, dit par un idiot, plein de fracas et de furie, et qui ne signifie rien. » Il y avait aussi chez Proust du freudisme, avant Freud : « Ces anges exterminateurs qu'on appelle Volonté, Pensée, n'étaient plus là pour faire rentrer dans l'ombre les mauvais esprits de ses sens et les basses émanations de sa mémoire. » Mais la théorie du refoulement est une découverte vieille comme les rues.

Violante, fille du vicomte de Styrie, aurait adoré Laurence s'il ne s'était montré vil ; mais ce n'est pas la grandeur morale qui rend aimable. Elle épouse le duc de Bohême, sans amour. Elle sait qu'on ne trouve le bonheur qu'à faire ce qu'on aime avec les tendances profondes de son âme, mais qu'on en trouve rarement l'emploi. Elle se voue aux succès mondains, par désœuvrement, et s'y acharne par habitude. « Les personnes du monde sont si médiocres, que Violante n'eut qu'à daigner se mêler à elles pour les éclipser toutes. » Cette médiocrité des gens du monde hante déjà Proust, qui n'en consacrera pas moins une bonne partie de son oeuvre à les étudier dans le plus grand détail. Je crois d'ailleurs que la médiocrité humaine est générale, et que le monde se borne à ne pas faire exception autant que les naïfs se l'imaginent.

Sur le snobisme, déjà Proust ne tarit pas. Je vous recommande son portrait d'Eliante, qui « jeune, belle, riche, aimée d'amis et d'amoureux, implore sans relâche et souffre sans impatience les rebuffades d'hommes parfois laids, vieux et stupides, qu'elle connaît à peine, travaille pour leur plaire comme au bain, se rend à force de soins leur amie, s'ils sont pauvres leur soutien, sensuels leur maîtresse... Quel crime a donc commis Eliante et qui sont ces magistrats redoutables qu'il lui faut à tout prix acheter?... Pourtant Eliante n'a commis aucun crime. Les juges qu'elle s'obstine à corrompre ne songeaient guère à elle... Mais une terrible malédiction est sur elle : elle est snob ». Sauf ce mot, inconnu au dix-septième siècle, on dirait du La Bruyère. Proust remarque que le snobisme est le travers qu'on avoue le moins, parce que ce serait l'aveu d'une dépendance et d'une infériorité. En était-il atteint lui-même ? On l'a dit, et quelques apparences sont contre lui. Je pense qu'il se rendait compte de sa valeur, mais qu'il était curieux d'un champ d'observation assez fécond, et séduit par le spectacle que la vie élégante offre à un oeil affiné : il se

plaisait dans le monde comme Degas au foyer de la danse.

Il est très préoccupé de ce fait que les femmes réalisent la beauté sans la comprendre ; que telle qui méritait d'être peinte par Whistler ne se trouvera ressemblante que si elle l'est par Bouguereau. Il considère aussi que « loin d'être les oracles des modes de l'esprit, elles en sont plutôt les perroquets attardés ». Du reste, il leur est difficile de contenter l'autre sexe. La maîtresse de Fabrice était intelligente et belle : il ne pouvait s'en consoler, et s'écriait en gémissant : « Sa beauté m'est gâtée par son intelligence ; m'éprendrais-je encore de la Joconde chaque fois que je la regarde, si je devais dans le même temps entendre la dissertation d'un critique, même exquis? » Il la quitta pour une autre qui était belle et sans esprit. Par son manque de tact, elle gâtait tout son charme ; puis elle prétendit aussi au rang d'intellectuelle et devint ridiculement pédante. Il en connut enfin une troisième, chez qui l'intelligence naturelle ne se trahissait que par une grâce plus subtile ; mais elle ne prit point la peine de faire pour lui ce qu'avaient fait les deux autres : elle négligea de l'aimer.

L'amour, si décevant, est d'abord inexplicable. M. de Laléande n'est ni beau ni intelligent : c'est donc bien pour lui que Mme de Breyves l'aime, non pour des mérites ou des attraits qu'on pourrait trouver à un aussi haut degré chez d'autres. Si elle l'aimait pour sa beauté ou pour son esprit, elle pourrait se consoler avec un jeune homme plus spirituel ou plus beau. Son mal est sans remède, parce qu'il est sans raison (*Mélancolique villégiature*). Mais l'approche de la mort spiritualise tout l'être et l'affranchit de l'amour charnel. (*La fin de la jalousie.*)

Il y a quelques intermèdes littéraires. Bouvard et Pécuchet, désirant aller dans le monde, étudient la littérature et la musique contemporaines, pour avoir des sujets de conversation. Mais ils trouvent Leconte de Lisle trop impassible, Verlaine trop sensitif. Henri de Régnier leur paraît un fumiste ou un fou (nous sommes en période symboliste). Mallarmé n'a pas de talent, ce n'est qu'un brillant causeur. Ils parodient Maeterlinck, dont « la syntaxe est misérable. » Puis, faisant quelques progrès, comme dans Flaubert, ils jugent que Lemaître, malgré tout son esprit, reste un peu bourgeois ; que Bourget « est profond, mais possède une forme affligeante ». Tout n'est pas faux là-dedans. En musique, Pécuchet demeure fidèle au vieil opéra-comique, genre éminemment national, mais Bouvard est wagnérien. Il l'est même avec intransigeance, et ne supporte pas *Tannhauser* ni *Lohengrin*. Beethoven lui paraît considérable, quoique

moindre qu'Erik Satie (on parlait déjà d'Erik Satie en 1896) ; il estime que Saint-Saëns manque de fond et Massenet de forme... Pour Saint-Saëns, grand classique un peu froid, il n'avait pas tout à fait tort ; mais le malheur de Massenet, qui n'écrit pas mal, est surtout d'avoir eu une cervelle de midinette... Dans *Un dîner en ville*, deux invités sont placés l'un près de l'autre, par maladroite bonne intention, parce qu'ils s'occupaient tous deux de littérature. « Mais à cette première raison de se haïr, ils en ajoutaient une plus particulière. » Le plus âgé de ces deux hommes de lettres, hypnotisé par MM. Paul Desjardins et de Vogüé, méprisait le plus jeune, disciple de Maurice Barrès, qui le regardait avec ironie. Voilà qui est documentaire ; il y eut un temps, en effet, où Barrès passait pour subversif. La querelle que les intégristes lui cherchèrent à propos du *Jardin sur l'Oronte*, a dû, comme on dit, le rajeunir... Où je ne puis suivre Proust, c'est dans son « éloge de la mauvaise musique », d'après lui vénérable à cause des rêves qu'elle a suscités et des larmes qu'elle a fait répandre. En effet, d'insipides romances ont touché plus de coeurs que les merveilles moins accessibles de l'art véritable. Tant pis ! Je veux bien sympathiser avec ces coeurs émus, mais de loin et dans le silence ; s'il me faut subir la musique qui les enchante je les prends en grippe, je dois l'avouer, quitte à passer pour plus farouchement esthète que le pauvre Proust, à qui l'on ne soupçonnait peut-être pas cet arrière-fond sentimental. Mais il était sans doute moins musicien que lettré ; je ne suppose pas que le mélodrame et le roman-feuilleton où Margot a pleuré l'eussent si indulgemment attendri.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)
**IX – Albertine disparue**

Vous vous rappelez Albertine, une des jeunes filles en fleurs de Balbec, que Marcel avait installée chez lui et qu'il tenait en chartre privée (*la Prisonnière*). Albertine est partie ! Elle a rejoint sa tante Bontemps, en Touraine, et ne veut plus rien savoir. C'est la séparation. Le premier des deux volumes posthumes qu'on nous donne aujourd'hui analyse longuement le chagrin de celui qu'elle a quitté.

Il commence, suivant la manie actuelle, par s'en prendre à l'intelligence, qui n'en peut mais. Accordons-lui tout au plus que la sienne fut en défaut. Il avait cru qu'il n'aimait plus Albertine. Il s'aperçoit qu'il souffre cruellement. Cela prouve qu'il s'était trompé, mais avec une intelligence plus pénétrante et plus experte, il n'eût pas commis cette erreur. Son cas n'a rien de bien particulier. Ne pas tenir à ce qu'on possède, et le regretter dès qu'on l'a perdu c'est classique. Il pensait avoir « des raisons logiques d'être rassuré », il veut dire de juger impossible cette rupture, qu'il craignait donc, ce qui aurait dû suffire à lui démontrer rationnellement qu'il aimait la jeune fille. Sa logique était courte et il raisonnait mal. On n'en conclura pas avec lui qu'il n'y ait aucun moyen de bien raisonner. Proust est anti-intellectualiste et partisan de l'intuition. Mais puisqu'il n'a prévu ni ce qui allait lui arriver, ni l'émotion qu'il ressentirait de cet événement, on constate qu'il n'a pas été mieux servi par ses intuitions que par les opérations de son intellect. Sa préférence pour les premières apparaît donc comme toute gratuite et uniquement déterminée par la mode. C'est un cliché qui avait cours lorsqu'il composait son vaste roman et qui garde encore du crédit. Voilà tout. Proust avait des parties de grand écrivain, mais, purement impressionniste, il était incapable de penser par lui-même, et son idéologie ne vaut rien.

Il a eu quelque lueur des théories de Taine et de Ribot sur les dédoublements et le phénoménisme de la personnalité. Il les pousse à des

excès comiques. Parce que sa douleur se renouvelle selon les circonstances qui lui rappellent de doux souvenirs et avivent ses regrets, il considère qu'« à chaque instant il y avait quelqu'un des innombrables et humbles moi qui nous composent qui était ignorant encore du départ d'Albertine et à qui il fallait le notifier... Par exemple (je n'avais pas songé que c'était le jour du coiffeur) le moi que j'étais quand je me faisais couper les cheveux. J'avais oublié ce moi-là, son arrivée fit éclater mes sanglots... » Et il y a le moi qui s'assied pour la première fois dans certain fauteuil en l'absence d'Albertine, le moi qui aperçoit le piano dont les mules d'Albertine ne presseront plus les pédales ; il y aura des moi différents pour chaque saison et chaque heure du jour, qui contempleront sous divers éclairages et en postures diverses les moi non moins innombrables de la fugitive... Autant vaudrait dire qu'à déjeuner ce n'est pas le même moi qui avale l'oeuf à la coque et le bifteck aux pommes, y ajoute du sel ou du poivre, coupe du pain et boit un verre d'eau rougie ; ou qu'il faut un nouveau moi à chaque pas pour traverser la rue, à chaque mot d'une conversation et à chaque geste (si l'on fait des gestes), etc. Au fond, ces évocations successives d'un cher passé, c'est tout bonnement le thème bien connu du *Lac*, du *Souvenir* et de la *Tristesse d'Olympio*, développé en forme cinématographique. La virtuosité de Proust s'y joue brillamment. Mais il était inutile d'y mêler une thèse de psychologie et surtout de l'exagérer jusqu'à l'absurde.

Proust est subjectiviste. D'après lui, l'objet aimé compte peu dans l'amour. « Je ne voyais même pas devant ma pensée l'image de cette Albertine, cause pourtant d'un tel bouleversement de mon être, je n'apercevais pas son corps... Peut-être y a-t-il un symbole et une vérité dans la place infime tenue dans notre anxiété par celle à qui nous la rapportons. C'est qu'en effet sa personne même y est pour peu de chose ; pour presque tout le processus d'émotions, d'angoisses que tels hasards nous ont fait jadis éprouver à propos d'elle et que l'habitude a attaché à elle. » Cependant c'est bien elle qui a déclenché ce processus, dont Pailleron aurait souri ; cela lui assigne une certaine importance ; et ce n'est pas sans motif qu'en amour on est habituellement deux (quelquefois trois, disait Dumas fils)^[12]. « Albertine n'était, comme une pierre autour de laquelle il a neigé, que le centre générateur d'une immense construction qui passait par le plan de mon cœur. » Les métaphores ne se suivent pas très bien : la pierre sur laquelle il a neigé n'a pas engendré cette neige. Peu

importe, mais la théorie dont Proust semble s'attribuer la découverte n'est autre que celle de la cristallisation. Je crois que Stendhal conserve ici quelques avantages, outre celui de la priorité. Mais voici une bonne phrase de Proust : « Laissons les jolies filles aux hommes sans imagination. » Piquant, bien qu'un peu paradoxal.

Cependant, de quoi l'amour naît-il, si ce n'est pas des attraites propres de l'objet et de leurs affinités avec la nature du sujet aimant ? Proust est algomane. D'après lui, l'amour est toujours enfanté dans la douleur et ne subsiste qu'à la même condition. On n'aime d'abord que s'il y a un obstacle ; on ne continue d'aimer que qui vous fait souffrir. Et c'est fort bien ainsi. « Je sentais bien que la recherche du bonheur dans la satisfaction du désir moral était quelque chose d'aussi naïf que l'entreprise d'atteindre l'horizon en marchant devant soi. Plus le désir avance, plus la possession véritable s'éloigne. De sorte que si le bonheur ou du moins l'absence de souffrances peut être trouvé, ce n'est pas la satisfaction, mais la réduction progressive, l'extinction finale du désir qu'il faut chercher. » Voyez Schopenhauer, que, bien entendu, Proust ne cite pas. D'ailleurs, pour sa part, il préfère le bûcher à cette extinction des feux. Il s'ennuyait avec Albertine, quand elle était avec lui, excepté lorsqu'elle le tourmentait. Aujourd'hui, il souffre mille morts parce qu'elle s'est évadée, mais il redoute par-dessus tout l'oubli qui le guérirait. Il estime même qu'« une femme est d'une plus grande utilité pour notre vie si elle y est, au lieu d'un élément de bonheur, un instrument de chagrin ; et il n'y en a pas une seule dont la possession soit aussi précieuse que celle des vérités qu'elle nous découvre en nous faisant souffrir. » A parler franc, les vérités que la cruelle Albertine dévoile à sa victime ne sont pas absolument inédites pour nous. Mais vous connaissez le point de vue subjectiviste : on ne connaît que celles qu'on a éprouvées soi-même, la vie seule nous instruit et tout est neuf pour chaque individu nouveau...

C'est admissible en ce sens que la science théorique ne dispense pas de l'expérience directe dans l'ordinaire de la vie. Aussi les romanciers peuvent-ils éternellement nous intéresser à des personnages dont le caractère doit sa nouveauté aux contingences concrètes, encore que parfaitement conforme dans ses lignes générales à des lois scientifiquement établies. Mais Proust a la prétention de dégager et de formuler ces lois. Alors, tantôt il invente ce que tout le monde sait, tantôt il ne sort des sentiers battus que pour tomber dans le paradoxe. Par exemple, il déclarera que les

« êtres ont un développement en nous, mais un autre hors de nous, et qui ne laissent pas d'avoir des réactions l'un sur l'autre ». Ce qui ne nous apprend pas grand'chose, mais contredit son subjectivisme absolu. Il professera qu'« un fait objectif, tel qu'une image, est différent selon l'état intérieur avec lequel on l'aborde » ; on le savait. Voulant nous faire comprendre qu'Albertine pouvait le rendre heureux, il écrit : « L'idée de son unicité n'était plus *una priori* métaphysique puisé dans ce qu'Albertine avait d'individuel, comme jadis pour les passantes, mais un *a posteriori* constitué par l'imbrication contingente et indissoluble de mes souvenirs. » La phrase est un peu rude : l'idée, assez simple. Il nous a révélé solennellement qu'« il est difficile de savoir la vérité dans la vie », ou que « la vérité et la vie sont bien ardues », ou qu'« un jeune homme qui a longtemps vécu avec une femme n'est pas aussi inexpérimenté que le... coquebin^[13] pour qui celle qu'il épouse est la première ». On s'en doutait et cela fait un peu de peine de voir un écrivain par ailleurs si original que la manie de théoriser conduit à de pareils truismes.

Quant aux paradoxes, nous en avons déjà vu quelques-uns. C'est vrai que les antagonismes, les inquiétudes et les chagrins activent souvent l'amour, mais comment Proust peut-il prétendre que « le désir allant toujours vers ce qui nous est le plus opposé nous force d'aimer ce qui nous fera souffrir », et qu'« on a tort de parler en amour de mauvais choix, puisque dès qu'il y a choix, il ne peut être que mauvais » ? Et pourquoi semble-t-il s'en réjouir ? N'y a-t-il donc point d'amours heureuses, ni de couples assortis et moralement égaux ? Notez qu'il ne parle pas seulement d'empêchements extérieurs, qu'il veut qu'il y ait toujours une lutte et presque de la haine entre les amants. Or, il y a Hermione et Pyrrhus, Phèdre et Hippolyte, mais aussi Tristan et Yseult, Roméo et Juliette, Paolo et Francesca, sans compter ceux dont l'amour n'étant combattu ni du dehors, ni du dedans, n'a pas d'histoire. La conception doloriste de Proust révèle cette inaptitude à l'amour véritable que l'on aperçoit si nettement, dans le livre de M. Maurice Donnay, chez Musset et George Sand, lesquels s'aimèrent l'un l'autre, mais jamais en même temps, chacun d'eux n'aimant que lorsque son partenaire était infidèle ou excédé. Il y a des gens ainsi faits. Le tort de Proust est de généraliser.

De ce que l'amour fait qu'on s'intéresse à l'intelligence même un peu limitée de la femme qu'on aime, il ne résulte pas qu'on trouve avec elle plus de plaisir intellectuel que dans la lecture des chefs-d'oeuvre ou les

entretiens d'un homme de génie, et que Proust soit fondé à dire : « Un simple croissant, mais que nous mangeons, nous fait éprouver plus de plaisir que tous les ortolans, lapereaux et bartavelles qui furent servis à Louis XV... » La comparaison est fausse, puisque dans le premier terme il s'agissait de deux plaisirs différents (plaisir d'amour, plaisir d'esprit) et que dans le second il s'agit du même. Mais la disparate est significative. Pour Marcel Proust et ceux de son école, l'intelligence n'existe pas à l'état pur et ne s'exerce que dans l'action et le sentiment, par conséquent davantage dans l'influence sentimentale qu'on tâche de prendre sur une femme que dans les enseignements qu'on recevrait d'un maître, s'ils consentaient qu'il y eût des maîtres. « Il n'y a pas, dit Proust, une idée qui ne porte en elle sa réfutation possible... » Quel mépris de la science positive et rationnelle, dont les démonstrations déductives ou expérimentales sont sans réplique ! Voire du simple esprit critique appliqué à l'histoire, à la littérature, aux arts, à la conduite de la vie, et qui, sans comporter le même genre de preuves, fait cependant la lumière sur tant de points pour tout cerveau normal. Nos modernistes, subjectivistes, mystiques et dadaïstes trouvent des commodités à un scepticisme radical, bien différent de celui des anciens Grecs qui ne le soutenaient qu'en métaphysique, non dans le domaine positif, comme l'a montré Victor Brochard. « A chacun sa vérité ! » proclame Pirandello. Au bout de ce fossé, l'anarchie ou l'obscurantisme...

Une remarque assez pénétrante de Proust, c'est que la facilité avec laquelle les gens trahissent les secrets des morts ou même les diffament indique qu'en somme on ne croit guère à la vie future, puisque, si l'on y croyait, on craindrait leurs vengeances ou du moins la honte d'avoir à paraître plus tard devant eux. Je suis persuadé pourtant que la plupart de ces gens y croient, et qu'ils sont tout bonnement plus illogiques en cela que Proust lui-même n'a coutume de l'être : car tout arrive... Une autre observation piquante a trait au désir d'immortalité, qu'il enregistre néanmoins, dans un autre passage, comme à peu près universel : on oublie et l'on cesse d'aimer une maîtresse au bout d'un certain temps, si on cesse de la voir, mais on souhaite de survivre parce qu'on n'est jamais séparé de soi-même (ce qui, d'ailleurs, dément la doctrine des innombrables *moi*). « Notre amour de la vie n'est qu'une vieille liaison dont nous ne savons pas nous débarrasser. Sa force est dans sa permanence. » Voilà qui est spirituel. Et puis patatras ! « La mort qui la rompt, conclut Proust, nous guérira du désir de l'immortalité. » En effet, si nous tombons dans le

néant ! Mais nous ne serons plus là pour renoncer à ce désir, jouir de cette guérison, ni donner notre avis. La fine ironie trébuche dans la calinotade.

J'ai trop insisté peut-être sur ces faiblesses, mais elles tiennent beaucoup de place, et certains regardent Proust comme un grand penseur, un profond psychologue, un rénovateur de l'éthique, de l'esthétique et de tout ce qui s'ensuit. Il n'est rien de tout cela, ni en rien plus philosophe que les Goncourt, à qui je me suis permis de le comparer, sans méconnaître les différences qui sont pour une bonne part celles des temps. Comme les Goncourt, à défaut du génie philosophique, il a d'autres dons, qui suffisent à une gloire littéraire et justifient la sienne.

Ces deux nouveaux volumes n'ont pas tout l'éclat des meilleurs entre les précédents, il en faut convenir, c'est-à-dire notamment de *Du côté de chez Swann*, d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et de certaines pages de la *Prisonnière*, comme le fameux sommeil d'Albertine, ni l'amusement de certains chapitres de comédie tels que le dîner chez les Guermantes et la soirée chez Mme Verdurin si magistralement « snobée » par M. de Charlus. Proust se répète un peu. Dans le second volume d'*Albertine disparue*, nous voyons reparaître avec un certain soulagement — car cette Albertine dont la fuite et la mort remplissent tout le premier volume commençait à nous fatiguer — nos vieilles connaissances le duc et la duchesse de Guermantes, Mme de Villeparisis et M. de Norpois, et la fille de Swann, Gilberte, qui épouse Robert de Saint-Loup, tandis que le jeune M. de Cambremer se marie avec Mlle Jupien, la nièce du giletier protégé par M. de Charlus, qui adopte cette jeune fille du peuple et lui donne le titre de Mlle d'Oloron, etc., etc. Mais Proust ne renouvelle pas beaucoup plus ses effets que son personnel, ou du moins les traits nouveaux qu'il introduit sont souvent désobligeants et difficiles à définir en langage honnête. Vous saviez déjà de quelle sorte d'infidélités était soupçonnée Albertine. Cela s'étale tout le long de ces deux volumes, avec d'étranges complications et de fâcheux détails. J'aime mieux ne pas dire ce que devient Saint-Loup, qu'on n'eût pas cru capable d'une telle volte-face. Tous les vices foisonnent et grouillent ici, sans aucun voile et avec une espèce de candeur. C'est là-dessus que je ne puis insister.

Et malgré bien des défauts, que le pauvre Proust eût certainement corrigés ou atténués si la mort ne le lui avait interdit, il reste beaucoup de merveilles, auxquelles il aurait encore ajouté... Pour n'en citer qu'une, qui tient en quelques lignes, je vous recommande le clair de lune du premier

chapitre, page 104.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)


X – Souvenirs sur Marcel Proust

M. Robert Dreyfus publie à la *Revue de France* d'intéressants souvenirs sur *Marcel Proust au lycée Condorcet*, avec des lettres inédites. En 1888, Proust sort de rhétorique et donne à M. Robert Dreyfus, qui allait y entrer, son opinion autorisée sur divers professeurs. Assez bon élève, malgré sa santé et sa fantaisie, il avait eu un premier prix de composition française (*nouveaux*), un accessit de latin, un de grec. En philosophie, il aura le prix d'honneur de dissertation française, ce qui ne laisse pas de nous étonner un peu : nous sommes moins étonnés d'apprendre qu'il n'a jamais mordu aux mathématiques. Cet écrivain si original et si brillant aura toujours d'étranges façons de raisonner. Ses silhouettes de professeur sont amusantes. Celui qu'il préfère est Maxime Gaucher, que le public a connu comme critique littéraire à la *Revue bleue*, et qui avait aussi pour Proust une prédilection bien explicable, allant jusqu'à la faiblesse. Il répliqua vertement à l'inspecteur général Eugène Manuel, qui critiquait les obscurités et les incorrections d'une composition de Proust : « Monsieur l'inspecteur général, lui dit-il, aucun de mes élèves n'écrit un français de manuel. » Le calembour était peut-être de trop... Nous ne possédons pas le texte, mais tout médiocre poète qu'il était, Eugène Manuel n'avait probablement pas tort d'y relever des fautes. Et l'on conçoit qu'un professeur s'attache à un élève manifestement bien doué, mais nous regretterons toujours que Maxime Gaucher n'ait pas enseigné à Marcel Proust le respect de la grammaire. Il a sa part de responsabilité dans une tare qui gâte un peu cette oeuvre si séduisante et si belle par ailleurs.

Les principaux camarades de Proust, à cette époque, ou de M. Robert Dreyfus, étaient Daniel Halévy, Jacques Bizet, Henri Rabaud, Jacques Baignières, Robert de Flers, Louis de la Salle, Fernand Gregh. Il ne les choisissait pas mal. Il était avec eux excessivement gentil, d'une gentillesse qu'ils trouvaient presque accablante, et en même temps prodigieusement

susceptible. Il n'avait pas changé, et ces deux traits de son caractère persistaient lorsque nous avons fait sa connaissance, vingt-cinq ans après. Lorsqu'on avait écrit sur lui un article qu'on croyait très élogieux, il vous prodiguait les marques d'une reconnaissance éperdue et, simultanément, d'infinies doléances sur le malheur qu'il attribuait à son ouvrage de n'avoir su vous plaire. Dans sa jeunesse, cette humeur inquiète, ombrageuse et fiévreuse, déterminait des malentendus, heureusement sans gravité. Mais pouvait-on se fâcher ? Malgré ses petites manies et ses menus travers, il était charmant. A peine sorti du lycée, M. Robert Dreyfus nous le montre qui se répand dans le monde, à ses amis préférant leurs mères, du moins si elles avaient un salon, comme Mme Baignières ou Mme Emile Straus, — et aussi dans le demi-monde, où il fut le chouchou de celle que M. Paul Bourget a dépeinte dans une de ses plus jolies nouvelles sous le nom de Gladys Harvey (en réalité Laure Heymann) et d'une autre, nommée Clomesnil, moins connue dans l'histoire, lesquelles lui ont fourni des traits pour son héroïne Odette de Crécy, qui devient Mme Swann. Gladys Harvey l'appelait « mon petit Saxe psychologique ». Ses camarades blâmaient cette dissipation mondaine et demi-mondaine — le péril rose ! En fait, il travaillait. M. Robert Dreyfus accorde qu'il était peut-être un peu snob. Fortuné snobisme, qui lui a permis d'accumuler pendant un quart de siècle les matériaux de son oeuvre.

M. Louis de Robert fait connaître d'autres lettres inédites dans une plaquette intitulée: *Comment débuta Marcel Proust*. Nous voici en 1912 ou 1913. Le roman est écrit, au moins en partie, car s'il formait un tout, déjà considérable, il devait énormément s'allonger. Proust a déjà la matière d'environ trois gros volumes. Il s'agit de trouver un éditeur. Malgré les relations et les protections dont il disposait, notamment celles de Gaston Calmette et de M. Louis de Robert lui-même, ce ne fut pas facile. Refusé partout, Proust se décide à faire les frais de l'édition. *Du côté de chez Swann* paraît, chez Grasset, dans le dernier trimestre de 1913, à compte d'auteur. Cinq cent vingt-trois pages bien tassées (nous avons naturellement conservé notre exemplaire) et la feuille de garde annonçait la fin de l'ouvrage en deux autres tomes, pour paraître en 1914. D'où il résulte que des volumes entiers, qui s'y ajouteront ne sont que de simples « béquets ». On voit dans ces lettres à M. Louis de Robert, qui se montra le plus serviable et le plus dévoué des amis, que Proust admirait ardemment M. Francis Jammes, et ne goûtait pas du tout Péguy. Il avait tort sur le second

point. On aperçoit aussi qu'il se flatte d'avoir composé très sévèrement son grand ouvrage, et de n'y avoir donné que des détails d'où se dégagent de profondes lois psychologiques, invisibles pour l'intelligence. Mais cela nous entraînerait trop loin. Nous allons prochainement retrouver Proust, puisqu'on annonce deux nouveaux volumes qui ne terminent pas encore la série.



M. Robert Dreyfus a connu Proust enfant. Il a joué avec lui aux Champs-Élysées. Il sait qui est Gilberte, mais ne le dit pas. Ses *Souvenirs sur Marcel Proust* sont déjà des plus captivants : que serait-ce s'il disait tout ! Il le retrouva au lycée Condorcet. Proust eut, en rhétorique, un premier prix de composition française, et l'année suivante le prix d'honneur de philosophie. « On n'est pas étonné non plus, dit M. Robert Dreyfus, qu'en mathématiques il ait moins bien réussi... » A lire aujourd'hui Marcel Proust, on ne s'en étonne pas, en effet, car l'esprit mathématique est inséparable de l'esprit philosophique, dont il nous paraît fort dépourvu. Son prix de philosophie surprendrait davantage, si l'on ne savait qu'il a pu l'obtenir par ces qualités purement littéraires qu'il possédait déjà en surabondance. M. Robert Dreyfus remarque qu'il ne datait jamais ses lettres : indice bien connu du manque de précision et de soin. Marcel Proust sera un délicieux fantaisiste, un peu féminin, et un artiste extraordinaire, mais il sera difficile de le prendre au sérieux comme penseur. C'est également l'avis de M. Camille Vettard, qui publie lui aussi des *Lettres* de Marcel Proust, encadrées de quelques essais intéressants. Il le définit comme un hyper-émotif, un grand nerveux, et le compare à Thomas de Quincey. (Mais pourquoi, incidemment, M. Camille Vettard signale-t-il chez celui qu'il appelle l'admirable Chesterton la « jubilation de l'esprit qui comprend » ? Il y a bien des raisons de ne pas admirer Chesterton, dont la principale est qu'il ne comprend presque rien.)

Dans son passionnant « Cahier vert », M. Robert Dreyfus avoue que ni lui, ni les autres camarades de Proust à Condorcet n'avaient prévu son éclatante fortune. Il ajoute que ni lui encore, ni beaucoup de critiques ne furent plus clairvoyants lorsque parut *Du côté de chez Swann*, auquel il veut bien rappeler que nous consacrâmes tout de suite tout un feuilleton, fort élogieux, dès la publication de ce premier volume, en décembre 1913. C'est

que Proust, avec des beautés très originales, ne laisse pas d'avoir des défauts dont on conçoit que beaucoup de lecteurs aient été rebutés au début. Pour passer là-dessus et faire l'effort nécessaire, on veut être sûr que cela en vaut la peine. La plupart des professionnels ressemblent aux profanes en ce point. Tout le monde n'est pas né explorateur... Pour les camarades de la jeunesse de Marcel, comment l'auraient-ils deviné ? Ses dons merveilleux étaient de ceux qui ne pouvaient se développer pleinement que plus tard, lorsqu'il aurait une matière où les appliquer. Un mathématicien de génie peut le prouver à vingt ans, parce qu'il crée dans l'abstrait. Un Proust, uniquement voué au concret, n'en pouvait tirer ses prestiges avant de le bien connaître. Ses camarades se trompèrent en le considérant comme un simple snob et en lui tenant un peu rigueur de les lâcher pour les salons. Mais cette méprise résultait de la précédente. Ils ne pouvaient savoir que Marcel n'allait pas dans le monde seulement par un goût précoce de frivolité brillante, mais par la volonté ou l'instinct de butiner les observations dont il ferait plus tard les féeries vécues du *Temps perdu* et *retrouvé*. Le savait-il lui-même ? Dans quelle mesure était-il déjà fixé sur sa vocation ? Les *Souvenirs* de M. Robert Dreyfus ne nous l'apprennent pas.

Ils nous montrent le Marcel Proust charmant, mais complexe, versatile et ombrageux, que nous n'avons connu pour notre part que bien longtemps après. Ses innombrables et copieuses lettres étaient toujours pleines de grâce, de gentillesse et de câlinerie. M. Robert Dreyfus en publie un grand nombre, qu'on lira avec plaisir. Sa tendresse pour ses amis s'y emporte en hyperboles. Il abuse étrangement des grands mots: *génie*, *grand poète*, *grand philosophe*, *profonde admiration*, etc... A M. Robert Dreyfus, qui est naturellement trop fin pour n'en pas rire, il écrit : « Tu as la culture de Goethe et le style de Stendhal... » Et avec cela ? D'ailleurs, il ne se prive pas de faire des critiques, même sur la langue, et c'est assez piquant, attendu que lui-même il avait peut-être du génie, mais ni syntaxe, ni orthographe. Avec toutes ces formes caressantes et humbles, il ne laissait pas d'être très susceptible et très exigeant. Il organisait magistralement sa réclame, assiégeait les journaux de demandes d'articles sur ses livres, et ne trouvait jamais que ce qu'on faisait fût suffisant, ni imprimé en assez gros caractères, etc... (Celui qui écrit ces lignes doit pourtant reconnaître que Proust, qu'au surplus il ne connaissait pas personnellement en 1913, ne lui a rien demandé ni fait demander pour

Swann.) On voit aussi dans cette correspondance que fort bien pensant vers 1890, Proust était devenu par la suite assez parpaillot. Mais tant d'autres aujourd'hui se convertissent dans l'autre sens qu'on ne peut lui en vouloir de faire exception.



Mme la duchesse de Clermont-Tonnerre publie ses souvenirs personnels sur Robert de Montesquiou et Marcel Proust, avec plusieurs lettres inédites de l'un et de l'autre, qui ne manqueront pas de piquer les curiosités. Je crois que Mme de Clermont-Tonnerre a raison d'apercevoir une influence de Montesquiou sur Proust, et aussi de proclamer la supériorité de Proust sur Montesquiou. Mais elle a tort de dire que *Du côté de chez Swann*, paru en novembre 1913, n'eut alors que trois articles, dus à MM. Lucien Daudet, Jacques-Émile Blanche et Francis de Miomandre. Il en a paru au moins un quatrième, à ma connaissance, aussitôt après la publication du volume et avant le 1^{er} janvier 1914.

ANNEXES

MARCEL PROUST par Paul Souday

[Liste des titres](#)[Table des matières du titre](#)
**XI – Marcel Proust et la critique**

M. Léon-Pierre-Quint a consacré tout un volume à Marcel Proust. Ce n'est pas trop. L'importance de Proust, dont M. Pierre-Quint veut bien rappeler que j'ai été des premiers à m'apercevoir, est généralement reconnue aujourd'hui, et son succès ne cesse de grandir. Il a maintenant des fanatiques, en France et à l'étranger. Et comme toujours, certains tombent d'un excès dans l'autre. M. Pierre-Quint n'évite pas absolument l'hyperbole, par exemple lorsqu'il affirme que les phrases de Proust sont toujours correctes. Peut-être insiste-il un peu trop sur l'originalité psychologique et philosophique de Proust, laquelle me semble, je l'avoue, sujette à caution. Ses idées ne sont pas nouvelles, et souvent elles sont fausses. Ce que l'on peut concéder, c'est que le bergsonisme et le freudisme n'avaient pas encore été exploités littérairement avant lui d'une façon aussi méthodique et aussi brillante. Mais finalement M. Pierre-Quint reconnaît que c'est avant tout un artiste. Là-dessus, nous sommes d'accord. Comme artiste, oui, Proust est original et, malgré quelques défauts, tout à fait séduisant ou même fascinant. Je donnerais toutes ses théories, qui ne sont que lieux communs ou paradoxes, pour des morceaux comme ceux de la sonate de Vinteuil ou du sommeil d'Albertine. L'analyse de M. Pierre-Quint, malgré quelques exagérations, n'en est pas moins constamment intéressante ; ses conclusions sont justes ; et la biographie qui remplit la première partie du volume est un modèle du genre. Tous ceux qui ont connu Proust admireront le portrait si exact et si vivant qu'en donne M. Pierre-Quint, et les curieux non encore initiés lui seront reconnaissants de leur fournir tout un trousseau de clefs...

Il y a aussi une longue étude sur Proust dans le *XXe siècle* de M. Benjamin Crémieux, autre critique averti et souvent pénétrant (je vous recommande, dans le même volume, son article sur M. Pierre Benoit). On pourrait lui faire les mêmes objections qu'à M. Pierre-Quint. Il est toujours

ingénieux, mais souvent excessif et bien discutable. On pourra y revenir lorsque paraîtront les derniers volumes de Proust, qu'il qualifie de surimpressionniste. Pourquoi ce préfixe superlatif ? Au vrai, Proust me paraît comparable surtout aux Goncourt, et à peu près du même rang. Et c'est, je crois, assez coquet, bien qu'insuffisant pour « rejeter dans l'ombre tous les romans parus en France depuis un demi-siècle. »

M. André Germain, dans son volume *De Proust à Dada*, représente l'opinion contraire. Il fait toutes sortes de restrictions, où il y a du vrai, mais qu'il formule avec trop d'âpreté, et sans les corriger assez par l'éloge. Néanmoins tout l'ouvrage est fort piquant.

FIN DE MARCEL PROUST
par Paul Souday

Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité. Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications :



Ou rendez-vous sur notre site internet :

www.arvensa.com

ISBN : 9782368414897

©Tous droits réservés Arvensa Editions

[1] Père de Marcel Proust, le docteur Adrien Proust, est le fils d'un commerçant d'Illiers (en Eure-et-Loir) qui, après avoir commencé ses études au séminaire, est devenu professeur à la faculté de médecine de Paris. Hygiéniste réputé, il est conseiller du gouvernement pour la lutte contre les épidémies.

[2] La mère de Proust lui donnait, enfant, des surnoms affectueux, tels « mon petit jaunet » (un jaunet est un louis d'or ou un franc Napoléon en or), « mon petit serin », « mon petit benêt » ou « mon petit nigaud ». Dans ses lettres, son fils était « loup » ou « mon pauvre loup ».

[3] Ses amis et relations lui attribuaient des sobriquets, plus ou moins amicaux, tels que « Poney », « Lecram » (anacyclique de Marcel), l'« Abeille des fleurs héraldiques », le « Flagorneur » ou le « Saturnien », et ils utilisaient le verbe « proustifier » pour qualifier sa manière d'écrire. Dans les salons, il était « Popelin Cadet », et ses dîners mémorables dans le grand hôtel parisien lui ont valu l'appellation de « Proust du Ritz ».

[4] Le romancier Paul Bourget affubla Proust d'un sobriquet faisant référence à son goût pour les porcelaines de Saxe. Il écrivit à la demi-mondaine, Laure Hayman, amie des deux écrivains : « (...) votre saxe psychologique, ce petit Marcel (...) tout simplement exquis ». Laure Hayman avait donné à Marcel Proust un exemplaire de la nouvelle de Paul Bourget *Gladys Harvey* relié dans la soie d'un de ses jupons. Laure était le

modèle supposé du personnage crée par Bourget, et avait écrit sur l'exemplaire offert à Proust une mise en garde : « Ne rencontrez jamais une Gladys Harvey ».

[5] Un portrait de Proust au restaurant Weber vers 1905 :

« Vers 7 heures et demie arrivait chez Weber un jeune homme pâle, aux yeux de biche, suçant ou tripotant une moitié de sa moustache brune et tombante, entouré de lainages comme un bibelot chinois. Il demandait une grappe de raisin, un verre d'eau et déclarait qu'il venait de se lever, qu'il avait la grippe, qu'il s'allait recoucher, que le bruit lui faisait mal, jetait autour de lui des regards inquiets, puis moqueurs, en fin de compte éclatait d'un rire enchanté et restait. Bientôt sortaient de ses lèvres, proférées sur un ton hésitant et hâtif, des remarques d'une extraordinaire nouveauté et des aperçus d'une finesse diabolique. Ses images imprévues voletaient à la cime des choses et des gens, ainsi qu'une musique supérieure, comme on raconte qu'il arrivait à la taverne du Globe, entre les compagnons du divin Shakespeare. Il tenait de Mercutio et de Puck, suivant plusieurs pensées à la fois, agile à s'excuser d'être aimable, rongé de scrupules ironiques, naturellement complexe, frémissant et soyeux. » (Léon Daudet, *Salons et Journaux*, chap. IX).

[6] *A la recherche du temps perdu*: Du côté de chez Swann

[7] Évidemment, un écrivain aussi cultivé que Marcel Proust ne peut ignorer à ce point la grammaire, et ces grossiers solécismes sont, sans aucun doute, des fautes d'impression. Mais pourquoi M. Proust ne corrige-t-il pas ou ne fait-il pas corriger ses épreuves?

[8] ... Il ne la respecte même point assez et ne revoit pas assez soigneusement ses épreuves. Il laisse passer des *j'eus* pour *j'eusse*, des *soit qu'il croit* (pour *croie*) des *il aurait voulu que nous partîmes*, ce qui fait un bien étrange subjonctif, etc...

[9] Nouvelle Revue française du 1^{er} mai 1921.

[10] On rencontre parfois le pluriel savant *leitmotive* (pluriel allemand), mais sans la majuscule initiale que prennent normalement dans cette langue tous les substantifs. (Larousse) – Note de l'éditeur.

[11] 1 vol. in-8°, Calmann-Lévy, 1896

[12] Proust le redira à l'occasion, mais dans un sens encore moins innocent.

[\[13\]](#) Je change un mot.

Table des Matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
CATALOGUE DES ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES	4
LISTE DES TITRES	7
LES PLAISIRS ET LES JOURS	9
Table des matières	12
Préface d'Anatole France	15
À mon Ami Willie Heath	17
La mort de Baldassare Silvande	21
Violante ou La mondanité	44
Fragments de Comédie italienne	56
Mondanité et mélomanie de Bouvard et Pécuchet	85
Mélancolique villégiature de madame de Breyves	96
Portraits de peintres et de musiciens	113
La confession d'une jeune fille	124
Un dîner en ville	138
Les regrets, rêveries couleur du temps	147
La fin de la jalousie	204
BIOGRAPHIE DE MARCEL PROUST	225
Table des matières	226
Sa vie	227
Synthèse des oeuvres	235
Filmographie	238
Anecdotes	239
Le Questionnaire de Proust	241
Documentation	242
MARCEL PROUST	247
Table des matières	248

Présentation	249
I – Du côté de chez Swann	250
II – A l’ombre des jeunes filles en fleurs	256
III – Le côté de Guermantes	262
IV – Le côté de Guermantes II	268
V – Sodome et Gomorrhe	274
VI – La mort de Marcel Proust	281
VII – La prisonnière	284
VIII – Les plaisirs et les jours	287
IX – Albertine disparue	292
X – Souvenirs sur Marcel Proust	299
XI – Marcel Proust et la critique	304